(Pavement Angevin
S. b. Baumelle)

L'ASIATIQUE
TOLÉRANT.

TRAITÉ A L'USAGE

DE

ZÉOKINIZUL, ROI DES KOFIRANS,

SURNOMMÉ LE CHÉRI.

Ouvrage traduit de l'Arabe du Voyageur
BEKRINOLL.

Par M^r. de * * * *.

J'excuse les erreurs & non les cruautés.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

PQ
1989
L3A9

LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A MADAME

LA

COMTESSE DE B**.

MADAME,

C'eſt un bien petit préſent qu'une Traduction. Mais puis-je vous offrir autre choſe? Des penſées, nées à mille lieues de nous, vous plairont peut-être; & c'eſt l'envie de vous plaire qui m'engage à vous les préſenter. Votre ſuffrage me flatteroit infiniment. Mais vous entendez trop bien les fineſſes de notre langue pour que j'oſe me le promettre. Vous ne vous attendiez pas, MADAME, à cette Epître Dédicatoire. Mais pouvez-vous trouver mau-

vais que je saisisse l'occasion de vous dire en prose, ce que je vous dis l'année passée en vers, que j'ai l'honneur, en dépit de la fortune & des Dames, d'être avec le respect le plus distingué,

MADAME,

A Paris, ce 15 Décembre 1748.

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur,

L. B. L. D. A.

PRÉFACE

ASSEZ NÉCESSAIRE.

J'AVOIS deſſein de conter au public l'Hiſtoire de ce Traité; mais quoique le récit des aventures réelles d'un Livre ſoit peut-être moins ridicule, que ne l'eſt celui de mille aventures imaginaires qu'on publie aujourd'hui, je m'en abſtiens, parce qu'il importe fort peu au Lecteur de ſavoir par quel heureux haſard cet Ouvrage m'eſt tombé entre les mains. S'il le lit, il le devinera aiſément; s'il ne le lit pas, ce ſeroit autant de peine perdue. Je me bornerai donc à le mettre au fait de certaines choſes eſſentielles pour l'intelligence de cette piece.

Riſtheſuſi fonda, je ne ſais en quelle année, un grand Empire. Comme ſa domination étoit douce, & qu'il n'exigeoit que les hommages du cœur, beaucoup d'Empereurs & de Rois firent gloire de relever de lui, & lui prêterent ſerment de fidélité. Il dut ces conquêtes à un petit nombre de Succeſ-

seurs, qui suivirent si bien son exemple, qu'ils réaliserent la belle chimere de l'âge d'or dans les Pays où ils regnerent.

Après l'extinction de la famille Royale, le Gouvernement changea de forme. Il devint ce qu'il devoit être, aristocratique & démocratique tout ensemble. La République commença bientôt à dégénérer, parce que les loix des *Riskesusi* furent mal interprétées par des Seigneurs ignorants, & encore plus mal observées. Cependant les Princes ne se relâcherent point de l'obéissance, qu'ils lui avoient jurée. Fideles à leurs engagements, ils s'honoroient du titre de ses vassaux.

Le changement des mœurs, dont la pureté s'altéra insensiblement, produisit par degrés un changement considérable dans l'Etat. Une femme, à qui l'on avoit confié le gouvernement d'une grande Province, résolut de recouvrer un Empire, qui lui avoit autrefois appartenu, mais qu'elle avoit depuis long-temps perdu par sa lâcheté. On auroit bien dû s'en méfier, puisqu'elle avoit déja fait ses preuves d'ambition.

Elle profita habilement du pouvoir

qu'elle avoit en main. Elle s'agrandit peu-à-peu. Elle fut plier à propos, mettre dans ſes intérêts les Princes tributaires de la République, ſe faire de faux titres, employer utilement la violence & la douceur, les prieres & les menaces pour gagner ſes rivales, faire valoir le nom illuſtre & reſpectable qu'elle portoit, diviſer ſes ennemis, ſe parer des dehors d'un zele ardent pour la gloire de *Riſtkeſuſi*, dont on n'avoit pas oublié les exploits.

Un ſyſtême d'ambition conduit avec tant d'adreſſe, favoriſé de mille circonſtances, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès. Ne voyons-nous pas dans notre Europe des Princes prendre l'eſſor vers le deſpotiſme ſur des aîles beaucoup moins ſûres?

Emor (c'étoit ſon nom) ſe contenta d'abord de titres fort modeſtes. Puis elle en voulut de plus relevés; on lui en donna. Enfin, après bien des débats, elle fut preſque généralement reconnue pour la *Touderſtha* de la République *Riſtkéſuſienne*. Cette premiere dignité de l'Etat conduiſit plus haut en tout temps & en tout Pays ceux qui en furent revêtus.

Emor porta plus loin ſes vues ambi-

tieuſes. Elle prétendit à la monarchie univerſelle; & réuniſſant en ſa perſonne deux pouvoirs incompatibles, tenant d'une main l'encenſoir, & de l'autre le glaive, elle jetta ſur je ne ſais quelle *Pierre* les fondements de ſon nouvel Empire. L'exécution de ſes vaſtes projets n'alloit pas avec la même promptitude que ſes deſirs. Ennuyée de cette lenteur, elle leva le maſque, & régna ſeule, toujours pourtant ſous le nom de *Riſtkeſuſi*. La tyrannie qu'elle exerça ſur les Princes & les ſujets augmenta prodigieuſement ſa puiſſance. Les plus grands Monarques, qui, ſans doute, étoient alors les plus imbécilles, tremblolent au ſeul ſon de ſa voix. Un morceau de papier, qu'elle ne daignoit pas même remplir de caracteres magiques, ſuffiſoit pour les détrôner. On dit qu'elle n'exerce plus aujourd'hui ce pouvoir détrônant : mais j'imagine qu'elle a bien envie de l'exercer. On ne ſe défait pas aiſément d'une pareille habitude. Au moins eſt-il ſûr qu'il lui prend de temps en temps des fantaiſies, qui en approchent, ſi mes MÉMOIRES ne me trompent.

Que fit-elle pour perpétuer ce deſpotiſme abſolu ? Elle ſupprima le code

de *Riſtkeſuſi*, & lui en ſubſtitua un nouveau, qui n'étoit autre choſe que ſon bon plaiſir. Quelques-uns de ſes ennemis ou de ſes envieux, qui étoient toujours à l'affût, s'apperçurent de la ſupercherie. Ils murmurerent contre cet attentat. Les révoltes ſuivirent les murmures; & un petit nombre de Sages ſuivit les révoltés. Les ſupplices les plus cruels furent inventés pour les diſſiper. *Emor* établit un Tribunal de ſang, chargé de raffiner ſur la barbarie Européenne. Les Aſiatiques nous égalerent bientôt. On dit que cette chambre ardente ſubſiſte encore parmi eux. Ce fait eſt-il vraiſemblable? Je m'en rapporte.

Cette inhumanité ne fit que groſſir le nombre des ſéditieux. On ſe rapella une loi de *Riſtkeſuſi*, qui condamnoit en termes formels ce Tribunal. La Reine, voyant que cette opinion défavorable commençoit à s'accréditer, fit aſſembler les Pairs, & leur ordonna de décider, que la loi dénonçoit les peines les plus terribles à tous ceux qui ne trahiroient pas les rebelles. Cette déciſion foudroyante, prononcée par une aſſemblée reſpectable aux yeux de l'ignorance, fut exécutée. Preſque tous les bons citoyens furent immolés.

Le ſang de ces victimes cimenta la puiſſance d'*Emor*. Elle regna paiſiblement pendant quelques ſiecles. Un regne de quelques ſiecles ! va dire quelque incrédule ; oui. Cela n'eſt pas vraiſemblable. Cela eſt pourtant vrai. La ſuperſtition, le préjugé, l'intérêt concourent également à l'éternelle durée de ſa vie.

Mais enfin, un redoutable adverſaire s'éleva contre elle. Il jetta feu & flammes contre l'uſurpatrice. Il prédit même la ruine totale de ſon Empire ; mais tous ſes efforts n'aboutirent qu'à lui débaucher une partie de ſes ſujets, & à tirer de la pouſſiere les loix de *Riſtkeſuſi*.

Ce Héros eut des Généraux qui l'égalerent. *Kanvil* ſe diſtingua dans le Royaume des *Koſirans* ; & s'il avoit eu plus de politique, il l'auroit entiérement ſouſtrait à la domination d'*Emor*. Mais l'homme eſt toujours homme par quelque endroit.

Ses ennemis le perſécuterent de la maniere la plus violente. Ses amis le ſoutinrent avec tout le zele imaginable. Ce n'étoient que troubles, que diviſions, que guerres civiles. D'un côté, l'on voyoit la fureur d'un parti qui

vouloit tout détruire, & de l'autre, le zele d'un parti qui ne vouloit pas être détruit. Les *Kofirans* ſe maſſacroient mutuellement. Et pourquoi? Pour une bagatelle. Les uns diſoient qu'il falloit obéir à *Emor*, les autres ne vouloient obéir qu'à *Riſtkeſuſi*. Du reſte, les opinions de *Kanvil* n'avoient aucune influence ſur le gouvernement. Les plus forts ſe porterent aux dernieres extrêmités. Ils projetterent d'égorger les *Kanviliens*, dont ils endormirent la vigilance par une paix ſimulée. Ce projet fut exécuté en partie, à la honte éternelle de la nation, qui en rougit, quoiqu'elle ne ceſſe d'en enfanter de ſemblables.

Quelques années après, *Kraten-hueri* monta ſur le trône de *Kofiranie*, qui lui appartenoit par droit de ſucceſſion; mais qu'il fut obligé de conquérir, parce qu'il étoit partiſan de *Kanvil;* de ſorte qu'il dut ſa couronne au ſang de ceux de ſes ſujets qui ne vouloient pas ſouffrir qu'*Emor* donnât le fouet à leur Roi, qui pourtant le reçut à la fin en la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Un tel ſervice méritoit quelque reconnoiſſance. Auſſi ce grand Prince leur en témoigna-t-il beaucoup. Il leur accorda de grands privileges, dont il crut leur aſſurer la

poſſeſſion paiſible par un édit authentique, appellé le *Tſandenidt*.

Zéoteirizul, ſon fils, promit de le maintenir. Mais en quel pays la parole royale eſt-elle ce qu'elle devroit être? C'étoit un Prince foible en tous ſens. Le *Klarnadi* de *Kilerieu* régna ſous ſon nom. Il devoit les commencements de ſa fortune à *Emor*. Soit par politique, ſoit par reconnoiſſance, ſoit par reſſentiment, car il eſt difficile de deviner les motifs qui faiſoient agir ce génie impénétrable, il ébrécha le *Tſandenidt*. Les mécontents courent aux armes. Ils ſont vaincus : on leur offre la paix. Ils l'acceptent. On confirme leurs privileges; on fixe leur Etat. Leurs conſciences ſont libres, leur obéiſſance au Roi eſt inviolable.

Zéokarotizul, qui lui ſuccéda ſans difficultés, quoique ..... *Mes Mémoires ont ici une lacune* ..... jura de ne porter aucune atteinte au *Tſandenidt*. Les *Kanviliens* ſe diſtinguerent ſous ſa minorité, par leur zele pour ſon ſervice. Il leur rendit même ce glorieux témoignage, qu'il n'avoit point de ſujets plus fideles qu'eux. Mais malheureuſement, il donna dans la dévotion, après avoir donné dans le libertinage.

De la bigoterie au crime, il n'y a pas loin. Les Disciples d'*Alloyo* lui en applanirent les chemins. Ce sont, dit-on, les premiers hommes du monde pour séduire avec adresse. Ils se disent de la société de *Riskesusi*, quoiqu'ils troublent toutes les sociétés civiles. Ils s'emparerent de sa confiance, & lui persuaderent de violer sa parole, pour expier ses débauches, & de faire un enfer de son Royaume, pour se frayer le chemin du Ciel. Conscience, en vérité, bien dirigée !

La *Kismare* de *Nannete-oim*, Prêtresse de Cypris, qu'il avoit presque placée sur le Trône, appuya ces beaux conseils. Elle crut rendre service à Dieu, en séviſſant sur les *Kanviliens*, qu'elle haïssoit uniquement parce que ses peres les avoient aimés. Le *Tsandenidt* fut supprimé. *Emor* triompha. On félicita *Zéokarotizul* d'avoir terrassé à jamais une hydre jusqu'alors renaissante. On le dit en prose ; on le chanta en vers ; on en frappa des médailles. Voilà le monstre étouffé ; on le crut ; mais on se trompa. Trente-neuf ans après, il reparut.

Zéokinizul crut qu'il devoit commencer son regne par verser le sang

de ſes ſujets. *L'Ebba Boisdu*, un de ſes Miniſtres, qui avoit intérêt de gagner *Emor*, de laquelle il vouloit obtenir une eſpece de bonnet, ſans doute pour couvrir les ravages que ſes libertines amours avoient fait ſur ſa tête ; *Boisdu*, dis-je, lui fit ſigner une déclaration, qu'*Emor* ou le Diable étoient ſeuls capables de dicter, & *Villeba* d'éxécuter.

Zéokinizul porta donc les derniers coups à un monſtre, dont on avoit depuis long-temps fait l'épitaphe. Mais les *Kanviliens* ſe roidirent héroïquement contre les efforts d'une charité littéralement brûlante. Leur fermeté fut inébranlable ; leur nombre ne diminua point ; leurs cendres produiſirent d'autres eux-mêmes.

Zéokinizul eut une longue & rude guerre à ſoutenir. Les *Kanviliens* s'attrouperent par milliers, pour rendre leurs hommages à *Riſtkeſuſi*, & proteſter contre la tyrannie d'*Emor*. Ils ſe flattoient que leur Roi, auquel ils avoient donné avec tous les autres ſujets le titre de *Chéri*, ne démentiroit point ce glorieux titre. Mais qu'ils connoiſſoient mal la Cour ! Malgré les preuves les plus éclatantes de fidélité qu'ils lui donnerent, malgré l'offre qu'ils lui firent de cin-

quante mille hommes, prêts à mourir pour ſon ſervice, ils furent perſécutés, même pendant la guerre, qui avoit toujours été pour eux un temps de bonace.

Un Gentilhomme de *Riſpa*, Capitale de la *Koſiranie*, attaché à *Emor* par la naiſſance, mais ennemi de la tyrannie, plein de zele pour le ſervice de ſa patrie & pour la gloire de ſon Prince, également diſtingué par les qualités de l'*eſprit* & par celles du *cœur*, dont il connoiſſoit & fuyoit les *égarements*, craignant qu'après la paix l'orage ne redoublât, & le craignant avec raiſon, écrivit par pure généroſité le Traité dont je donne aujourd'hui la Traduction. Il eût eu le courage de le préſenter à *Zeokinizul*, ſi le courage ſeul eût ſuffi. Il le lui dédia. Ses Miniſtres le lurent. Je ne ſais quels effets il produiſit; je ſais ſeulement qu'il en eût dû produire de fort bons. Qu'on en juge. Auſſi-bien un Traducteur ne doit pas en être cru ſur ſa parole.

J'ai pris d'aſſez grandes libertés dans ma Traduction; mais je ne me ſuis jamais écarté du ſens de l'original. J'ai ſeulement adouci certaines expreſſions. On en trouvera encore un grand nombre de trop fortes. Mais l'exactitude dont

je me pique, ne m'a point permis de les changer, quelqu'envie que j'en euſſe. Du reſte, je déclare que je ne ſuis point dans tous les ſentiments de l'Auteur que je traduis ; & je prie le Public de ne pas me faire l'injure de croire que je doute que la perſécution entre Chrétiens ne ſoit une œuvre auſſi méritoire, que la perſécution entre *Riſtkéſuſiens* eſt abominable, & que Rome n'ait des droits qu'*Emor* n'a pas.

APPROBATION.

Nous soussignés certifions avoir lu un Manuscrit, intitulé : *Traité sur la Tolérance*, &c. & en avoir approuvé les maximes, qui tendent à rétablir l'union parmi les hommes, & condamné celles qui touchent au pouvoir illimité des Souverains, quoiqu'elles ne contiennent rien que de raisonnable.

Rayercour.
Laievote.
Zetkrèz.
L'Ebba de Zeibern.
L'Ebba de Zizour.
Kloduz.
L'Ebba d'Ivetol.
Kinera.
Zuitpermau.
Nairam.
La Kismare de Zetkalet.
Zauviram. &c,

Krefedir de Zerpuz.
Zeaukadzeu.
Kilerieu.
Kiteficonoüem.
Kiraume de Xeas.
Ladneulu.
Tinrenflo.
Paufrema.
Kanivig.
L'Ebba el-er-mai.
Le Kismare de Karenz.
&c.

PRIVILEGE.

NOUS Roi d'*England*, Duc de *Magernie*, Margrave de *Kuietur*, Prince de *Néchila*, Comte d'*Effuis*, Marquis de *Kofiranie*, ci-devant Souverain d'*Eliati*, & Stathouder de *Handello*, &c. &c. &c. A nos Amés & Féaux Conseillers, & à tous nos Juges & Officiers qu'il appartiendra, Salut.

Notre bien-amé & féal Chevalier***. nous ayant remontré très-humblement, qu'il souhaiteroit, pour le bien du Public, faire imprimer un Livre, sous le titre de *Traité sur la Tolérance*, &c. ayant oui le rapport qui nous a été fait dudit Livre, & ayant vu l'Approbation de nos Docteurs, nous lui accordons nos Lettres de Privilege à ce nécessaires; nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces présentes, de faire imprimer, vendre & débiter à perpétuité dans tous nos lieux d'obéissance, ledit Livre. En outre, faisons défenses à tous Princes, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, d'en défendre ou d'en empê-

cher l'entrée dans leurs Etats, sous peine de confiscation entiere de *Raison*, & d'autres châtiments dans les pays où telle confiscation n'a pas eu lieu : à condition qu'avant l'exposition dudit Livre en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans la Bibliotheque du *Vrelou*, un dans celle du College de *Gadreonizull*, un dans celle du *Tecom* de *Tinrenflo*, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposant, & tous les Libraires du monde, nonobstant autres Lettres à ce contraires. Car tel est notre bon plaisir. L'an cent dixieme de notre Regne.

Signé

Par le BON SENS en son Conseil.

Et plus bas

TELLENEPHON.

LETTRE
A
ZEOKINIZUL,
ROI DES KOFIRANS.

SIRE,

Que Votre Majesté me permette de percer la foule des flatteurs qui l'environnent, pour porter aux pieds de son trône la vérité. Je ne vous louerai point sur cette valeur triomphante qui fait l'admiration & la terreur de toute l'Asie. Assez de panégyristes chantent vos victoires. Je n'offrirai de l'encens qu'à cette bonté, qui est l'ame de votre caractere. Grand par vos conquêtes, il s'agit à présent, SIRE, d'augmenter l'éclat de votre gloire en ouvrant

les yeux sur les miseres de vos sujets.

Il en est trois millions qui gémissent dans l'oppression depuis plus de soixante années. Tout leur crime consiste à demeurer inviolablement attachés aux premiers sentiments du plus illustre de vos Aïeuz, le grand Kraten-hueri; *sentiments qu'ils préferent, je ne sais par quel aveuglement, à ceux que ce Prince embrassa depuis par nécessité.*

Il est vrai, car il ne faut rien dissimuler, qu'on les accuse de violer vos loix; mais il ne l'est pas moins que tout ce qu'il y a de gens sensés parmi nous conviennent qu'ils ne sauroient les observer sans enfreindre celles d'un Roi, plus grand que vous ne l'êtes, SIRE; *d'un Roi par lequel vous regnez, de l'immortel* Riskeusi. *Ainsi l'impossibilité les justifie.*

Héritier du trône de Kraten-hueri, *souffrirez-vous,* SIRE, *qu'au mépris de sa parole auguste, on persécute sans cesse ceux à qui Votre Majesté doit sa Couronne? Ils sont aussi fideles sujets que nous le sommes. Plusieurs Seigneurs de votre Cour ont en main des preuves de leur fidélité. Pourrez-vous,* SIRE, *vous résoudre à sortir de votre caractere de douceur, pour détruire tant de milliers d'ames, qui ne sont coupables que d'une ignorance in-*

volontaire, & qui ne ceſſent de former pour votre conſervation les vœux les plus ſinceres & les plus vifs? Les Frokirans *verront-ils le meilleur de leurs Rois tremper ſes mains dans le ſang de leurs freres?*

Non, SIRE, la cruauté n'eſt point faite pour un cœur comme le vôtre. Votre Majeſté, vive & brillante image de la Majeſte divine, n'oubliera jamais ce qu'elle doit à ſes peuples, ni ce qu'elle ſe doit à elle-même. En tolérant les Kanviliens, *elle travaillera au bien de ſon Royaume & à ſa propre gloire; elle révoquera ces injuſtes édits, qui ſont la honte de la nation; elle enlevera aux ennemis de la* Frokiranie *l'unique ſujet de ſe conſoler de leurs pertes, l'unique moyen de les réparer. Elle fera voir en accordant une liberté véritablement* Frokirane, *aux adverſaires d'*Emor, *que ſes Fils aînés ſavent s'éloigner du précipice de l'intolérance, où leur mere voudroit les conduire. Elle rendra la patrie auſſi floriſſante par la tolérance, qu'elle a été juſqu'ici affoiblie par les perſécutions.*

Ces flatteuſes eſpérances m'ont engagé à compoſer ce Traité. Mon zele pour le ſervice de Votre Majeſté m'ordonne de le conſacrer à ſon uſage. Il ne m'appartient pas, SIRE, de vous donner des le-

gons ; mais il appartient encore moins à un Monarque des Kofirans *de faire des malheureux. Votre Bisaïeul cessa d'être grand, dès qu'il commença à être persécuteur. Votre Majesté voudroit-elle, en suivant son exemple, cesser d'être le* Chéri *de ses peuples, & noyer dans des flots de sang, un titre qu'ils lui ont unanimement donné parmi les pleurs & les allarmes, un titre que les plus grands Princes lui envient, un titre qui est incompatible avec celui d'intolérant.*

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

A Rispa.

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele Serviteur & Sujet,

BEKRINOLL.

PLAN

DE CET OUVRAGE.

JE combats un préjugé assez généralement répandu. Devrois-je me flatter de le détruire, après que le savant *Eliab* n'a pu y réussir ? Non; & je souhaite plus que je ne l'espere, de convertir les Intolérants. Cependant l'esprit humain a fait en ceci quelques progrès. Jadis les *Dervis* canonisoient la persécution & les persécuteurs. Ensuite ils se bornerent à les approuver & à les justifier ; mais comme leurs apologies étoient aussi ridicules que leurs exploits étoient barbares, on en eut horreur ; on prit le parti de nier à toute l'Asie des faits dont toute l'Asie étoit témoin. Les plus ardents persécuteurs ajoutant l'imposture à la violence, accuserent de calomnie les persécutés. Depuis, on est allé plus loin. Le plus grand de nos Poëtes a parlé ouvertement contre l'Intolérance. Un illustre membre de notre Sénat l'a condamnée. Un disciple d'*Al-*

loyo avouoit ingénument, qu'elle étoit une tache à la gloire d'*Emor*.

Je puis donc, dans ce ſiecle lumineux, parler hardiment en faveur de l'équité, & me promettre l'approbation du petit nombre des Sages. Que les infideles Chrétiens perſéverent dans leur fureur intolérante. Pour nous, qui ſuivons les loix de l'immortel *Riſtkeſuſi*, ceſſons de ſoutenir un zele qui nous déshonore.

La raiſon humaine avance ſi lentement, la bigoterie eſt ſi fort à la mode parmi nous, l'art de raiſonner oſe ſi peu toucher aux matieres délicates, le Miniſtere eſt ſi fort accoutumé à un certain train de politique, qu'il eſt à craindre que la paix ne ramene en *Frokiranie* toutes les horreurs du regne paſſé. C'eſt pour prévenir de pareils malheurs que je mets la plume à la main. Tout bon citoyen doit travailler au bonheur de ſa patrie. Je la ſervirai avec autant de gloire que les plus grands Généraux, ſi je puis la convaincre 1°. que la tolérance eſt un devoir du *Riſtkéſuſiſme*; 2°. qu'elle eſt néceſſaire à tous les États, & en particulier, à la *Frokiranie*.

L'ASIATIQUE

L'ASIATIQUE TOLÉRANT.

PREMIERE PARTIE.

TOLÉRANCE RISTKÉSUSIQUE.

CHAPITRE I.

La Tolérance eſt le caractere particulier d'un bon Riſtkéſuſien.

RISTKESUSI n'a fondé ſon Empire, que pour unir les hommes par les liens de la charité. Sa vie nous offre un modele parfait de cette vertu. Ses loix ne reſpirent que douceur; ſon Code ne tend qu'à établir la *Philantro-*

pie. Or, il n'eſt rien de plus oppoſé à ce but que l'Intolérance. Je le prouve.

L'obéiſſance que nous devons à *Riſtkeſuſi* doit être libre & volontaire. Perſonne n'eſt ſujet né de ſon Royaume. C'eſt une véritable Théocratie. La volonté ſeule peut nous en faire membres : ſans la perſuaſion de l'eſprit, ſans l'acquieſcement, on ne ſauroit obéir à ſes loix. Ce principe porte ſa preuve avec ſoi. La conſéquence que j'en tire, c'eſt que tout moyen qui veut forcer la volonté, eſt diamétralement contraire aux vues ſacrées de *Riſtkeſuſi*. Il veut les hommages du cœur. L'Intolérance n'a priſe que ſur les mouvements du corps. Quelle eſt la violence qui a produit la conviction? Et ſans conviction, peut-on être *Riſtkéſuſien*?

Le *Kuéve Zobzuet*, demande fiérement aux *Kanviliens* un Texte des Loix de *Riſtkeſuſi*, qui excepte les errants des peines qu'on doit infliger aux malfaiteurs ; & je lui en demande un, moi, qui mette au nombre des malfaiteurs les errants? C'étoit bien lui qui devoit faire cette queſtion, lui qui, peu d'années auparavant, avoit prouvé que les *Kanviliens* étoient à-peu-près dans les mêmes idées que nous.

Quelques juſtes prétentions que nous ayons à nous dire les ſeuls & vrais diſciples de *Riſtkeſuſi*, quoique nous ayons pour nous l'antiquité des charges & des titres, les promeſſes formelles de notre Roi, une ſucceſſion non interrompue, la pompe des cérémonies, la pureté des loix, ſi nous ne ſommes Tolérants, nous ne ſaurions nous parer du titre de *Riſtkéſuſiens*. Si nos ſemblables, au-lieu de trouver en nous des freres, ne trouvent que des ennemis implacables, il eſt impoſſible que nous ſoyons amis de *Riſtkeſuſi*. Les errants pourront toujours nous dire : *Emor* n'eſt point charitable ; donc elle n'eſt point *Riſtkéſuſique*. Quelle replique ferons-nous à cet argument ?

S'il étoit vrai, comme on l'a dit ſouvent, que la violence fût commandée par la Loi de notre commun Maître, il le ſeroit auſſi que *Riſtkeſuſi* n'eſt qu'un tyran qui nous opprime, un impoſteur qui nous ſéduit. Et combien ſes principes ſont-ils éloignés d'une pareille idée ? Arma-t-il jamais pour ſa défenſe ces légions d'intelligences, qui étoient continuellement à ſa ſolde ? Les ſeules armes qu'il mit en œuvre, ce furent des prodiges inouis. Le Dieu des Chrétiens

ordonna la (*) contrainte ; mais lui, loin de forcer les corps à des actes externes, ne força pas même la volonté sur laquelle il pouvoit agir d'une façom immédiate. Ses Généraux furent ses imitateurs, & ne combattirent que sous les drapeaux de la douceur.

Ristkesusi prédit bien à ses sujets, qu'ils auront à essuyer de violentes persécutions ; mais je défie qu'il leur ait prédit, qu'après avoir été persécutés, ils seront à leur tour persécuteurs. S'il leur avoit commandé la violence, il seroit en contradiction avec lui-même ; chaque instant de sa vie fut marqué par des actions de charité, & ses Loix ne respireroient que barbarie? Il ne mériteroit que le titre d'imposteur habile, qui auroit su couvrir du masque de la modération, l'arrêt le plus inique & le plus cruel. Non, le Royaume de *Ristkesusi*, est un Royaume de paix. Quelle

(*) Mon Auteur a, sans doute, en vue ce fameux passage : *Contrains-les d'entrer.* Bayle a fait tous ses efforts pour l'expliquer à la Huguenote ; mais il est de la derniere évidence que J. C. a voulu dire : Dragonnez, pillez, pendez les hommes pour les forcer à croire. C'est un Commentaire dont nous avons l'obligation au Clergé de France.

impiété que de vouloir en reculer les bornes par l'épée? forcer les gens à coups de sabre à le reconnoître pour leur Roi, c'est avouer tacitement, qu'on ne le reconnoît pas soi-même pour tel.

Que diroit-il, s'il revenoit au monde, en voyant dans son sein des hommes qui n'y sont point volontairement; des hommes qui, après avoir eu le malheur de s'égarer, sont remis par force dans le bon chemin; des hommes qui offrent à tout le monde la Tolérance, & qui ne sont point tolérés; des *Rifkéfusiens* qui gémissent dans les prisons, qui rament dans les galeres, qui sont envoyés au gibet, parce qu'ils ne veulent point encenser la statue d'*Emor*, parce qu'ils ne veulent pas dire qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas, parce qu'ils ne veulent point se rendre dignes de ces châtiments par une lâche dissimulation, par une hypocrisie détestable, qu'il a lui-même condamnée, en disant que chacun doit suivre les mouvements de sa conscience, éclairée ou erronnée?

Que diroit-il, en voyant des dragons parmi ses soldats, prendre les cœurs comme on prend les villes, une compagnie respectable par ses lumieres, & encore plus par ses habits & son équi-

page, menacer les *Kanviliens*, que *s'ils ne se réuniſſent à* Emor, c'eſt-à-dire, s'ils ne deviennent hypocrites, *leurs derniers malheurs ſeront pires que les premiers?* Que diroit-il de tant de différentes perſécutions, approuvées par ceux qui devoient en arrêter le cours? Nous reconnoîtroit-il pour ſes ſujets? Non, ſans doute. Choſe étrange! Aveuglement inconcevable! Nous violons publiquement la Loi fondamentale du code de *Riſtkeſuſi*, que nous convenons qu'on doit obſerver, & nous perſécutons ceux qui enfreignent le code d'*Emor*, dont ils prétendent que l'obſervation eſt criminelle. Eſt-ce en nous écartant de la bonne voie, que nous les y ramenerons?

Montrons-leur que nous ſommes véritablement *Riſtkéſuſiens :* ils viendront en foule ſe joindre à nous. Mais tant que nous mettrons à l'écart la charité, que nous les pourſuivrons à main armée, ils pourront nous dire : Il vaudroit mieux, ſcélérats! que vous n'euſſiez jamais connu *Riſtkeſuſi*, que d'avoir pour ſa gloire un zele ſi plein d'impiété.

Les ſentiments des *Emorains* ſont fort partagés ſur cet article ; & cette diverſité d'opinions eſt à mon gré notre par-

tie honteuſe. Allez à *Dreſlon*, vous y trouverez des partiſans d'*Emor*, qui vous débiteront les plus belles choſes ſur la Tolérance. Allez à *Riſpa*, vous en trouverez qui ne vous tolèreront point; quoique pluſieurs avouent tout bas que la Tolérance eſt néceſſaire, ils la condamneront tout haut. D'où vient cette différence contradictoire? De la différence des climats, qui produiſant divers intérêts, produit des ſentiments différents. Ne verrons-nous jamais les objets qu'à travers les *téleſcopes* taillés par nos paſſions & par nos préjugés? Ne mettrons-nous jamais unanimement parmi les articles de notre créance le dogme important de la Tolérance? Ne réfléchirons-nous jamais, que l'Intolérance eſt la plus monſtrueuſe de toutes les erreurs? Ne prendrons-nous jamais la livrée du *Riſtkéſuſiſme*?

CHAPITRE II.

L'Intolérance eſt contraire au Droit naturel.

QUAND le *Riſtkéſuſiſme* ne combattroit pas en faveur de la Tolérance, elle trouveroit aſſez d'armes dans l'arſenal du Droit naturel. La nature nous uni par des beſoins & des ſervices réciproques. L'univers n'eſt qu'une grande république; nous ſommes tous membres d'un même corps. Nous devons tous concourir au bien de la ſociété dont nous faiſons partie. La raiſon nous ordonne d'éclairer nos ſemblables, quand ils ſont dans l'erreur; mais nous ordonne-t-elle de les éclairer par des ſupplices? & les ſupplices éclairerent-ils jamais l'eſprit?

Notre entendement ne dépend de perſonne, & la conſcience, qui eſt toujours dirigée par l'entendement, ne releve que de Dieu. C'eſt à lui ſeul qu'il appartient de tourner à ſon gré la volonté toujours obéiſſante & docile à l'impreſſion de ſa volonté ſuprême. C'eſt

donc empiéter sur les droits de Dieu, que de tyranniser une faculté dont il est seul le Maître. C'est donc choquer le Droit Naturel, que de vouloir dépouiller l'homme d'un bien dont la possession est inaliénable.

Bien plus. Favoriser l'Intolérance, c'est approuver les meurtres, c'est canoniser la rapine, la licence, l'injustice, la sodomie. S'il est permis de tuer son prochain, c'est-à-dire, de commettre un crime pour l'amour de Dieu & la gloire de *Risikesusi*, pourquoi ne sera-t-il pas permis par la même raison de devenir Chevalier (*) de la *Manchette*, quand on pourra extirper par-là le *Kanvilianisme* ? Parité parfaite. Je le répete; qu'on y prenne garde; soutenir que l'Intolérance est autorisée par les Loix de *Risikesusi*, c'est ouvrir la porte à tous les vices, aux désordres les plus criants. Il

(*) Il y a dans l'original *Zeomilot uc cinta Kasitornu ulu ken tomenzi*. Ceux qui l'entendent me sauront gré d'avoir traduit ces paroles impures par une expression qui en rend au mieux le sens, sans en présenter à l'esprit du Lecteur la saleté. Les Ecrivains Asiatiques sont beaucoup plus libres que les nôtres. Ne seroit-ce point précisément parce que ces peuples sont plus vertueux que nous ne le sommes?

ſeroit ſingulier qu'on ne pût faire obſerver ces Loix, qu'en les violant.

L'Intolérance briſe les nœuds les plus étroits de l'humanité : elle étouffe la voix de la nature & du ſang. Elle arme le mari contre la femme, l'enfant contre le pere, l'ami contre l'ami. Elle eſt la ſource de haines irréconciliables. Elle diviſe ceux que l'intérêt unit le plus fortement. Après cela, comment ſeroit-elle conforme aux lumieres de la ſaine raiſon? Que de crimes ce monſtre vomi par les enfers, ne traîne-t-il point à ſa ſuite?

Emor, la reſpectable *Emor*, n'eut jamais le droit ni le pouvoir de changer la nature des choſes. Ce qui eſt injuſte à tous égards ne ſauroit devenir juſte par ſa pratique. Que le *Konleki* de *Konketanz* ordonne de livrer les errants au bras ſéculier, de contraindre les Princes de les exterminer, qu'il abſolve du ſerment de fidélité les ſujets des Rois qui n'obéiront point; qu'il confie à des Capitaines *Bigots* le ſoin de ces pieux exploits; tout cela ne fait que blanchir. La vérité & la vertu ont des droits immuables antérieurs à ceux d'*Emor*. Le crime ſera toujours crime. L'autorité des *Kueves* peut bien à la vérité dé-

cider infailliblement de ce qui doit être cru, mais non de ce qui doit être pratiqué. Ce ſont deux choſes qu'il ne faut point confondre.

L'erreur eſt inſéparable de l'humanité. Elle eſt, pour ainſi dire, notre appanage. Nous ſommes moins faits pour connoître la vérité que pour la chercher. Prenons-nous-en à la nature de l'aveuglement des hommes; mais ne les puniſſons pas. Ils ſont coupables ſans le ſavoir. Ils errent, tant pis pour eux. Ils ſont à plaindre, mais non condamnables. Ils ſont dignes de pitié & non de haine. La déſobéiſſance à *Emor* eſt un grand mal. Donc on ne doit pas la tolérer: fauſſe conſéquence. Il faudroit dire, donc on doit s'en garantir avec ſoin.

L'erreur & le préjugé ne ſe gliſſent dans notre eſprit, qu'en prenant la forme de la vérité. Ils ſe maſquent ſi bien, que nous les prenons pour elle; & qui peut douter qu'alors nous ne leur devions le même reſpect qu'à la vérité? De-là il s'enſuit que l'erreur n'eſt point criminelle, & par conſéquent qu'*Emor* ne ſauroit avoir droit de la punir.

Mais, dit-on, les *Kanviliens* ſont des opiniâtres qu'il faut châtier; mais ou-

tre qu'il s'enſuivroit de ce principe, que les Princes *Emorains* doivent envahir les Etats des Princes *Kanviliens*, pour les punir de leur opiniâtreté, qui vous a établis juges de leur entêtement; qui vous a dit qu'ils ne ſont pas ſinceres? Pouvez-vous lire dans leur cœur? Leurs intérêts ne demandent-ils pas qu'ils reconnoiſſent *Emor* pour ſouveraine? Cet intérêt eſt ſi preſſant, leurs opinions leur ſont ſi funeſtes, que leur attachement prouve, qu'ils les prennent pour la vérité même, qu'ils aiment paſſionnément, ſans la connoître. Et ne prenons-nous pas nous-mêmes pour zele inſpiré du Ciel, le zele fanatique de l'Intolérance?

CHAPITRE III.

Suites de l'Intolérance.

TOUT ce qui eſt inutile ou pernicieux doit être proſcrit. Retiendrons-nous donc plus long-temps le dogme de l'Intolérance, qui a ces deux belles qualités dans le degré le plus éminent? Prouvons-le.

1°. Elle eſt inutile, parce que les tour-

ments ne ſauroient opérer ſur l'eſprit. On ne ſauroit commander à la volonté de l'homme, dès que cette volonté dépend de la perſuaſion. Qu'on mette un *Kanvilien* dans une noire priſon; qu'on exerce ſur ſon corps les cruautés les plus horribles, ſon eſprit n'en ſera pas plus éclairé. Commander à un homme d'avoir telles & telles idées, c'eſt le comble de l'extravagance; c'eſt préciſément comme ſi l'on ordonnoit à un enfant de devenir tout-à-coup homme fait. Le premier eſt tout auſſi impoſſible que le ſecond. A-t-on oublié qu'il y a deux ſubſtances dans l'homme? L'ame peut-elle être pliée par les mêmes moyens que le corps? Vouloir perſuader à coups de bâtons l'entendement, c'eſt comme ſi l'on vouloit redreſſer la matiere avec de bons arguments. Quel eſt l'errant que le perſécuteur ait convaincu? Quel eſt le *Kanvilien* que les dragons ayent ramené à la vérité? Qu'on m'en montre un: peut-être me rendrai-je alors. Juſques-là, je n'enviſagerai l'Intolérance que comme ſouverainement inutile à l'avancement du regne de *Riſikeſuſi*.

Ignorez-vous, me dira un perſécuteur, que par la perſécution on gagne des milliers d'ames? Si les peres ne

ſont pas convaincus par les ſupplices, leurs enfants deviennent de zélés partiſans d'*Emor*, & en ſavent bientôt autant que nous en Intolérance.

Ce raiſonnement étoit bon dans la bouche du cruel *Villeba;* mais eſt-il poſſible que quelques Docteurs de *Bonnezor* s'en ſoient ſervis? Faut-il perdre les peres pour ſauver les enfants? Ont-ils oublié, que l'utilité n'eſt point la regle de la juſtice, qu'il n'eſt point permis de faire du mal pour qu'il en arrive du bien? Cette maxime fait l'apologie de toutes les infamies qu'on pourroit mettre en uſage, pour étendre la domination d'*Emor*. Si nous jugeons des actions par le profit, plus de bornes entre le vice & la vertu. La *Kofiranie* retombera dans une confuſion horrible. Notre honneur, nos biens, notre vie ne dépendront que de l'autorité légiſlative des perſécuteurs; *Frokirans*! pouvez-vous y penſer ſans frémir?

L'objection que je viens de réfuter ne détruit point ce que j'ai avancé, que l'Intolérance eſt inutile; car elle ne ceſſe de l'être qu'accidentellement; & il ſera toujours vrai que le fer & le feu ne ſauroient être employés avec efficacité à la conviction. On peut ordonner à l'hom-

me d'agir ; mais on lui commanderoit inutilement de croire.

2°. L'Intolérance eſt pernicieuſe à la gloire d'*Emor*. Elle ne fait que des hypocrites ou des Déiſtes. Affreuſe alternative ! Les cérémonies les plus auguſtes ſont profanées. Les faux freres ſont confondus avec les véritables. Que de parjures, que de ſacrileges, qui font dreſſer les cheveux, comme l'écrivoit à un Gouverneur de Province un Savant & pieux *Kueve !* Les perſécutés cedent à la force. Ils ſe rangent ſous les étendards d'*Emor*. Qu'y gagne-t-on ? Des hypocrites. Ceux qui mettent tout en œuvre pour en augmenter le nombre ne ſeront-ils point reſponſables devant le Créateur de l'univers de toutes les abominations que ces intrus commettent tous les jours ? Les *Kuéves* de *Kofiranie* n'ouvriront-ils jamais les yeux à tant d'horreurs ? S'appuyeront-ils toujours de l'autorité Royale pour perpétuer l'impoſture & le ſacrilege ? Ils ſont les dépoſitaires des tréſors de *Riſtkeſuſi ;* les aviliront-ils, au point de les donner à ceux que leur créance en rend indignes ? Le zele de parti l'emportera-t-il ſur le véritable zele.

La *Kofiranie* fourmille de Déiſtes. A

qui en attribuer la cauſe ? à l'Intolérance. La ſuppreſſion du *Tſandenidt* a jetté dans l'indifférentiſme une quantité prodigieuſe de *Kanviliens*, qui ont mieux aimé ne pas croire en *Riſtkeſuſi*, que croire malgré eux en *Emor*. Après cela, que penſer d'un dogme dont les ſuites ſont ſi dangereuſes ! Quel eſt le bon *Riſtkéſuſien* qui ne déplorera point les funeſtes fruits de la perſécution ? il faut, ou la proſcrire, ou ſe réſoudre à entaſſer crime ſur crime. Point de milieu. Qu'on uſe des voies de douceur, on n'aura point à ſe reprocher d'avoir fait des hypocrites ; on pourra compter ſur la bonne foi de ceux qui auront renoncé aux erreurs de *Kanvil*. Nous nous féliciterons avec raiſon de nos conquêtes. Etrange renverſement ! nous voulons que les *Kanviliens* deviennent ſujets d'*Emor*, & nous commençons à les rendre indignes de l'être, par la diſſimulation à laquelle nous les forçons. N'entendrons-nous jamais nos véritables intérêts ? Notre zele, nos paſſions, nos préjugés nous aveugleront-ils toujours ?

CHAPITRE IV.

Les Intolérants en contradiction avec eux-mêmes.

LES hommes naturellement convaincus qu'ils sont hommes, c'est-à-dire, sujets à l'erreur, esclaves du préjugé, voyent combien leurs lumieres sont bornées, & combien leurs connoissances sont obscures. Ils ne veulent pas que ceux qui sont dans d'autres sentiments qu'eux, les maltraitent à cause de la diversité des opinions, lorsqu'ils sont les plus foibles. Après cela n'est-il pas étonnant qu'ils veuillent persécuter les autres pour la même raison, dès qu'ils sont les plus forts, & cela sous prétexte de plaire à *Rishkesusi*, quoique *Rishkesusi* le défende expressément? Comment, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, l'esprit de tyrannie peut-il se cacher & nous séduire sous le voile de la piété? C'est sans doute par le même enchantement qui nous fait croire que le pouvoir arbitraire est utile au bien de l'Etat, quelque contraire qu'il lui soit.

Autre contradiction ; nous faisons aux *Kanviliens*, disons-nous, une douce violence pour les ramener à *Emor*. La charité ne nous permet pas de les laisser dans la voie de l'erreur, parce que c'est la voie de perdition. Fort bien ! nous répondra un *Kanvilien* ; mais en attendant que vous déployez à loisir votre zele, exercez-le sur vous-mêmes ; déclarez la guerre à vos passions ; quand vous en aurez triomphé, vous verrez si vous devez la déclarer à mes erreurs. Quelqu'un que je vois s'intéresser foiblement à son propre bonheur ne me persuadera jamais qu'il s'intéresse beaucoup au mien. Vous n'êtes *Ristkésusiens* que de nom ; & vous voudriez que je le fusse plus que vous ne l'êtes vous-mêmes ? Vous n'observez point les Loix les plus claires & les plus aisées, & vous voulez que je me conforme à des Loix claires selon moi, obscures selon vous, différemment interprêtées par d'habiles Jurisconsultes de l'un & de l'autre parti, & dont l'observation est inutile, de votre aveu, dès que le sens n'en est pas bien entendu ?

Persécuteurs ! j'en appelle à vous-mêmes. Ruinez-vous, pillez-vous, tourmentez-vous, pendez-vous les *Kanvi-*

liens par un principe de cette charité qui eſt le caractere diſtinctif & peut-être unique du *Riſtkéſuſiſme* ? Non, je ne le croirai point juſqu'à ce que je vous voye ſévir avec le même zele, ou pour mieux dire, avec la même fureur ſur ceux de vos parents & de vos amis qui s'écartent de la partie de la Loi de *Riſtkeſuſi*, dont tout le monde convient; juſqu'à ce que vous pourſuiviez par le fer & par le feu ceux des partiſans d'*Emor* qui ſe livrent aux vices les plus criants. Quoi? vous auriez pour autrui, pour des hommes qui vous ſont très-indifférents, & à qui vous ne tenez que par les foibles nœuds de l'humanité, vous auriez pour eux une charité que vous n'avez pas pour vos amis, pour vos freres, pour vous-mêmes ? Je me défie d'un pareil zele.

Tous les *Riſtkéſuſiens*, que dis-je ? tous les hommes conviennent que la fornication, l'adultere, la médiſance, la calomnie, le parjure, ſont des déréglements moins pardonnables, plus dangereux, plus funeſtes à la ſociété, que ne l'eſt le refus conſcienciel d'adhérer aux déciſions d'*Emor*. Les vices qui regnent parmi nous ſont ſans contredit plus puniſſables que les erreurs, parce qu'ils

ſont volontaires, parce qu'ils déshonorent le *Riſtkéſuſiſme*, parce qu'ils ſont condamnés par cette Loi primitive que la Nature a gravée dans le cœur de tous les hommes en caracteres ineffaçables. En effet, n'eſt-il pas infiniment plus criminel de porter dans le lit d'autrui, des plaiſirs qu'on retranche à celle à qui l'on eſt uni par des ſerments faits à la face des autels, que de dire qu'*Emor* n'a pas droit de dépeupler les Etats, & de s'anéantir inſenſiblement elle-même, en faiſant les hommes & les femmes mêmes eunuques? N'eſt-il pas infiniment plus criminel de déshonorer la nature humaine par des excès de ſenſualité, que de croire qu'*Emor* n'eſt pas aſſez habile magicienne pour opérer avec quatre paroles des prodiges contradictoires? N'eſt-il pas infiniment plus criminel, de diviniſer l'or & les plaiſirs, qu'il ne l'eſt de penſer qu'*Emor* n'a aucun droit de diviniſer les Dervis? N'eſt-il pas infiniment plus criminel de tromper les hommes, ſoit par des infractions aux traités, ſoit par des fourberies adroites, que de dire avec l'expérience qu'*Emor* & ſes Pairs ſont ſujets à ſe tromper même involontairement? N'eſt-il pas infiniment plus criminel.... Mais c'eſt trop

appuyer là-dessus. La supérieure énormité du crime est constante.

La conséquence que j'en tire, c'est que les vices étant épargnés, les erreurs devroient l'être à plus forte raison, & que les Intolérants qui tolerent les premiers, devroient tolérer les autres. Disons-le. Un zele qui employe si partialement le fagot, sent bien le fagot éternel. Perpétuer l'empire des vices, détruire celui des opinions, quel renversement d'ordre! Pourquoi laissons-nous subsister ce reproche que les Infideles nous font sans cesse, que notre vie détruit nos sentiments? Ne seroit-ce pas, comme le disoit l'*Ebba de Larzvil*, parce que les Dervis, qui sont les principaux fauteurs de l'Intolérance, se sentent infiniment plus propres à multiplier le genre humain & le vice, qu'à multiplier les erreurs?

Les Disciples d'*Alloyo*, dont on ne peut que dire du mal, quand on en veut dire la vérité, ont avancé mille maximes de la morale la plus relâchée. Persécuteurs! votre zele peut s'exercer contre eux. Vous pouvez compter sur le suffrage unanime de tous les honnêtes gens. Détruisez, s'il vous est possible, cette *insociable société*. Mais faites quartier au libertinage de l'esprit, puis-

que non-seulement il est moins condamnable que le libertinage du cœur ; mais que même il est utile & à la société civile & aux progrès des arts, & au *Ristkésusisme*, au-lieu que l'autre ruine la société, produit l'exil du savoir, & flétrit le *Ristkésusisme*. Pourquoi auriez-vous plus d'indulgence pour le crime que pour l'erreur ?

Emor souffre que dans la Capitale de son Empire, les courtisannes tiennent école ouverte d'impudicité, & elle ne peut souffrir qu'à deux cents lieues d'elle on ose penser autrement qu'elle. Elle accorde un asyle aux plus violents ennemis de *Ristkesusi*, & elle le refuse à ses plus ardents sectateurs. Est-il de contradiction plus grossiere ? Quelle matiere à réflexions pour quelqu'un qui a l'esprit philosophique ! Quel scandale pour le *Kanvilien !* N'est-il pas assez éloigné de nous, sans qu'il soit nécessaire de l'éloigner davantage par une honteuse partialité ? Peu de procédés sont aussi odieux que l'est celui des Intolérants.

CHAPITRE V.

Suite du Chapitre précédent.

L'ABOMINABLE dogme que le dogme de l'Intolérance! Les contradictions en germent à milliers. Quelle charité que celle qui n'a d'autres instruments que la roue & l'épée? Vous souhaitez me rendre heureux, vous dira un *Kanvilien*. Je vous remercie de votre bon cœur. Mais, je vous prie, attendez que je sois en état de profiter de ce généreux desir, avant que de me faire expirer au milieu des tourments. Selon vous, je serai infailliblement malheureux, si je ne jette pas mes sentiments dans le moule des vôtres; attendez donc, de grace, que je change d'avis. Si vous voulez seulement que je dise de bouche ce que mon cœur démentiroit, il est visible que tout votre but n'est que de grossir votre parti. Oui, c'est-là votre système, si vous n'aviez d'autres vues que d'avancer le regne de *Risikesusi*, employeriez-vous des armes contraires à l'usage de sa milice? Si vous souhaitez, à l'exemple du Capitai-

ne de notre salut, rendre les hommes heureux, vous vous modeleriez sur ce Prince de paix. Quand il envoya ses soldats à la conquête du monde, il ne les arma ni d'épées ni de bâtons; il ne les revêtit que du bouclier de la douceur & de la pureté des mœurs. Avoit-il d'autre méthode? Voilà ce qu'un *Kanvilien* pourroit dire, si le persécuteur lui donnoit le temps de parler.

De plus, l'Intolérant avilit le *Rishkéfusisme*. Ne peut-il se maintenir que par la force? Les armes de la persuasion si efficaces autrefois, sont-elles usées aujourd'hui? S'il est le même, n'est-ce pas de la même maniere qu'il faut le défendre? Quoi? il étoit capable de convaincre, quand il n'étoit annoncé que par des personnes foibles & sans autorité, & il n'a plus ce pouvoir? Dire qu'il doit s'étendre par la violence, c'est lui enlever la grande raison qui devroit le faire recevoir par-tout; c'est flétrir *Rishkefusi*, qu'on voudroit faire régner; c'est tomber en contradiction avec soi-même.

Cependant, il faut tout dire, quoique le *Rishkéfusisme* ne change point de nature en changeant de fortune, il est vrai que les *Rishkéfusiens* changerent de sentiments sous le premier de leurs Empereurs;

reurs ; tant il eſt certain qu'il eſt difficile de pouvoir faire tout ce qu'on veut, & de ne faire que ce qu'on devroit ! Auſſi un Nazaréen diſoit-il avec raiſon, qu'il n'y avoit point de bêtes qui fiſſent tant de mal aux hommes, que les *Riſtkéſuſiens* s'en faiſoient les uns aux autres.

Il eſt de la derniere évidence que cette contradiction des perſécuteurs eſt très-nuiſible au *Riſtkéſuſiſme*. Car quel eſt le Prince qui voudra en permettre l'entrée dans ſes Etats, dès qu'il ſaura qu'une des Loix de *Riſtkeſuſi* ordonne, ſelon les Intolérants, de perſécuter les errants ? Sur ce pied-là, *Emor*, bien-loin d'étendre ſon empire, court riſque de perdre tous les jours de nouveaux ſujets. Pourſuivons.

Nous croyons fermement que la déſobéiſſance des *Kanviliens* ſera ſévérement punie dans l'autre monde. Pourquoi donc ne pas les traiter doucement dans celui-ci ? Pourquoi accélérer leurs ſupplices, & les rendre éternellement malheureux avant le temps ? Pourquoi abréger une vie qu'ils n'auroient peut-être pas finie dans l'erreur ? Cette erreur, craint-on qu'ils ne la répandent ? Qu'on y mette ordre ; mais qu'on ref-

pecte leurs conſciences, dont la raiſon ſeule eſt maîtreſſe ſouveraine.

Nous perſécutons les *Kanviliens*, parce que nous voulons leur ſalut. Nous les pendons, parce qu'ils ne veulent pas devenir hypocrites, & qu'ils ne peuvent pas gagner ſur eux-mêmes de devenir *Emorains*. Nous exigeons d'eux qu'ils faſſent une choſe que nous ne voudrions pas faire, peut-être pour l'empire du monde. Conciliez-moi, je vous prie, ces contrariétés révoltantes, d'une maniere qui ſauve l'honneur de la nature humaine, & qui ſoit approuvée par les loix du Code de *Riſtkeſuſi*. C'eſt une tâche que je donne aux perſécuteurs. Quoiqu'ils faſſent, quoiqu'ils diſent, ils ne ſe tireront jamais de ce pas.

Ils rougiſſent eux-mêmes de leur intolérance; ils la déſavouent en public. Ils ſoutiennent qu'ils ne ſe ſervent que des voies de la douceur. Quelle idée voulez-vous que les *Kanviliens* ayent de notre bonne foi? Ils ſe plaignent que nous leur fardons les vérités auxquelles nous adhérons; nous nous juſtifions de notre mieux; nous étalons les preuves de notre ſincérité; nous les preſſons de croire; ils refuſent; nous les y

contraignons; ils tempêtent, ils crient, ils se plaignent. Alors nous leur donnons froidement le démenti, & nous leur soutenons que nous n'usons point de violence. Ne doivent-ils pas nous regarder comme d'insignes menteurs? & cette opinion ne doit-elle pas influer sur le soupçon qu'ils ont, que nous leur faisons d'*Emor* un portrait flatté? Encore un coup, que voulez-vous qu'ils pensent de notre sincérité?

S'il est vrai que la charité anime les persécuteurs, pourquoi défendent-ils l'entrée des livres qui font un récit fidele des exploits de cette charité? Pourquoi nient-ils des faits dont ils devroient se faire honneur? Pourquoi n'en font-ils pas l'apologie contre les libelles qui les noirciſſent? Pourquoi ne les réfutent-ils que par la main du bourreau? Pourquoi ne réduisent-ils point en poudre par la voie du raisonnement les réflexions philosophiques du célebre *Eliab*? Pourquoi se parent-ils d'une douceur imaginaire, d'une douceur dont leur conduite est l'antipode? n'est-ce pas-là rendre tacitement hommage à la tolérance? n'y eut-il contre les persécuteurs que le public désaveu de leurs persécutions publiques, cela seul

ſuffiroit pour détruire leurs maximes ſanguinaires, ſi les hommes ſavoient réfléchir. En effet, que penſer d'un dogme que ſes plus zélés partiſans n'oſent ſoutenir? Mais auſſi que penſer de ceux qui réduiſent en pratique un dogme dont ils déteſtent la théorie, & dont ils déſavouent même la pratique?

Après ce que je viens de dire, on conviendra avec un Sénateur de *Riſpa*, que *les progrès qu'a fait l'Intolérance ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.* Mais on va la voir foudroyée par les Pairs de l'Empire de *Riſtkeſuſi*. Nous avons forcé les *Kanviliens* par les ſupplices à ſe ſéparer de nous, & nous voulons les ramener à nous par les ſupplices?

CHAPITRE VI.

*L'Intolérance condamnée par les Pairs au Royaume d'*Emor.

L'AUTORITÉ de nos Pairs eſt rejettée par les *Kanviliens*. J'en ſuis ſurpris. Car outre qu'ils pourroient en tirer ſouvent avantage, elle leur eſt extrê-

mement favorable ſur cet article. On feroit un gros volume des principes de Tolérance ſemés dans les Ouvrages de ces ſacrés Interpretes de notre code. Je n'en citerai que quelques-uns, parce que j'ai envie de faire un bon & non un gros livre.

„ On tourmente les criminels, diſoit *Terlientul*, pour leur faire avouer „ ce qu'ils nient. On tourmente les „ *Riſtkéſuſiens*, pour leur faire nier ce „ qu'ils avouent. Juges! qui êtes établis pour tirer la vérité de la bouche des coupables, pourquoi vous „ efforcez-vous de tirer le menſonge „ de notre bouche? Que cette conduite, ſi inégale & ſi oppoſée, vous „ devienne enfin ſuſpecte! " — Vive image de la conduite que nous tenons depuis plus de 60 ans avec les *Kanviliens*. Cette apoſtrophe convient admirablement bien à Meſſieurs les Intendants, qui devroient apprendre du même pere que „ la vérité doit être embraſſée de „ bon gré, & non de force ".

„ C'eſt le propre de la piété, dit le „ *Kueve Zanathaë*, non de contraindre, „ mais de perſuader, à l'imitation de „ *Riſtkeſuſi*, qui ne forçant perſonne, „ laiſſoit à chacun la liberté de le ſui-

„ vre. Ce n'eſt pas avec les épées, ni
„ avec les ſoldats, que s'annonce la vé-
„ rité, mais par la parole qui produit
„ la perſuaſion ".

„ Nous avons appris de nos Auteurs,
„ dit le vénerable *Ebed*, que le ſervice
„ de *Riſikeſuſi* doit être volontaire &
„ non contraint ". Conſeillez, dit le bienheureux *Nardber*, mais ne forcez pas. Il eſt inoui, diſoit le grand *Koirekre*, de contraindre les hommes à croire à grands coups de bâton. Si la Providence eût différé juſqu'à notre temps de donner à l'univers cet illuſtre Seigneur, il eût vu ſes admirateurs faire tout leurs efforts pour rendre un ſabre pathétique, & ſe glorifier pour comble d'impudence d'un ſuccès imaginaire.

Les Pairs modernes ne ſont pas moins favorables à la Tolérance. *Kierſlé*, *Kueve de Zeimn*, *Neléſon*, *Arkueve de Brakami*, ont débité là-deſſus les plus belles choſes du monde. *Roisdi*, Docteur de *Bonneeor*, n'a-t-il pas prouvé invinciblement que l'eſprit d'Intolérance n'eſt point l'eſprit d'*Emor*.

Il faut convenir que le *Kueve Zinakuſtu* a parlé fort vivement en faveur de la perſécution. Mais dans le fond, ce

n'eſt qu'une autorité, qui ne ſauroit tenir un ſeul inſtant contre une bonne preuve. Et puis, ſes mauvais raiſonnements, ſes ſuperficielles ſubtilités ont été miſes en poudre par le fameux *Eliab*, à qui je défie hautement nos plus obſtinés perſécuteurs de répondre ſolidement. Ajouterai-je que ce Pair inconſtant étoit un fort bel-eſprit, mais en même temps un fort mauvais Logicien. Rien de plus pitoyable que ce qu'il dit ſur ce ſujet. Il ne prouve autre choſe, ſinon qu'il ne ſavoit point l'art de raiſonner.

Ce que je viens de dire ne déſabuſera point les partiſans aveugles de *Zinakuſtu*, qui le regardent comme un Oracle. Mais réduiſons-les au ſilence; & afin qu'ils ne ſe prévalent plus de ſon autorité, oppoſons *Zinakuſtu* à *Zinakuſtu*. Voici deux paſſages dans leſquels il s'eſt réfuté lui-même.

„ Nous avons cru que nous devions „ faire un meilleur choix, & que pour „ vous faire revenir de vos erreurs, il ne „ falloit pas ſe jetter ſur les injures & „ les invectives, ni irriter votre eſprit „ par de mauvais traitements; mais qu'il „ falloit attirer votre attention par des „ paroles de douceur & des exhorta- „ tions qui marquaſſent la tendreſſe

„ que nous avons pour vous, selon cet-
„ te parole de *Riſhefuſi* : il ne faut pas
„ que mon Serviteur aime les querelles ;
„ mais il doit être doux envers tout le
„ monde, affable, patient, & reprendre
„ d'un air modeſte ceux qui ne ſont pas de
„ ſon ſentiment. Que ceux-là ſéviſſent
„ ſur vous, qui ne ſavent combien il
„ eſt difficile de trouver la vérité, &
„ d'éviter les erreurs. Que ceux-là ſé-
„ viſſent ſur vous, qui ignorent com-
„ bien il eſt rare & pénible de faire cé-
„ der les fantômes de l'imagination au
„ calme d'un eſprit pieux. Que ceux-là
„ ſéviſſent ſur vous, qui ne connoiſſent
„ point les difficultés extrêmes qu'il y a
„ à purifier l'œil de l'homme intérieur,
„ pour le rendre capable de voir la vé-
„ rité, qui eſt le ſoleil de l'ame. Que
„ ceux-là ſéviſſent ſur vous, qui n'ont
„ jamais ſenti les ſoupirs & les gémiſſe-
„ ments qu'il faut pouſſer, avant qu'on
„ puiſſe obtenir quelque connoiſſance de
„ l'Etre divin. Enfin, que ceux-là ſé-
„ viſſent ſur vous, qui n'ont jamais été
„ ſéduits par des erreurs ſemblables à
„ celles que vous ſuivez. Je paſſe ſous ſi-
„ lence cette ſageſſe très-pure, où un
„ très-petit nombre de ſpirituels par-
„ viennent en cette vie ; en ſorte que

„ quoiqu'ils n'en connoiſſent que la
„ moindre partie, parce qu'ils ſont
„ hommes, ils la connoiſſent néan-
„ moins avec certitude, parce qu'ils
„ ſont *Riſtkéſuſiens*. Car ce n'eſt pas la
„ pénétration d'eſprit, ni la profon-
„ deur des connoiſſances, mais la ſim-
„ plicité, qui met le peuple en ſûreté.

Voilà ce qui s'appelle parler en Pair du Royaume de *Riſtkeſuſi*. Ce trait de déclamation raiſonnée vaut à mon gré tout le reſte des Ouvrages de *Zinckutu*. Pourquoi les *Zézaninites*, qui ſe vantent d'être ſes diſciples, ne citent-ils point à leurs perſécuteurs ce paſſage foudroyant? Voici le ſecond, qui eſt encore plus fort, à ce qu'il me ſemble.

„ Ce ſont des barbares, dit-il, qui
„ n'ont aucune teinture de la politeſſe
„ *Emoraine*, & qui ignorent même ce
„ qu'il y a de plus commun parmi les
„ autres hommes; qui ne ſavent que
„ ce que leurs Docteurs leur ont appris,
„ & qui ne ſuivent que ce qu'ils leur
„ ont oui dire. Des ignorants comme
„ eux ſe trouvent dans la néceſſité d'ap-
„ prendre les loix de *Riſtkeſuſi*, plutôt
„ par les enſeignements qu'on leur don-
„ ne, que par les livres qu'ils liſent.
„ La tradition de leurs maîtres & la

„ doctrine reçue sont donc l'unique re-
„ gle qu'ils suivent, parce qu'ils ne sa-
„ vent que ce qu'on leur a enseigné.
„ Ils sont donc errants; mais ils l'igno-
„ rent; ils le sont selon nous; mais ils
„ ne le croient pas, & se tiennent au
„ contraire pour si bons *Rishkéshusiens*,
„ qu'ils nous traitent d'Errants, jugeant
„ de nous de même que nous faisons
„ d'eux. Nous avons la vérité de no-
„ tre côté, & ils prétendent qu'elle est
„ du leur. Nous rendons à *Rishkeshusi*
„ un honneur légitime, & ils préten-
„ dent que ce qu'ils croient est plus pro-
„ pre à honorer la Divinité. Ils man-
„ quent à leur devoir; mais c'est lors-
„ qu'ils s'imaginent de l'accomplir par-
„ faitement, & ils font consister la vé-
„ ritable piété dans ce que nous appel-
„ lons impie. Ils sont donc dans l'éga-
„ rement; mais c'est de bonne foi; &
„ tant s'en faut que ce soit un effet de
„ leur haine, que c'est une marque de
„ l'amour qu'ils ont pour Dieu, puis-
„ qu'ils prétendent de témoigner mieux
„ par-là le respect qu'ils ont pour le Sei-
„ neur, & leur zele pour sa gloire. De
„ savoir comment ils seront punis au
„ dernier jour, c'est ce qui appartient
„ uniquement au Juge de l'univers. Ce-

„ pendant je crois que Dieu exerce ſa
„ patience envers eux, parce qu'il voit
„ que leur cœur eſt plus droit que leur
„ créance, & que s'ils ſe trompent,
„ c'eſt un mouvement de piété qui les
„ jette dans l'erreur. Perſecuterions-
„ nous des gens que Dieu tolere ?

Si le fameux *Eliab* eût eu connoiſſance de ce beau paſſage, il ſe ſeroit certainement réconcilié avec *Zinakutu*. Comment cet illuſtre Seigneur put-il oublier dans la ſuite des principes ſi ſenſés ? C'eſt une tache à ſa gloire, que de les avoir combattus. C'étoit prendre à partie la vérité même. Mais il a débité bien d'autres paradoxes inſoutenables. N'a-t-il pas dit que les biens de la terre n'appartiennent qu'aux bons, & que les méchants les poſſedent par uſurpation ? Principe déteſtable, qui tend à détruire les fondements les plus ſolides de la ſociété civile ?

Les diſciples d'*Alloyo* ſont les plus grands ennemis de la Tolérance. Ils ſuivent exactement l'ordre que leur donna leur maître, en leur diſant : *Allez par tout le monde, allumez, & embraſez tout.* Ils ne ſe laſſent point de leur barbarie. Enrichis des dépouilles des *Kanviliens*, ils cherchent de nouveaux tré-

fors dans le sein de l'indigence. Altérés de leur sang, ils voudroient le répandre encore, & renouveller ces sanglantes tragédies, qui font la honte de la *Kofirante*. Tout leur fait ombrage. Les disciples de *Zinakutu* ont senti la pesanteur de leurs coups, & gémissent encore dans l'oppression. La politique de cette Société embrasse tout l'univers. Un seul en fait jouer tous les ressorts. L'Intolérance est une des principales roues de cette immense machine. Malgré tout cela, ils osent se dire de la compagnie du pacifique *Rislkesusi*. N'est-ce pas se jouer effrontément de toute la terre ?

L'Intolérance d'*Emor* nuit extrêmement à la vérité. Les *Kanviliens* imaginent qu'elle n'a recours aux tortures, que parce qu'elle manque de preuves solides. Peuvent-ils penser autrement, quand ils voyent qu'elle appelle au secours de son éloquence le glaive du Magistrat ? N'ont-ils pas lieu de se méfier d'un zele, qui mettant en usage le fer & le feu, découvre qu'elle affecte plutôt la domination que toute autre chose ? On ne pourra jamais persuader à des hommes raisonnables, qu'on traite fraternellement ceux qu'on brûle par provision, & dont on regarde le suppli-

ce d'un œil sec & d'un air content. On ne les convaincra jamais qu'on a de bonnes raisons à leur donner, quand ils verront qu'on les fait instruire par des Dragons & par des Bourreaux. Si *Emor* n'éclaire pas leur entendement par son propre éclat, la force extérieure ne lui sert de rien. L'erreur ne domine que par les secours étrangers qu'elle emprunte. La vérité ne doit avoir obligation qu'à elle-même de l'obéissance qu'on lui rend.

Telle a été l'opinion de presque tous les Pairs d'*Emor*, que nos Jurisconsultes font gloire de copier. Il est bien humiliant pour l'homme d'être obligé pour fixer les irrésolutions de son esprit chancelant, de recourir aux décisions d'autrui, & de mettre l'autorité souvent à la place & toujours à côté de la raison. Mais c'est un mal sans remede. Ne sommes-nous faits que pour être esclaves de l'opinion? Et les principes de la Tolérance *Rigkésusique* ne sont-ils pas assez clairs?

Passons à la Tolérance civile.

L'ASIATIQUE TOLÉRANT.

SECONDE PARTIE.

TOLÉRANCE CIVILE.

CHAPITRE I.

Le Magiſtrat n'a aucuns droits ſur la conſcience.

L'ÉTAT eſt une ſociété d'hommes, établie uniquement pour ſe procurer les uns aux autres la conſervation & l'avancement des intérêts civils. Suivant ce ſyſtême, le Prince eſt dans l'obligation la plus étroite d'aſſurer à tous ſes ſujets

par des loix équitables, la poſſeſſion paiſible de tout ce qui leur appartient. Le pouvoir du Prince ne ſauroit avoir d'autre étendue, & finit où les droits de la conſcience commencent. Je le prouve.

1°. *Riſtkeſuſi* n'a point confié au Magiſtrat civil le ſoin des ames. Le peuple ne l'en a point chargé, & qui plus eſt, ne ſauroit l'en avoir chargé, parce que la conſcience ne peut abſolument dépendre que de Dieu, ſur les droits duquel il auroit empiété. On ne ſauroit voir par les yeux d'autrui; on ne ſauroit croire ſur ſon autorité. D'ailleurs, quand même les hommes auroient pu légitimement charger un autre de la direction de leurs conſciences, auroient-ils eu le même pouvoir ſur la conſcience de leurs enfants, laquelle ne leur appartenoit pas; & ſans ce pouvoir primitif, où ſont les fondements de l'autorité coactive?

2°. La puiſſance du Magiſtrat eſt bornée néceſſairement à la force extérieure; or la Loi de *Riſtkeſuſi* conſiſte, comme je l'ai déja dit ſouvent, dans la perſuaſion intérieure de l'eſprit; donc on ne peut ſans une injuſtice criante attribuer au Prince le droit de punir les errants; donc le Prince qui s'attribue ce droit, eſt, à cet égard, un inſigne uſur-

pateur; donc le peuple peut à juſte titre déſobéir aux ordres iniques, qui émanent de cette uſurpation.

3°. Quelle eſt la Magiſtrature, quelle eſt la ſouveraineté qui dépouille le Magiſtrat des devoirs de l'humanité & des obligations du *Riſtkéſuſiſme*. Sans les peines, les Loix ſont ſans vigueur; le Magiſtrat a donc le glaive en main pour punir les criminels; mais qui le lui a donné pour ſévir contre les innocents? Et quoi de plus innocent que l'erreur? Qui lui a permis de faire des Loix dont l'obſervation eſt impoſſible, & dont l'infraction eſt néceſſaire, de l'aveu même des perſécuteurs? Qui lui a permis d'établir des peines & inutiles & injuſtes; inutiles, puiſqu'elles ne ſauroient produire les effets auxquels elles ſont deſtinées; injuſtes, parce que la conſcience n'eſt nullement de ſon reſſort?

Les fauteurs de la perſécution doivent prouver qu'un Prince a le droit & le pouvoir de plier l'eſprit de ſes ſujets à telle & telle opinion. Juſqu'à ce qu'ils nous ayent donné cette preuve, nous pouvons poſer pour principe, que la raiſon ſeule, éclairée ou errante, a ſur la conſcience un empire abſolu.

Que diroit-on d'un Prince, qui or-

donneroit à un certain nombre de nains de devenir en deux mois des géants? On diroit, ſans doute, qu'il eſt fou, qu'il eſt un tyran ? Fort bien. Mettez à la place d'un Prince, *Zéokuarotizul*, au-lieu des nains, les *Kanviliens*, au-lieu des Géants, les *Emorains*, & vous ſaurez au juſte ce que vous devez penſer de l'Intolérance civile. Ma comparaiſon ne cloche en aucun point.

Un Roi faiſoit par le moyen d'un tour allonger les membres de ceux qui étoient plus petits que lui, & rogner les jambes de ceux dont la taille étoit plus grande que la ſienne. Certainement il y a autant de différence dans les ſentiments que dans la taille, & dans les opinions que dans les tempéraments. Les mêmes objets ſont conçus de mille manieres différentes par mille hommes différents. La variété des idées eſt infinie. Les perſécuteurs mêmes, qui font ſonner ſi haut l'unité, n'ont certainement pas les mêmes idées ſur le ſens des Loix d'*Emor*, qui ne ſont pourtant, à ce qu'on nous dit, que l'explication de celles de *Riſtkeſuſi*. Trouveroient-ils bon, je le leur demande, qu'on les pendît pour cela? Ils allégueroient d'abord la foibleſſe de l'eſprit humain, qui ſe par-

tage naturellement en opinions diverſes. Voilà préciſément ce qu'on leur a dit cent fois pour modérer leur acharnement contre les *Kanviliens*. Il n'eſt pas plus poſſible au plus puiſſant Roi du monde de réduire tous les hommes aux mêmes penſées touchant l'erreur & la vérité, qu'il l'eſt de les rendre tous de la même complexion. Mais l'impoſſible eſt-il permis ?

Mais, dira-t-on, le Prince n'eſt-il pas obligé de punir le vice ? Oui ; c'eſt-là un de ſes principaux devoir : mais s'enſuit-il qu'il doive punir les errants qui ne ſont pas vicieux ? Et puis, il n'eſt obligé de faire fleurir la vertu, qu'autant que la vertu eſt néceſſaire à faire fleurir l'Etat, & la punition du crime néceſſaire à maintenir les loix & à conſerver le repos de la ſociété. Il doit veiller à l'obſervation des loix non par un principe de zele, mais par un principe d'équité politique. Après cela, qui pourra concevoir, qui oſera ſoutenir que ſa juriſdiction s'étend ſur la croyance ?

Les perſécuteurs ont coutume de mettre de la partie la conſcience des Princes, en leur faiſant enviſager les perſécutions comme des œuvres méritoires, & les errants comme des peſtiférés qui

empoiſonnent l'air qu'ils reſpirent. On avoit ſi bien ſu perſuader à *Zeokuarotizul* ce ſentiment, qu'il eut la foibleſſe de dire un jour. *Si pour opérer le changement de mes ſujets* Kanviliens, *il falloit qu'une de mes mains coupât l'autre, je le ferois dès le moment même ſans répugnance.* Mais ces maximes intéreſſées peuvent-elles entrer en balance avec les droits inaliénables de la conſcience? Si l'on vouloit être de bonne foi, on conviendroit que non. Toujours eſt-il conſtant que ſon indépendance ſe ſoutiendra inébranlablement au milieu de toutes les perſécutions & de tous les moyens illicites que le pouvoir arbitraire pourra mettre en uſage pour la ſubjuguer, ou pour la réduire à capituler.

C'eſt quelque choſe d'étrange que l'ambition des Princes. Peu contents de la primauté, ils ont voulu donner des loix; on le leur a ſottement permis. Ils ont exigé que leurs peuples ſacrifiaſſent leurs vies à leur reſſentiment, à leurs paſſions, & que des querelles particulieres devinſſent des querelles publiques. On a bravé la mort pour eux. Ils ont uſurpé la propriété des terres; on la leur a cédée de bonne grace. La conſcience ſeule reſtoit libre; ils ont vou-

lu la rendre eſclave; ils y ont réuſſi preſque par-tout, au moins en apparence. L'équité ne peut-elle pas réclamer ſes droits violés?

CHAPITRE II.

Réponſe à l'objection tirée de l'unité des opinions.

AVANT que d'aller plus loin, réfutons une objection éblouiſſante. Il eſt, dit-on, de l'intérêt de l'Etat, que les eſprits ſoient unis par les liens d'une même créance; je l'accorde pour un moment; s'enſuit-il de-là qu'il eſt permis de perſécuter les membres de l'Etat qui ſe ſont déja écartés du chemin battu? Nullement. Et cette objection ne prouve rien contre les *Kanviliens*. Je pourrois donc me diſpenſer de la combattre; mais il eſt bon de forcer l'Intolérance juſques dans ſes retranchements.

Ceux qui ſuppoſent que tout peuple peut demeurer du même ſentiment ſur l'erreur & la vérité, ſuppoſent une choſe qui n'eſt jamais arrivée que parmi des peuples barbares. Tous les peuples qui ont quelques lumieres, & qui raiſonnent

le moins du monde, ſe diviſent facilement en divers partis, qui tirent leur noms de diverſes opinions, comme il paroît par l'Hiſtoire Ancienne & Moderne. Les barbares Chrétiens eux-mêmes ſont partagés en différentes ſectes. Mais de tous les peuples du monde, il n'en eſt point qui ſoit plus enclin à la diviſion que le *Koſirans*. Le Code de *Riſikeſuſi* ſemble ne lui être donné que comme une pomme de diſcorde. Il faut qu'il diſpute ou qu'il ferraille; & dans le fond, il n'y a pas grand mal. L'ignorance des Chrétiens, par exemple, quoiqu'elle entretienne en certains Pays l'union, nuit beaucoup plus à la ſociété civile, que toutes les diviſions *Riſikéſuſiennes*. Pour bannir d'un Royaume la diverſité de créance, il faut en bannir auparavant le ſavoir; & comptez que les ſciences ne vont jamais en exil qu'en bonne compagnie.

Cela étant ainſi, il s'agit de ſavoir ſi un ſentiment, quel qu'il ſoit, étant une fois introduit dans un pays, de quelque maniere qu'il y ſoit entré, il eſt de l'intérêt politique de l'Etat, de ne ſouffrir qu'aucun y demeure, qui ne ſuive ce ſentiment, ou qui ne s'y conforme au moins extérieurement. Voilà, ſi je ne me

trompe, l'état de la queſtion. Si on prend l'affirmative, il s'enſuivra, 1°. que toutes les études concernant la vérité ſe réduiront à apprendre par cœur le ſentiment établi dans le lieu où l'on eſt né, ſans oſer l'examiner, ni le faire paſſer au creuſet du raiſonnement; 2°. que ſi quelqu'un vient à découvrir dans le faiſceau des opinions reçues, un défaut qui ſoit dangereux à la ſociété civile, comme eſt, par exemple, l'Intolérance, & ce tribunal établi parmi nous & ſoutenu par *Emor* pour condamner l'innocence, s'il s'aviſe de travailler à le réformer, à y remédier, il ſera banni avec tous ceux qui oſeront y toucher, quoique d'ailleurs bons citoyens, utiles & fideles ſujets; 3°. que ſi la peſte, la guerre, ou quelqu'autre fléau du Ciel avoit dépeuplé le pays, il faudroit le laiſſer déſert, plutôt que d'accorder à ceux qui le voudroient peupler des aſſemblées libres, vu qu'ils ſeroient dans des opinions contraires aux idées régnantes; 4°. que s'il s'éleve des diſputes, en ſorte qu'une partie du peuple ſuive un ſentiment & l'autre un autre, le bien du pays demande que les plus forts chaſſent les plus foibles, en quelque nombre & quelque conſidération qu'ils ſoient; 5°. que

ſi quelque homme de bien vient à tomber dans quelque ſentiment qui paroiſſe particulier, il faudra le ſacrifier à la pluralité des ſuffrages des Dervis ordinairement paſſionnés; 6°. que l'Etat eſt perdu ſi l'on ne donne aux *Kueves* une autorité abſolue de décider non-ſeulement de tous les ſentiments, mais encore de juger ſi quelqu'un doit être retenu ou chaſſé. S'il nous faut abſolument des tyrans, ayons-en d'une autre eſpece. Ceux qui ſavent un peu d'hiſtoire, verront que ce ne ſont pas-là des conſéquences imaginaires; mais que l'expérience a fait voir mille fois, que les principes des Intolérants les produiſent infailliblement.

La Tolérance prévient ces inconvénients. Mais, dit on, la diverſité des opinions cauſe ordinairement du trouble dans les Etats, en donnant occaſion aux eſprits remuants & factieux de brouiller les cartes ſous prétexte de piété.

Mais, 1°. un abus ne doit point faire rejetter un principe. Tout le monde convient qu'il n'eſt point de ſi bonnes loix dont on ne puiſſe abuſer. Un ſentitiment ne doit être rejetté, que quand l'abus en eſt abſolument inſéparable. 2°. Il n'eſt point vrai que les brouilleries

ſoient un effet de la Tolérance. Au contraire, elles ne ſont fondées que ſur l'opinion pernicieuſe que les plus forts on droit de maltraiter les plus foibles. Parmi les Payens, nulles guerres civiles à ce ſujet. Pourquoi? Parce qu'ils étoient tolérants. Les Philoſophes différoient d'opinions; le Magiſtrat leur permettoit de diſputer tant qu'ils vouloient; & la Tolérance étoit la mere de la paix. Quand on eſt perſuadé dans tout un pays, que l'humanité preſcrit un ſupport mutuel, tout le monde vit en paix, comme en *Handello*; mais quand on croit qu'il ne faut ſouffrir que ſes propres ſentiments, on excite des ſéditions & des guerres; vérité que nous devrions avoir appriſe à nos dépens. Il nous en a coûté aſſez de ſang pour ne pas l'oublier.

Je conclus de-là, que ceux qui veulent conſerver la paix des Etats, ne pouvant empêcher la diverſité des ſentiments ſans les ruiner, doivent s'appliquer en bonne politique à faire apprendre aux peuples à ſe ſupporter mutuellement, ce qui n'eſt pas impoſſible, comme il paroît par l'exemple de *Handello*, que je ne me laſſerai point de citer. Toute l'habileté conſiſte à empêcher qu'un parti

parti n'accable l'autre. La multiplicité des opinions ne nuit pas plus à un Etat, que la multiplicité des boutiques nuit à une ville. Mais la choſe change, ſi le plus fort ſe prête aux ſollicitations des perſécuteurs. La balance perd alors l'équilibre : tout retombe dans la confuſion. Que la Tolérance reparoiſſe, le déſordre diſparoît.

J'ai, ce me ſemble, montré la foibleſſe de cette objection dont nos politiques Intolérants ſont leur fort. C'eſt ſur ce ridicule ſophiſme que les *Kanviliens* ont été perſécutés. N'eſt-ce pas une choſe déplorable, que le ſort de pluſieurs millions d'hommes ſoit entre les mains, dépende du caprice de deux ou trois Conſeillers, qui, éblouis par de faux raiſonnements, ſont incapables d'enviſager un objet de toutes ſes faces, qui ſouvent n'entendent rien à leurs propres affaires, & qui ordinairement ne voyent que par les yeux de leurs Secretaires & des bigots.

CHAPITRE III.

La Tolérance eſt néceſſaire à la Koſiranie.

LA Tolérance eſt non-ſeulement juſte, mais encore néceſſaire; ſans elle, un Etat ne ſera jamais floriſſant. Qu'on compare *Handello* à *l'Azepenk*. La premiere eſt un petit Pays, diſgracié de la nature; & que, comme l'a dit quelqu'un, le Dieu de la nature ſemble ſoutenir par miracle. Cependant ce Pays eſt extrêmement peuplé; ſes Villes ſont nombreuſes & riantes; ſes reſſources inépuiſables; ſon commerce très-étendu; ſon gouvernement parfait à quelque petit dérangement près qu'il vient d'eſſuyer. L'autre eſt d'une étendue immenſe, placé ſous le plus beau ciel du monde. La nature ſemble s'être épuiſée pour l'embellir; cependant il eſt preſque déſert. Le peu d'habitants qui s'y trouvent ſont pauvres, mal nourris, mal vêtus. Son Prince ne peut pas mettre ſur pied au-delà de 80 mille hommes; encore ne ſauroit-il les payer.

D'où vient cette disproportion étonnante? Cherchez-en la principale cause dans la sage Tolérance de la *Handello*, & dans l'Intolérance de l'*Azepenk*. Vous ne la trouverez point ailleurs.

Que ma patrie seroit puissante, si elle n'étoit pas persécutrice! Combien de citoyens n'avons-nous pas perdu par notre Intolérance! Plus d'un million & demi est allé chercher un asyle dans les Pays étrangers. Quelle perte! Ce n'est pas tout. Les fugitifs ont emporté avec eux les principales sources des revenus de l'Etat. L'or & l'argent sont extrêmement rares dans quelques Provinces, parce que les *Kanviliens* ne sortirent qu'avec leurs trésors. Des Villes considérables autrefois par leurs fabriques sont aujourd'hui réduites à quelques métiers. L'industrie, qu'on ne pouvoit ravir aux persécutés, qu'avec la vie, a naturalisé dans l'étranger, les manufactures. Par-là les beaux établissements de *Bertkol* sont tombés. Notre commerce a reçu un grand échec; nos voisins & nos ennemis se sont enrichis, & s'enrichissent tous les jours à nos dépens. Les *Kanviliens Kosirans*, dispersés par toute la terre, ont trouvé partout des asyles qui ont profité de no-

tre Intolérance. Les Princes qui ont le plus étendu leurs privileges, qui leur ont fait le meilleur accueil, s'en ſont le mieux trouvé. Le Roi de *Zerpus* pourroit-il mettre ſur pied 140 mille hommes, bien entretenus, bien payés, ſi ſes peres n'avoient accordé une généreuſe protection aux malheureux *Kanviliens*? L'*England* n'a-t-elle pas acquis par ce moyen plus de deux cents mille nouveaux habitants, la *Handello* preſqu'autant qu'elle pouvoit en recevoir? Et tout le monde convient que la richeſſe & la force d'un Etat conſiſtent dans le nombre des habitants. La *Koſiranie* a donc fait une perte dont elle ſe reſſentira long-temps. La révocation du *Tſandenidt* eſt le coup de politique le plus mal entendu qu'on puiſſe imaginer. S'il ſubſiſtoit encore, nous aurions pu continuer encore la guerre pendant ſix ans, ſans préjudicier à la culture des terres.

Que la Tolérance revive en *Koſiranie*, ou plutôt qu'elle commence à y naître, bon Dieu! quel heureux Pays! La douceur du climat, la ſalubrité de l'air, la ſociabilité, la politeſſe, le caractere des habitants naturels, ſa ſituation extrêmement avantageuſe au com-

merce, le goût des arts, y attireroient un nombre infini d'étrangers. Dans peu le peuple *Kofiran* deviendroit le peuple Roi, & la *Kofiranie* la patrie du genre-humain. Mais hélas! c'eſt un coup d'Etat qu'il faut plus ſouhaiter qu'eſpérer.

Le Royaume, dit l'*Ebba le Klanb*, manque d'habitants. Il pourroit en avoir trois fois plus qu'il n'en a. Je le crois ſans peine; mais ſi cela eſt, il nous manque trois degrés de force & de grandeur que nous pourrions aiſément acquérir. Notre Roi pourroit ſans coup férir, parvenir à la monarchie univerſelle.

Ajoutez à cela qu'il y a dans un Royaume peuplé d'*Emorains*, un principe de dépopulation qui le mine peu-à-peu. Les milliers d'eunuques qu'*Emor* ſacrifie toutes les années à la continence, ſont autant de ſujets perdus pour l'Etat; les priſons des Dervis ſont autant de gouffres où ſe précipitent ſans retour des générations ſans nombre. A la longue, la *Kofiranie* deviendra un corps *Ethique*, ſemblable à l'*Azepenk*, que ſes priſons ont beaucoup dégarni. Le Sénateur *Zenatiskieoum* a prédit que la domination d'*Emor* ne dureroit pas au-delà de 800 ans, ſi elle continuoit à

faire des eunuques. Cette conjecture eſt très-vraiſemblable ; & c'en eſt fait de la *Koſiranie*, ſi le Conſeil du Roi prend des meſures violentes contre les *Kanviliens*.

Un Royaume, qui eſt tout entier ſoumis à l'Empire d'*Emor*, peut être comparé (1) à un concert ennuyeux par l'uniformité des voix ; un Royaume qui reçoit dans ſon ſein toutes les opinions, à un concert agréable par la variété & l'harmonie des voix, des tons & des inſtruments.

„ On remarque, dit le Sénateur que „ j'ai déja cité, que ceux qui vivent dans „ des opinions tolérées ſont d'ordinaire „ plus utiles à leur patrie que ceux qui „ vivent dans les opinions dominantes. „ Eloignés des honneurs, ils s'adonnent au commerce, & ſe diſtinguent „ par leurs richeſſes. D'ailleurs, ajoute-t-il, un ſentiment nouveau, introduit dans un Etat, corrige à coup ſûr „ tous les abus de l'ancien. Les opinions ſont des rivales, qui ne ſe par-

(*) Ce Traité étoit farci de comparaiſons. Je n'ai retenu que celle-ci à cauſe de ſa beauté & de ſa juſteſſe. L'Ouvrage en eſt devenu plus court d'un tiers.

„ donnent rien ". Je me flatte, que ce ſavant homme appuyera mon hypotheſe dans ſon Ouvrage ſur la Politique, auquel il travaille depuis ſeize ans, & qui doit, dit-on, voir bientôt le jour. Les Savants doivent s'intéreſſer au rétabliſſement du *Tſandenidt*, attendu que la révocation a preſque banni de la *Koſiranie* le ſavoir. Les Académies *Kanviliennes* produiſoient des hommes d'une profonde érudition ; en outre, elles entretenoient l'émulation. Depuis leur ſuppreſſion, les ſciences ſont fort tombées, les Humanités y ont beaucoup perdu. *Riſpa* fourmille de beaux eſprits ; mais les Savants y ſont d'une rareté extrême. D'ailleurs, la perfection des Sciences eſt incompatible avec l'eſclavage.

On me demandera peut-être juſqu'où doit aller la Tolérance civile ? Voici ma réponſe. 1°. On ne doit rien ſouffrir qui ſoit contraire à la ſociété, au bien du Gouvernement, aux bonnes mœurs. Des gens qui permettroient le larcin, l'adultere, la rébellion, détruiroient la ſociété. 2°. L'Athéiſme doit être exclu, parce qu'il renverſe toute diſtinction entre le vice & la vertu ; de ſorte que tout eſt permis, pourvu qu'on ait l'adreſſe d'éviter les peines portées par les loix.

3°. Il faut rendre la Tolérance constante, réglée, perpétuelle, & l'égaler aux loix fondamentales de l'Etat; 4°. prescrire aux Dervis de l'annoncer au peuple, comme un devoir capital, & punir sans quartier les persécuteurs. Qu'on fasse l'essai de cette méthode; sur ma parole, on s'en trouvera bien.

CHAPITRE IV.

Dangereux principes & effets de l'Intolérance.

Le Roi doit proscrire l'Intolérance, parce que ses principes tendent à le détrôner. Il n'y va pas moins que de sa Couronne. Les maximes des persécuteurs sont directement contraires au pouvoir des Magistrats. Que veulent dire ceux qui enseignent qu'on ne doit point garder la foi aux Errants, que des traités faits par nécessité peuvent être violés par politique ? Quel est leur but, quand ils soutiennent qu'*Emor* a le droit d'absoudre les sujets du serment de fidélité, de disposer des sceptres, que le pouvoir civil n'est qu'une pure émana-

tion du pouvoir d'*Emor* ? Quel eſt leur but, quand ils cherchent à brouiller partout les cartes, quand ils aſſaſſinent nos Rois, quand ils les excluent du Trône ſous prétexte de *Kanvilianiſme?* Ah! s'ils avoient jamais en main l'autorité légiſlative, les Magiſtrats qui favoriſent le plus leur Intolérance, ne ſeroient guere tolérés.

C'eſt ici la cauſe commune de tous les hommes. Les uns & les autres peuvent-ils ſe promettre un état certain, ſi les maximes des perſécuteurs ſont reçues? Qui pourra ſe mettre à l'abri de la foudre? Si la caſſation du *Tſandenidt* eſt légitime, l'infraction ouverte de la paix perpétuelle d'*Uzbornak* touchant la liberté de conſcience, ne le ſera-t-elle pas? Si *Kratenhueri* n'avoit aucun droit ſur le Trône à cauſe de ſes opinions, qui perſuadera aux *Kanviliens* que *Zeokinizul* eſt leur Roi légitime? Si *Emor* peut dépoſer à ſon gré les Souverains, quel Souverain ſera ſûr de ſa Couronne? En un mot, plus de bonne foi dans l'Aſie, ſi les principes abominables de l'Intolérance ne ſont pas proſcrits. Je m'explique.

Si notre Prince a le droit de perſécuter les *Kanviliens*, les Princes *Kanviliens*

ont auſſi le droit de perſécuter les *Emorains*; car la conſcience qui eſt dans l'erreur, ayant les mêmes droits que celle qui eſt dans la vérité, il s'enſuit que le Magiſtrat qui ſuit *Legenu* peut & doit, vu la parité de pouvoir, procurer à l'erreur les mêmes appuis que nous procurons à la vérité, & ne ſauroit épargner ſans crime *Emor*, qu'il regarde comme une uſurpatrice; donc les principes des perſécuteurs autoriſent les perſécutions ſuſcitées à la bonne cauſe.

Le monde deviendroit bientôt le théâtre d'une fureur réciproque. L'*Emorain* pendroit, dragonneroit, brûleroit, roueroit les *Kanviliens*, ſelon ſa louable coutume; mais à ſon tour, le *Kanvilien* uſeroit violemment de repréſailles contre les *Emorains*. Vous n'avez pas droit, lui diroient ceux-ci, de nous contraindre. Quoi? lui répondroit le *Kanvilien*, je ne dois pas ſuivre les mouvements de ma conſcience? Puiſqu'elle me dit que je ſuis un véritable diſciple de *Riſtkefuſi*, ne m'ordonne-t-elle pas par cela même de vous rendre tels par la violence? Pourquoi n'aurois-je pas le même pouvoir que vous avez? Mais que dis-je? Je ſuis bien

bon de vous répondre. Qu'on me les réduise vîte en cendres. A cela que pourions-nous repliquer ? Pas un mot de sens commun, comme l'a démontré le célebre *Eliab* d'une maniere invincible & fort étendue. Vraiment ! nous aurions une grande obligation à *Riſtkeſuſi*, ſi, pour ſe conformer à ſes Loix, il falloit être dans des guerres civiles continuelles, qui anéantiroient bientôt la ſociété. Si les *Emorains* ont droit en *Koſiranie* de perſécuter les *Kanviliens*, pourquoi les *Kanviliens* n'auroient-ils pas droit en *England*, où ils ſont les maîtres, de perſécuter les *Emorains* ? Par pitié pour ceux-ci, tolérons ceux-là. Il eſt à craindre qu'ils ne ſoient un jour tentés de prendre leur revanche.

Ce n'eſt pas tout. S'il eſt permis au Souverain de forcer ſes ſujets à ſe ſoumettre à *Emor*, il eſt par cela même permis aux ſujets *Kanviliens* de forcer le Souverain par les mêmes voies de ſe ſoumettre à *Riſtkeſuſi*, qu'ils croient ſeuls reconnoître pour leur Prince. Si la violence eſt légitime de la part des Rois à l'égard des peuples, elle l'eſt ſans contredit auſſi de la part des peuples à l'égard des Rois, dont l'exemple contagieux eſt ſi propre à corrompre. *Kraten-*

hueri auroit bien ſenti par un retour ſur lui-même toute la force de ce raiſonnement.

Ajoutons à cela qu'aucun Roi Chrétien ne voudra jamais recevoir dans ſes Etats les *Riſtkéſuſiens*, dès qu'il ſaura qu'ils s'imaginent qu'il leur eſt permis, lorsqu'ils ont la force en main, de le détrôner. Il craindroit avec raiſon les entrepriſes des perſécuteurs; il trembleroit des périls & des maux inſéparables d'une guerre civile. Ils nous regarderoient comme des bêtes farouches. Ils veulent, diroit-il, s'introduire en renards pour régner en lions. Loin de nous accorder la liberté de conſcience, il ne nous permettroit pas même de commercer avec ſes ſujets. Et pourrions-nous nous en plaindre avec quelque fondement? Non; juſqu'à ce que nous euſſions abjuré notre Intolérance, qui tend viſiblement à l'extinction des devoirs réciproques de l'humanité, & à l'anéantiſſement de toute ſociété civile.

Les affreuſes conſéquences que j'ai tirées ne ſont pas des êtres de raiſon. L'Hiſtoire moderne nous fournit abondamment des preuves de leur réalité. La *Kofiranie* doit tous ſes malheurs à l'Intolérance. Ses armes la rendent redouta-

ble, & ſes perſécutions odieuſe à toute l'Aſie. On craint par-tout de tomber ſous notre domination ; on frémit à cette ſeule idée, parce qu'on ſait que nous ne faiſons point de quartier aux Errants. Les Princes *Kanviliens*, aujourd'hui plus puiſſants que ne le ſont les Princes *Emorains*, ſe ligueront peut-être un jour pour détruire les perſécuteurs. Que ſait-on ? Au moins eſt-il ſûr qu'ils ont autant de droit à perſécuter les *Emorains*, que nous en avons à perſécuter les *Kanviliens*. La modération, qui les caractériſe, & que nous ne ſommes point tentés d'imiter, pourra bien enfin ſe laſſer.

Mais paſſons à quelque choſe de plus particulier.

CHAPITRE V.

Le Tſandenidt.

LA ſûreté commune étant le but de toute ſociété, *Kratenhueri* étoit abſolument obligé de pourvoir à celle de ſes ſujets *Kanviliens*, par des Loix qu'on ne pût éluder. C'eſt ce qu'il fit par le

Tsaudenidt que nous allons examiner.

La premiere queſtion qui ſe préſente, c'eſt, s'il étoit utile de le donner. Ne craignons point de prendre l'affirmative. Pour en convenir, il ne faut que réfléchir un moment ſur le grand nombre de maux qui le rendoient néceſſaire, & qu'il a heureuſement réparés, ſur le grand nombre d'avantages dont il a été la ſource, ſur le peu d'effets, que ſa révocation a produit. Comparez ce qu'étoit la *Koſiranie* avant que cet édit eût poſé le plus ſolide fondement de la paix, avec ce qu'elle devint en peu d'années après le rétabliſſement de la tranquillité publique. D'un côté, vous verrez les membres d'un même corps, armés pour s'entre-détruire; un Etat employer ſes propres forces à ſe conſumer; la fureur rompre les liens les plus ſacrés de la ſociété & de la nature; le Royaume ſur le penchant de ſa ruine. De l'autre, vous verrez l'abondance & la proſpérité rentrer en vingt-quatre heures dans les familles ſur les ailes de la concorde, l'ordre ſe remettre dans les affaires; le Roi mettre ſur un bon pied ſes finances, reprendre ſon autorité ſur les peuples; les étrangers recommencer à regarder l'Etat renaiſſant avec reſpect

ou avec terreur, la cruauté dévote disparoître.

Le *Tsandenidt* n'étoit pas moins juste qu'il étoit utile. N'est-il pas équitable de n'être pas cruel ; ou si quelquefois on l'a été par préjugé, par zele aveugle, par passion, n'est-il pas juste de ne l'être pas toujours ? Il y avoit longtemps qu'on avoit renoncé à l'humanité & à la justice, & que les *Kanviliens* ne trouvoient plus en nous ni clémence, ni sincérité. Depuis cinquante ans, les supplices étoient les arguments qu'on employoit pour les convaincre : depuis plus de trente-cinq, on leur faisoit une guerre sans quartier, & on ne leur donnoit la paix que pour les exterminer plus sûrement. Il étoit donc juste qu'on se lassât de ces cruautés, & qu'on permît aux consciences errantes de suivre leurs lumieres après avoir travaillé avec si peu de succès à les soumettre à celles d'autrui.

D'ailleurs, les *Kanviliens*, qui n'avoient fait d'autre mal à l'Etat que celui de se défendre contre d'injustes oppresseurs, avoient rendu au même Etat des services signalés, attestés par tous les actes du temps, avoués de tous les Historiens équitables. Or le droit naturel

attache la récompenſe au ſervice. On ne ſauroit diſconvenir que la Couronne affermie ſur la tête d'un de nos Rois, & poſée ſur la tête d'un autre, ne méritât de la reconnoiſſance, & qu'il ne fût juſte que les *Kanviliens*, après avoir partagé les périls & les fatigues de la guerre, partageaſſent auſſi le repos & les plaiſirs de la paix. Or c'eſt-là tout ce que le *Tſandenidt* faiſoit pour eux.

Je dirai plus. S'il eſt juſte qu'on donne à de ſi fideles ſujets des récompenſes qui les diſtinguent, à combien plus forte raiſon l'eſt-il de leur accorder pour récompenſe ce qui ne fait que les égaler aux autres? Or les privileges du *Tſandenidt* ne ſont une récompenſe que de ce dernier ordre. Il ne donne rien aux *Kanviliens*, qui les diſtingue des autres en qualité de ſujets, & qui puiſſe marquer quelque préférence. Il ne leur accorde que la ſûreté de leurs perſonnes, de leurs biens & de leurs vies, que la liberté de leurs conſciences, qu'une égale part dans la protection des Loix, & dans l'adminiſtration de la Juſtice; que de participer aux ſecours mutuels de la ſociété pendant leur vie, & aux devoirs de la ſé-

pulture après leur mort. Bien plus. La plupart de ces droits communs ſont accordés aux *Kanviliens* avec de certaines limitations, qui ſont bien voir que l'empire & la domination étoient de notre côté, & qu'ils n'étoient que comme aſſociés à ces avantages par un traité de Tolérance mutuelle. Les villes de ſûreté même ſont une preuve que l'égalité n'étoit pas parfaite. On ne prend des ſûretés que contre les plus forts ou les plus ſuſpects; & qu'ils étoient fondés à ſe méfier de notre bonne foi!

Il étoit donc de droit naturel, de leur accorder ces graces, qui ne faiſoient que les égaler à leurs ſemblables. Ce n'étoit proprement leur rien donner; ce n'étoit que leur rendre ce qui étoit à eux, que les maintenir dans les droits qu'ils acquéroient par leur naiſſance, comme ceux qui reſpiroient un même air avec eux, & qui obéiſſoient au même Prince. Il n'eſt rien qu'on puiſſe appeller juſte, ſi la conſervation de ces droits communs & en faveur des défenſeurs de la patrie, ne l'eſt pas.

Qu'on compare les *Kanviliens* vivants ſous le bénéfice des Loix, avec les *Kanviliens* privés de ce bénéfice. D'un côté, on les verra dans la même obéiſſance

que nous, décorés des mêmes charges, ſubvenant aux mêmes beſoins de l'Etat, volant aux mêmes occaſions de ſervir leur Monarque ; mêmes obligations, mêmes intérêts, mêmes ennemis. De l'autre, on les verra maltraités en leurs perſonnes, ruinés en leurs biens, exclus des emplois, forcés de quitter une patrie où on les tient priſonniers, dépouillés de tous les droits de la conſcience & de la nature.

En vérité, on ne peut s'imaginer la moindre idée de juſtice dans cette diſproportion prodigieuſe. L'équité peut-elle ſouffrir que cette partie de la nation, qui, pour ne rien dire de plus, a contribué avec l'autre à conſerver l'Etat, ſoit opprimée, détruite, pourſuivie à feu & à ſang par l'autre, qui, ſans elle, n'auroit pas été conſervée? Que diriez-vous d'un Prince, qui ayant fait de grandes conquêtes, ordonneroit à la moitié de ſon armée victorieuſe de tailler l'autre en pieces pour récompenſe? Vous ne trouveriez point d'épithete aſſez forte. Vous donnez pourtant le ſurnom de Grand à *Zeokuarotizul*, qui a fait la même choſe. Quelle inique partialité! Ma patrie ne reviendra-t-elle jamais de ſes travers?

Mais les graces accordées aux *Kanviliens*, peut-être qu'il falloit les ôter à d'autres! Point du tout. Le *Tſandenidt*, content de nous arracher des mains le glaive de l'Intolérance, ne nous ôtoit rien. Les droits de la nature & de la naiſſance dans leſquels il les remettoit, ſont de ces biens qui ſe poſſedent par indivis, & dans leſquels les avantages de l'un ne font aucune brêche à la part de l'autre. La liberté d'un homme, quelque illimitée qu'elle ſoit, ne reſſerre point celle de ſon ſemblable dans de plus étroites bornes; ils peuvent être l'un & l'autre également libres. En donnant à l'un le droit d'aſpirer aux dignités & aux récompenſes par le mérite & les ſervices, on laiſſe à tous les autres la même porte ouverte, pour y monter par les mêmes degrés. Un pere ne perd rien de ſon autorité légitime ſur ſes enfants & ſur ſa famille, quoique tous les autres peres jouiſſent de la même autorité. Notre conſcience n'eſt pas moins libre, quoique celle d'un *Kanvilien* ne ſoit pas eſclave. Mais, d'ailleurs, nous avons beaucoup gagné par le *Tſandenidt*. La pompe & la ſplendeur doivent-elles être comptées pour rien? Au moins eſt-il ſûr que cet éclat

mondain eſt un des principaux objets que la politique d'*Emor* enviſage : ainſi perſonne ne pouvoit s'en plaindre ſans une injuſtice criante.

CHAPITRE VI.

Irrévocabilité de l'Edit.

CETTE matiere a donné lieu à de bons livres qui l'ont épuiſée. J'écris trop tard pour rien dire de nouveau là-deſſus. Cependant, vu notre perſévérance à nier l'injuſtice de la perſécution des *Kanviliens*, il ne ſera point hors de propos de détailler les raiſons qui prouvent l'irrévocabilité du *Tſandenidt*. Au moins aurai-je montré à nos Freres, qu'il y a parmi nous des gens équitables.

L'utilité & la juſtice du *Tſandenidt*, que j'ai démontrées, ſuffiroient pour prouver qu'il eſt irrévocable, quand même les mots d'*irrévocable* & *perpétuel* ne ſe trouveroient pas expreſſément dans l'Edit. Je ſais bien que pour rendre des loix éternelles & inaltérables, il ne ſuffit pas de leur en don-

ner le nom. Quelque fortes que ſoient les obligations munies du ſerment, il en eſt qui portent en elles-mêmes un caractere de nullité qui en rompt le lien. Il y a même des loix qui portent avec elles le titre de leur révocabilité, quoique celui qui les publie s'oblige en termes formels à ne les révoquer jamais ; tels ſont celles qui engagent à l'injuſtice ou à la cruauté ; tel eſt l'Edit par lequel *Zeokuarotizul* a révoqué le *Tſandenidt*, qui n'eſt, dans le fond, qu'une promeſſe ſolemnelle de ne rendre jamais juſtice à une grande partie de ſes ſujets. Qu'on appelle ces actes irrévocables tant qu'on voudra, ils n'en ſont pas moins nuls.

Mais je ſoutiens que dans les choſes juſtes, ces termes donnent une nouvelle force aux contrats. Perdroient-ils leur énergie en entrant dans un Edit ? Voudroient-ils dire qu'il ne ſubſiſtera que juſqu'au bon plaiſir du plus fort ? Changer les mots les plus exprès en illuſions, dont on ſe ſert comme d'un hameçon pour amorcer ceux qui les prennent dans des idées naturelles, n'eſt-ce pas rompre tous les liens de la ſociété civile, n'eſt-ce pas renverſer tous les fondements de la bonne foi ?

On pourroit dire que quand le Prince publie une loi, seulement parce qu'il le veut bien, ce qu'il accorde à ses sujets ne dépendant que de lui, peut être limité à sa volonté; mais quand ces loix ont été recherchées, poursuivies, méritées, sollicitées, obtenues après de longues & mûres considérations, après des conférences & des négociations de plusieurs années, si on les publie avec le titre d'irrévocables, elles doivent l'être effectivement, parce qu'il est certain, que c'est sous cette qualité qu'elles ont été demandées & accordées. Autrement, rien de solide dans les concessions des Souverains, rien de solide dans la condition des sujets.

Mais ne nous arrêtons pas aux mots; réfléchissons sur les choses mêmes. Les Edits doivent être irrévocables, quand la matiere qu'ils contiennent, quand leur objet est de droit naturel, ou quand ils tiennent la place, ou qu'ils ont la force d'un traité fait de bonne foi. Or le *Tsandenidt* est dans l'un & l'autre de ces cas. On peut réduire à deux points tout ce qu'il contient; savoir la liberté de conscience, & la conservation des droits naturels & civils aux *Kanviliens*.

La liberté de conscience est d'une

juſtice ſi évidente, que dans le ſein même d'*Emor*, qui ſe fait un devoir de la perſécution, il eſt bien des perſonnes éclairées qui ne ſont pas d'avis qu'on en vienne à la contrainte. Il eſt certain du moins que la conſcience ne doit pas être forcée, puiſqu'elle ne le peut être. Elle eſt comme un Subdélégué de la juſtice éternelle, qui rend compte à Dieu du cœur de l'homme, mais qui ne le rend qu'à lui. Or c'eſt le plus haut degré de l'injuſtice, que de vouloir ôter à l'homme ce que la contrainte même & la violence ne ſauroient lui enlever. On ne peut produire par-là, comme je l'ai déja dit, que l'un de ces deux effets; ou de le jetter dans une abominable hypocriſie, ou de l'aſſujettir à des cruautés, qui ne finiront qu'avec ſa conſtance, ou avec ſa vie. Les droits de la conſcience ſont ſi ſacrés, que Dieu même, à qui ſeul elle eſt ſujette, ne les viole jamais, & qu'il ménage ſi ſagement les opérations & les victoires de ſa grace, qu'il ne fait jamais violence à cette ſecrete liberté. Donc, les hommes qui n'ont point de juriſdiction ſur elle, ne peuvent entreprendre de la forcer, ſans commettre une injuſtice contre laquelle il n'y a ni deſpotiſme, ni preſcription qui tien-

ne. Donc, puiſqu'il eſt injuſte de contraindre la conſcience, il eſt juſte de la laiſſer dans la jouiſſance paiſible de ſes droits; donc il ne peut y avoir d'Edits plus irrévocables que ceux qui conſervent à la conſcience la liberté que la nature lui donne.

N'en ſera-t-il pas de même des Edits qui ſont donnés pour la conſervation des ſujets? Les Princes ne ſont-ils pas ſouverains, pour être conſervateurs? Leur autorité eſt une image de la Providence, qui ne gouverne que pour conſerver. La rébellion ſeule peut priver les ſujets de la protection publique. Les *Kanviliens* ſont-ils, ont-ils été dans ce cas? C'eſt ce que nous verrons ailleurs. Ou il faut ôter à ceux qui vivent ſous le bénéfice des Edits, la qualité de ſujets, que la naiſſance leur donne, & dont ils portent la marque eſſentielle dans l'obéiſſance, ou il faut leur laiſſer comme aux autres tout ce qui leur appartient dans la même qualité. Mais comment leur ôter le titre de ſujets? Ils ne ſont ni étrangers, ni ennemis. Ils ne ſont pas étrangers, puiſqu'ils reſpirent en naiſſant le même air que nous, puiſqu'ils vivent ſous la même autorité, ſous les mêmes loix. Ils ne ſont pas ennemis,

nemis, puiſqu'ils obéiſſent. Etant donc ſujets, on ne peut regarder comme révocables des Edits qui les maintiennent dans les privileges de leur condition, ſi on ne conçoit en même-temps qu'un Prince peut légitimement détruire un Etat qui lui obéit, ou qu'entre ceux qui ſont membres d'un même Empire, il y en a une partie, qui peut opprimer l'autre, ſans avoir égard ni à la juſtice ni à l'humanité.

Mais ſi de tels édits ſont irrévocables par la nature des choſes mêmes, ils le doivent être encore par la force de traité, qu'ils enferment ordinairement; car ils ne ſont que des renouvellements de cette obligation fondamentale, qui eſt le devoir naturel de la ſouveraineté.

Que le *Tſandenidt* fût un traité, c'eſt ce que l'Hiſtoire nous apprend. On y remarque des parties qui ont des prétentions différentes, qui députent, qui conferent, qui conteſtent, qui conviennent. Nulle formalité omiſe. Ces négociations durent quatre ans. Quel traité de Roi à Roi, d'Etat à Etat, a eu plus de marques & de circonſtances d'un véritable traité? Il eſt vrai qu'il n'en porte pas le nom. Mais que fait le nom à la choſe? Ce n'eſt qu'une pure chicane.

On peut enviſager ce traité ſous deux faces différentes, ou comme fait entre le Roi & ſes bons & fideles *Kanviliens*, ou comme fait entre les *Kanviliens* & nous, ſous une eſpece de compromis entre les mains du Roi, qui eſt en cette qualité le ſouverain Juge & l'arbitre né de tous les différends qui ſe forment entre ſes peuples. Ces deux égards ne ſe contrediſent point, & peuvent naturellement appartenir à un même acte. Le *Tſandenidt* eſt donc en même-temps un traité, où le Roi & les *Kanviliens* s'obligent réciproquement à de certaines choſes, & où les autres ſujets & les *Kanviliens* ſont réglés ſur leurs différends par les déciſions du Roi, ſeul arbitre légitime de leurs prétentions réciproques.

En conſidérant en premier lieu le *Tſandenidt* comme un traité entre les *Kanviliens* & le Roi, celui-ci, quand il vint à la Couronne, les trouva les armes à la main pour deux raiſons; 1°. parce que depuis près de vingt ans, ils expoſoient conſtamment leurs biens & leurs vies, pour le défendre lui-même contre ceux qui lui vouloient ravir le trône; 2°. ils étoient armés pour leur propre conſervation contre des perſécuteurs de tous les temps; de ſorte que

le traité qu'ils avoient à faire avec le Roi, étoit en même-temps un traité de récompense pour leurs services, & de l'autre un traité de précaution contre ces implacables ennemis, sous l'assurance duquel ils pussent quitter les armes; d'où il s'ensuit, que tout ce qui est contenu dans le *Tsandenidt*, n'est rien autre chose, ou que des concessions pour les contenter sur leurs demandes, ou que des sûretés équivalentes à celles qu'ils auroient pu trouver dans leurs armes ou dans leur courage. C'étoit une protection qu'il leur promettoit solemnellement, dont on ne pouvoit se départir sans violer la bonne foi, qui est l'ame des sociétés.

Mais, dira-t-on, des sujets peuvent-ils traiter avec leurs Rois? Pourquoi non? Dieu a bien traité avec les hommes. La distance de Roi à sujet est-elle aussi grande que celle du créateur à la Créature? Les *Kanviliens* étoient dans le cas le plus favorable.

Considérons *Kratenhueri* comme traitant en qualité de pere commun de son peuple. Les *Emorains* & les *Kanviliens* étoient parties dans ce traité, puisque les uns & les autres en retiroient les fruits qui en résultoient. Le Roi juge

de leurs différends ; & ſes déciſions étant juſtes, l'arrêt du médiateur doit être irrévocable. Les uns & les autres négocierent, & enfin conſentirent. L'Oracle a parlé ; il a fait la loi. C'eſt donc une affaire finie. Le traité eſt conclu, & le Prince en eſt le garant, parce qu'il eſt le chef des trois Etats du Royaume, qui y ſont compris.

Un traité délibéré mûrement, où le Souverain entre lui-même, des parties qui conviennent en pluſieurs choſes, & entre leſquelles leur arbitre né décide celles qui étoient conteſtées, une réſomation de pluſieurs articles ſur les contradictions des parties qui interviennent ; un acquieſcement général d'un côté, diverſes marques de conſentement de l'autre, tout cela forme un certain degré de fermeté, qui devroit rendre les déciſions de *Kratenhueri* éternelles & immuables, d'autant plus qu'on ne pouvoit les révoquer ſans pécher contre la même juſtice & le même devoir qui les avoit dictées.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur la révocation du Tsandenidt.

Les Courtisans & les *Kueves*, qui trouvent leur compte à entêter les Princes de leur puissance arbitraire, n'ont pas manqué de poser pour une de leurs maximes, que les prédécesseurs ne peuvent obliger ceux qui leur succedent, que les loix meurent avec celui qui les a faites. J'avoue qu'il est des engagements dont l'obligation est éteinte par la mort de celui qui les avoit formés. Mais on a tort de faire de cette maxime une explication générale. Il ne peut être vrai que la mort d'un Prince dispense son successeur des devoirs qui sont attachés à la Couronne qu'il lui laisse. Les Royaumes sont comme des héritages.

Qu'un Prince engage son domaine, son successeur n'est-il pas obligé à laisser subsister cet engagement, jusqu'à ce qu'il ait dédommagé les engagistes? Qui a jamais dit que la mort de celui

qui l'a engagé pour conserver l'Etat à son héritier, dégage cet héritier, & l'autorise de ruiner ceux qui ont pris ces engagements, par cette seule raison que le traité de son prédécesseur ne l'oblige à rien? Les traités, les alliances qu'on a fait avec les étrangers, sont-ils rompus par cela seul que le Prince a changé de nom, & que le fils regne au-lieu du pere? On les rompt sans scrupule; mais cela est-il permis? Les fraudes des Princes sont toujours fraudes; & un Roi de *Frokiranie* qui ne paye point ses dettes, est infiniment plus coupable qu'un marchand banqueroutier.

Quelle confusion horrible ne regneroit pas dans le monde, si toutes les fois qu'un Souverain vient à mourir, les sujets devenoient incertains de leur fortune, & se trouvoient abandonnés à la discrétion d'un successeur, qui ne se croiroit pas obligé de ménager leurs immunités & leurs privileges? Il ne s'agit pas ici de ce qui se peut, mais de ce qui se doit. Il n'y a ni Loix naturelles, ni Loix divines, ni conventions humaines, qui puissent donner à quelqu'un le droit d'être injuste. Il est même inconcevable & contradictoi-

toire qu'on puiſſe avec droit violer le droit.

C'eſt ſur-tout en *Frokiranie* que cette maxime eſt véritable. On y dit communément, & on y tient pour une Loi de l'Etat, que le Roi n'y meurt point. Or cela ne ſe peut entendre à la lettre, puiſque les Rois n'y ſont immortels que dans les inſcriptions. En quel ſens donc doit-on le prendre? En ce que la mort du Roi ne change rien à l'Etat; le Roi ne meurt point, parce que l'Empire en changeant de maître, ne change point de condition, parce que toutes les obligations entre ſon prédéceſſeur & ſes ſujets ſubſiſtent. Il n'eſt pas tenu de conſerver les droits de ſes ſujets, parce qu'il le jure; mais il jure de les garder, parce qu'il le doit; & c'eſt avec cette charge que la ſuprême puiſſance lui eſt dévolue.

De ces principes inconteſtables, il s'enſuit que le *Tſandenidt* étoit néceſſaire, juſte, équitable, comme je l'ai déja prouvé; que les Princes qui hériterent de la Couronne de *Kratenhueri*, étoient indiſpenſablement obligés de le maintenir; comme ils ſont entrés dans tous ſes droits, ils ſont entrés également dans tous ſes devoirs. La révocation de cette

Loi ſacrée eſt donc une injuſtice criante.

Vous en conviendrez, ſi vous réfléchiſſez que *Zeokuarotizul* avoit expreſſément promis ſa conſervation. Les Loix de ſon aïeul ne lui étoient point étrangeres; il les avoit autoriſées; il les avoit faites ſiennes; il les avoit adoptées ſolemnellement, avec des démonſtrations de bienveillance & d'amitié; il les avoit revêtues de toute l'authenticité poſſible. Les violer, n'eſt-ce pas un parjure énorme?

La mauvaiſe foi eſt la baſe de l'Edit révocatif. On y ſuppoſe que le *Tſandenidt* n'étoit que proviſionnel. Vivent les diſciples d'*Alloyo!* Ils ſavent prouver que perpétuel & proviſionnel ſont termes ſynonymes. J'aimerois autant dire, qu'il n'y a point de différence entre ſervitude & liberté. Peut-on, ſans apprêter à rire à tout l'univers, mettre une pareille bévue à la tête d'un Edit, qui porte un nom reſpectable? *Zeokuarotizul* étoit jaloux de ſa gloire; ſi ſon ignorance ne lui avoit pas fermé les yeux ſur l'atteinte que cela y donnoit, il auroit certainement diſgracié le bigot *Tillarete*, le grand promoteur de cette affaire. Mais un nuage épais lui déroboit le véritable état des choſes. Que

les Princes ſont malheureux ! Quelqu'amour qu'ils ayent pour la vérité, ils ne ſauroient la poſſéder. Veut-elle approcher du trône ? le courtiſan l'en écarte.

Dire que le *Tſandenidt* étoit proviſionel, c'eſt faire une injure atroce à la mémoire du plus grand de nos Rois, qui ſe piquoit d'être un religieux obſervateur de ſa parole, & *qui ne trouvoit pas bon d'avoir une choſe dans l'intention, & d'écrire l'autre*, comme il le diſoit ſur ce ſujet même, en parlant aux Députés du Sénat de *Riſpa*.

Bien plus, les termes mêmes du préambule de l'Edit de Révocation prouvent que celui qu'il ſupprimoit, étoit irrévocable, puiſqu'ils prouvent que celui-ci devoit durer juſqu'à ce que les différends qui l'avoient occaſionné ſeroient terminés par l'autorité d'un Juge reconnu des deux côtés, ou par une réunion volontaire.

Il paroît clairement par cette préface, qu'on en avoit groſſiérement impoſé à *Zeokuarotizul* ; auquel on avoit fait entendre que le *Tſandenidt* étoit inutile, puiſqu'il ne reſtoit que quelques *Kanviliens* dans ſes Etats. Mais l'événement donna un démenti formel à ceux qui s'étoient ſervis de ce prétexte. Le Roi fut

réduit à donner arrêts sur arrêts pour extirper ces *Kanviliens* qu'on lui avoit dit être rentrés dans le sein d'*Emor*. Plus de 50 mille ames, qui périrent dans les supplices, sur le gibet, sur la roue, dans les galeres, plusieurs milliers d'opiniâtres que rien n'avoit pu fléchir, plus d'un million d'ames qui chercherent hors de leur patrie, la liberté de conscience, sont une preuve vivante qu'il y avoit encore des gens à qui l'observation du *Tsandenidt* étoit due pour sûreté. Et que dirai-je de ces assemblées nombreuses de 20 à 30 mille ames, dont nous avons été depuis peu les témoins?

Mais, dit-on, on a jugé à propos d'abolir la mémoire de tous les maux que les *Kanviliens* avoient causés parmi nous. Fausse excuse. Les *Kanviliens* n'étoient point coupables; mais quand ils l'auroient été, de quelle dangereuse conséquence ne seroit pas une pareille maxime?

Le malheur des temps, dit-on aussi, avoit forcé *Kratenhueri* à donner le *Tsandenidt*. Ces raisons ne subsistant plus, il étoit permis de le révoquer. 1°. Il est faux que *Kratenhueri* ne l'ait pas donné librement & de bon gré. 2°. Les mê-

mes raiſons qui l'avoient établi ſubſiſtoient. 3°. Quand ç'auroit été l'ouvrage du malheur des temps, il ne pouvoit être ſupprimé ſans injuſtice; & cette maxime qu'on a débitée comme un axiôme eſt très-propre à bannir de tous les contrats & de tous les traités la bonne foi.

Les ruſes que mit en œuvre *Zeokuarotizul* pour miner peu-à-peu ce parti, ne lui font pas honneur. Le dénouement de la tragédie, dont les dragons furent les acteurs, & les *Kanviliens* les victimes, le fera toujours regarder par les gens ſenſés comme le plus mauvais Prince qui ait encore rempli le trône des *Frokirans*.

Quelques-uns ont dit que les *Kanviliens* s'étoient rendus indignes de la grace qui leur avoit été accordée. C'eſt une accuſation en l'air; & d'ailleurs, on ne la pourroit former contre ceux à qui le *Tſandenidt* fût ôté. Leurs peres ſe défendirent contre l'oppreſſion, & aucun *Frokiran* ne ſauroit le trouver mauvais, s'il réfléchit ſur l'état de liberté où la patrie étoit encore alors. Nous ne comprenons par les droits de la liberté, parce que nous ne l'avons jamais goûtée. Un aveugle né ne peut compren-

dre quelles ſont les délices de la vue. Ceux qui ont toujours vu obéir ſans murmurer, qui ont été nourris dans la terreur, que la naiſſance, l'éducation, l'exemple, l'intérêt ont formés au joug, ne peuvent bien juger de la nature & des prérogatives de la liberté.

Mais ſuppoſons que les guerres des *Kanviliens* étoient injuſtes; cela ne regardoit point ceux auxquels on a ravi la protection du *Tſandenidt*. Pourquoi punir les enfants du crime des peres? Les *Kanviliens* étoient préciſément dans le cas le plus favorable, quand leurs privileges furent ſupprimés; & l'Edit qui leur aſſuroit la liberté de conſcience, étoit au moins auſſi irrévocable que l'eſt celui qui exclut les femmes du trône. Je défie qu'on me donne une ſeule raiſon en faveur de celui-ci que je ne puiſſe appliquer à celui-là.

Mais détruiſons le fantôme de deſpotiſme, dont quelques-uns ont coloré la révocation du *Tſandenidt*, au haſard de paſſer pour mauvais *Frokirans*.

CHAPITRE VIII.

Le Deſpotiſme.

LES rébellions dont on accuſe les *Kanviliens*, pour maintenir leurs privileges, ſeroient peut-être criminelles, ſi les Rois étoient deſpotiques. Pour faire leur apologie, & forcer leurs ennemis dans leurs derniers retranchements, je dois donc prouver qu'ils ne le ſont pas; & cela eſt aiſé.

Les peuples, dit le Roi de *Zerpus*, ont trouvé néceſſaire pour leur repos & leur conſervation d'établir des Juges pour régler leurs différends, des protecteurs pour les défendre contre leurs ennemis dans la poſſeſſion de leurs biens, des Souverains pour réunir tous leurs intérêts divers en un ſeul intérêt commun. C'eſt donc la juſtice, ajoute-t-il, qui doit faire le principal objet d'un Roi, & le bien de ſes peuples ſon grand intérêt. Que deviennent alors ces idées de Deſpotiſme? Le Prince, loin d'être le maître abſolu de ſes ſujets, n'en eſt que le *premier domeſtique*.

Après cette déciſion dictée par l'impartialité même, je pourrois m'abſtenir d'inſiſter ſur ce ſujet; mais cette erreur a tellement pris dans ce Royaume, qu'en vérité, quelque reſpect que nous ayons pour le grand Roi qui plaide ſi généreuſement la cauſe de la liberté, nous ne reviendrons de notre prévention qu'à bonnes enſeignes.

J'établis pour principe inconteſtable, que tout ce qui eſt injuſte ne ſauroit nous lier. Or, pour que le Gouvernement deſpotique ſoit juſte, il faut ſuppoſer cette maxime, qu'il n'eſt pas eſſentiel à un contrat, que les engagements ſoient mutuels; que l'on peut fort bien ſtipuler, vous ſerez mon eſclave & je ſerai, s'il me plaît, votre tyran; vous m'obéirez inviolablement, & je ne vous protégerai qu'autant que je le voudrai; vous ne pourrez me quitter ſans ma permiſſion, & je vous chaſſerai contre la foi de mes ſerments. Voilà au naturel à quoi ſe réduit le pouvoir deſpotique. Je demande à toute la terre s'il peut être légitime? S'il peut l'être, ces propoſitions pourront être vraies auſſi: le noir eſt blanc, & le faux eſt vrai. Y a-t-il aucune obligation juſte qui ne ſoit réciproque? Peut-on conce-

voir, ſans donner un ſoufflet au ſens commun, que des millions d'hommes doivent tout à un ſeul, ſans que celui-ci leur doive rien? Le Prince n'eſt-il pas plus à l'Etat, que l'Etat n'eſt à lui? Remontez juſqu'à l'origine des Monarchies, vous en conviendrez.

L'Etre Souverain eſt lié par ſes perfections. Les Rois ſeroient-ils plus puiſſants que lui? Ne ſeroient-ils liés que par leur volonté, qui change au gré de leurs paſſions? Le bonheur des peuples, leur état ne dépendroit-il que de la qualité du ſang de leurs Souverains?

Toutes les ſociétés ſont libres, parce qu'elles ſont toutes établies ſur ce traité originel & fondamental, que le Prince veillera au bonheur des peuples. Favoriſer le Deſpotiſme, c'eſt croire que les hommes ont été aſſez imbécilles pour donner à d'autres hommes le pouvoir de les détruire : favoriſer la liberté, c'eſt croire qu'ils ont renoncé à l'indépendance dans laquelle ils naiſſent tous les uns à l'égard des autres, parce qu'ils ont trouvé plus de ſûreté dans leur union pour une commune défenſe, ou dans la protection du plus fort.

Tournez la choſe comme vous vou-

drez, vous ne perſuaderez jamais perſonne, que la conſervation ne ſoit pas le but naturel des ſociétés. Il y a toujours un traité tacite ou exprès entre le Souverain & le ſujet. L'eſclavage eſt ſi contraire à la nature, qui nous crée libres, qu'il n'eſt pas même permis à un homme de ſoumettre ſa vie ſans aucune condition aux fantaiſies & aux caprices d'un maître. La liberté naturelle eſt toujours privilégiée. Comme elle eſt un des biens attachés à l'exiſtence de l'homme, ſes droits renaiſſent & ſe rétabliſſent auſſi-tôt que celui auquel il les a ſoumis, en abuſe pour ſa deſtruction.

Je n'ignore pas qu'il eſt dans le monde bien des exemples contraires : mais qu'on y prenne garde. Ce n'eſt pas le droit qui autoriſe la tyrannie ; c'eſt la violence du plus fort, qui étouffe par la terreur la voix de la nature. Je ſuis ſurpris que la force ne reſpecte pas encore moins les maximes de la juſtice. Les peuples ſont d'un côté ſi patients, & de l'autre les Rois ſont ſi ambitieux, qu'en vérité il eſt étonnant que le Deſpotiſme, tout déraiſonnable qu'il eſt, n'ait pas fait plus de progrès.

Par-tout où les leçons de la juſtice

& de la nature ſont écoutées, les relations de la ſouveraineté & de la ſujétion ſont fondées ſur une condition primitive, qui met toute l'autorité d'un côté, à condition d'être employée à la conſervation commune; & toute l'obéiſſance de l'autre, à condition d'être récompenſée par la protection. D'où il s'enſuit que le *Tſandenidt* n'étant qu'un renouvellement de l'obligation primitive du Souverain de pourvoir au bien de ſes peuples, étoit auſſi irrévocable que la condition fondamentale de la ſuprême puiſſance.

Les peuples ont bien élu des Rois, mais jamais ils n'ont créés des Rois deſpotiques. Si vous en exceptez le Roitelet de *Karmendek*, le ſeul dans tout l'Univers que ſes ſujets *ayent fait le maître de leurs biens, de leurs vies, de leur ſang & de celui de leurs enfants*, tous les Princes ſont obligés de rendre à leurs peuples un compte de leurs actions, d'autant plus rigoureux, que leurs actions décident de leur bonheur.

Tous les Rois ſont ſujets; tous les peuples ſont ſouverains. Les premiers, en ce qu'ils dépendent des Loix, naturelles au moins; les ſeconds, en ce qu'ils ſont les auteurs de l'obéiſſance

jurée en corps à ces Loix. Les uns en ce qu'ils deviennent ſujets à la peine de perturbateurs du repos public, en les violant ; les autres en ce qu'ils ont droit de veiller à leur exécution, & de prendre les armes pour mettre à la raiſon les infracteurs.

Prendre les armes ! quelle étrange opinion ! dira-t-on. Et que trouvez-vous-là d'extraordinaire ? Quoi ? vous voudriez que je regardaſſe comme mon Roi un ſcélérat qui eſt devenu mon tyran ; que je gardaſſe mon ſerment envers qui n'a pas reſpecté celui qu'il m'a fait ; que je fuſſe fidele à qui me trahit ; que j'honoraſſe comme mon pere, mon ennemi le plus cruel ; que j'adoraſſe les vents & la tempête ; que je baiſaſſe la main qui veut me percer le ſein ?

Un *Noisda*, devant qui je ſoutenois avec vivacité la liberté des peuples, quand les Rois l'opprimoient, me demanda : Qui jugera entre le Prince & le ſujet ? Un Roi eſt toujours coupable, lui répondis-je, quand la plus grande partie de ſes ſujets le trouve tel. Qui jugera entre eux ? vainement ! ce ſera le droit naturel. Mais en *Karmendek* votre patrie, (ſi tant eſt que patrie & Roi arbitraire ne ſoient pas

termes contradictoires,) la force décidera, n'y ayant plus de droit naturel pour vous, qui avez secoué le joug de la raison pour porter celui d'un homme.

On dit communément que le pouvoir des Rois est émané de Dieu, au-lieu de dire que la liberté des peuples est un présent de l'Etre suprême. L'autorité des Rois émane de la concession volontaire des hommes. Je crois bien que Dieu l'approuve, quand elle est limitée, s'entend; mais je ne crois pas que les Conseils des Princes puissent fournir les titres justificatifs de cette émanation divine, dont on parle tant, & qui n'est dans le fond qu'une chimere, inventée par l'ignorance, entretenue par la flatterie, & que la force m'a bien la mine de perpétuer au préjudice des plus pures lumieres de la raison & des véritables intérêts des hommes.

Bien plus. L'Univers entier se fut-il accordé à déférer aux Rois le Despotisme le plus absolu, sans que ceux-ci se fussent engagés à rien, je soutiens qu'un tel contrat seroit nul. Pourquoi? parce qu'il est vicieux en lui-même; parce que nous n'avons aucun droit de

changer la nature des choſes ; parce qu'un engagement qui empiete ſur la Puiſſance divine ne ſauroit être valide ; parce que nous n'avons pas le pouvoir de remettre entre les mains des autres ce qui ne nous appartient pas, & de leur permettre ce que nous ne ſaurions leur accorder ſans crime.

Les réfléxions que je viens de faire ſont trop ſenſées, pour être goûtées d'un grand nombre de perſonnes. Choſe étrange, qu'en plaidant d'une maniere déſintéreſſée la cauſe de je ne ſais combien de millions d'ames, on trouve ſi peu d'approbateurs ? L'*Angland* eſt-elle le ſeul pays où les mortels penſent ? L'indépendance n'eſt-elle pas naturelle à l'homme ? Le ſacré nom de liberté, qu'il prononce avec tant de plaiſir, n'eſt-il qu'un vain nom ? Nous naiſſons ſans chaînes ; n'aimons-nous à vivre que dans l'eſclavage ?

CHAPITRE IX.

Le deſpotiſme du Roi des Kofirans.

LE droit primordial de la Maiſon regnante à la Couronne n'eſt pas encore bien établi ; & vraiſemblablement le premier Roi de cette race n'étoit qu'un habile uſurpateur. Ses ſucceſſeurs ne furent certainement pas deſpotiques. La *Kofiranie* eut juſqu'à *Zeoterizul* le même gouvernement à peu près que l'*England*. Ce Prince, qui étoit un ruſé politique, commença d'en altérer la forme en portant atteinte aux libertés de l'Etat, comme l'a fort bien montré, ſur de bons Mémoires, *Kloduz*, à qui ſa ſincérité fallit coûter la priſon.

Le Deſpotiſme fit peu de progrès durant les guerres civiles. Mais le *Klarnardy* de *Kilerieu*, Miniſtre que le Ciel nous donna dans ſa fureur, le porta au plus haut point. Tout le monde ſait quels artifices cet habile, mais abominable homme mit en œuvre pour élever l'édifice du pouvoir arbitraire, en abaiſſant la Nobleſſe, en rendant les Princes

du Sang dépendants de la Cour; en supprimant les Etats-Généraux, en enlevant aux *Kanviliens* les places de sûreté; en proscrivant sans quartier tous les usages, toutes les loix qui lui faisoient ombrage.

Zeokuarotizul mit la derniere main à l'ouvrage qui étoit déjà fort avancé. Ce Monarque se servit de l'amour qu'ont naturellement les *Fokirans* pour leur Roi, & s'en servit, c'est ce qu'il y a de piquant, pour les ruiner & les enchaîner. De nombreuses armées qu'il avoit sur pied, même en temps de paix, le mirent en état d'appesantir leur joug.

Quels malheurs le Despotisme n'entraîne-t-il pas après soi? Si les *Kofirans* avoient eu le courage de faire monter sur un échafaud le diabolique *Zeahkernulf*, après qu'il eut ordonné la sanglante tragédie qui faisoit périr la moitié de ses sujets par les mains de l'autre moitié, *Zeokuarotizul* n'auroit assurément pas osé entreprendre de faire 4 ou 5 millions de malheureux, & de renouveller les mêmes horreurs. A combien d'hommes la tête de quelques Rois n'auroit-elle pas sauvé la vie? Combien d'innocents dont la postérité

ſe ſeroit perpétuée dans le Royaume, ſi quelques coupables couronnés avoient été immolés à la vengeance & à la tranquillité publique ?

La *Koſiranie* ne rentrera jamais dans les droits qu'elle a perdus. Son Prince ſera toujours non-ſeulement deſpotique de fait, mais encore deſpotique de droit quand il voudra. Ses ſujets ſeront toujours des eſclaves, ſes Courtiſans des marionnettes, ſes Conſeillers de lâches flatteurs, ſon Sénat une chimere.

Le Sénat de *Riſpa*, qui quelquefois s'eſt aviſé de croire qu'il étoit autre choſe qu'une Cour de juſtice, eſt regardé par quelques-uns comme l'appui de la conſtitution fondamentale de l'Etat; mais quel foible appui ! Il ſoutient ſi nonchalamment ſes droits, il enrégiſtre ſi facilement les Edits les plus contraires à la liberté du peuple, que ſa conduite ne reſſemble pas mal au procédé des Lacédémoniens, quand ils ſe rendirent aux ordres d'Alexandre, qui vouloit être déifié. Il veut être Dieu, dirent-ils, qu'il le ſoit. De même le Sénat de *Riſpa* dit : Le Roi le veut, ſoit. La différence eſt toute à l'honneur des Spartiates, qui diviniſoient le Roi de

Macédoine, en lui faisant sentir qu'il mériteroit mieux d'être logé dans les petites-maisons, que dans l'Olympe; au lieu que le Sénat accepte & enrégistre les Ordonnances du Roi, en cédant insensiblement jusqu'au droit qu'il a de les enrégistrer, pour qu'elles ayent force de loi.

Ce fantôme voudroit anéantir les Etats-Généraux, & il ne tient pas à lui qu'on ne les regarde sur un fort petit pied. Le *Klarnadi Broniale* voulant, il y quelques années, exciter des troubles en *Kofiranie*, fit répandre quelques libelles, l'un qui étoit adressé aux Etats-Généraux, fut déféré entre autres au Sénat par le Procureur-Général de *Zeokinizul*. „ Cette Piéce, dit ce Ma„ gistrat, peut-elle être attribuée à un „ Prince qui sait que les trois ordres „ du Royaume ne *forment aucun corps* „ dans l'Etat, que quand ils sont as„ semblés? Il sait qu'ils ne peuvent „ l'être que par la permission du Roi; „ il sait enfin que les Etats assem„ blés *peuvent représenter*, mais qu'ils „ *ne décident point, qu'ils peuvent faire* „ *des remontrances, mais non pas des* „ *loix* ". Le Sénat confirma par Arrêt le réquisitoire du Procureur-Général,

ral, & porta, ce me ſemble, le dernier coup à nos libertés.

Mais écartons ces triſtes images. Il n'eſt que trop vrai que nous vivons dans la plus accablante ſervitude, que nos chaînes s'appeſantiſſent tous les jours, que nous dépendons de tous les caprices d'un ſeul homme, & que *Zeokinizul* eſt ſi deſpotique, que s'il aimoit autant le ſang humain qu'il aime celui des bêtes ſauves, il pourroit en inonder la *Kofiranie*, ſans qu'on oſât murmurer. Que les temps ſont changés ! *Zoikul*, un de nos premiers Rois, n'étoit que le Général d'une armée libre, qui avoit conquis à la pointe de l'épée les terres qu'elle ſe partageoit; *Zeokinizul*, ſon ſucceſſeur, eſt aujourd'hui maître abſolu de toutes ces terres, qu'il peut donner à qui il veut, ſelon ſon bon plaiſir, qu'il charge d'impôts ſi exorbitants, qu'autant vaudroit-il en ôter aux poſſeſſeurs la propriété, qu'il confiſque à ſon profit, ſous ombre de l'infraction de quelques loix impoſſibles à obſerver. Quels maux ce déſordre ne produit-il pas toujours? Les *Kofirans* ne ſont plus que les fermiers de leurs biens, & il ne leur eſt pas même permis de les vendre.

Les troupes que le Roi a toujours ſur

pied ſont les plus fermes appuis de la monarchie arbitraire. Tous les Princes qui y aſpirent, uſent de la même politique. Heureuſe *England !* qui ne ſouffres en temps de paix qu'un petit nombre de ſoldats, tu conſerves le précieux tréſor de la liberté dont tu jouis, & dont tu éprouves les heureux effets !

Notre ſoumiſſion à *Emor* ne nuit point au pouvoir de nos Princes. Accoutumés à voir dès la jeuneſſe notre raiſon dans les fers, nous nous plions aiſément à une captivité, dont nous ne connoiſſons pas encore toutes les dangereuſes ſuites. Le ſacrifice de nos lumieres naturelles nous façonne à la privation de nos biens. Et cela, dans le fond, eſt tout ſimple. La volonté d'*Emor* eſt la ſeule regle de notre foi. Pourquoi la volonté du Roi ne ſeroit-elle pas l'unique regle de nos actions ?

Un Auteur moderne (c'eſt l'*Ebba le Klanb*) prétend que nous ne ſommes point eſclaves. Tout peuple heureux eſt libre, dit-il. Il auroit mieux rencontré, s'il avoit dit : tout peuple libre eſt heureux. Mais cet Ecrivain s'enferre. Car, ſuivant ſes principes, il manque à ce Royaume trois degrés de li-

berté, puiſqu'il lui manque trois degrés de bonheur par le manque de trois quarts d'habitants, dont il ſuppoſe qu'il pourroit être encore peuplé avec avantage.

Pour juger ſi la *Koſiranie* eſt libre, définiſſons la liberté. Dans l'Etat civil, c'eſt le droit dont un corps jouit de n'être ſoumis qu'aux loix qu'il s'eſt preſcrites, ou qu'il a acceptées de ſon plein gré, & d'être indépendant de ceux auxquels il en a confié le maintien, dès qu'ils les violent, ou qu'ils veulent les faire violer. Cette définition établit les devoirs réciproques des ſujets & des Souverains. Mais comme il ne nous reſte plus la moindre trace de ces devoirs, on ne reconnoîtra pas à coup ſûr la *Koſiranie* dans ce tableau.

Mais comme on devroit l'y reconnoître, comme les droits du peuple ſont inaliénables, comme le pouvoir deſpotique de nos Rois n'eſt qu'une pure uſurpation, comme le pouvoir abſolu accordé même de bon gré ne donne jamais le droit d'être méchant & parjure, il s'enſuit que les ſujets peuvent, quand bon leur ſemble, s'oppoſer à la tyrannie. Le Ciel, le juſte Ciel exigeroit-il de nous que nous rendiſſions hommage à l'enfer? Un Monarque qui ceſſe d'ê-

tre le berger de ſon peuple, en devient l'ennemi. L'obéiſſance à un tel Prince eſt un crime de haute trahiſon au premier chef contre l'humanité.

Ce dernier principe juſtifie les démarches les plus violentes des *Kanviliens*. D'abord on perſécuta ceux-ci de la façon la plus cruelle. Ils ſupporterent quelques années la tyrannie avec patience: mais enfin, quand ils virent que la perſécution n'avoit point de bornes, ils s'unirent pour la défenſe de leurs vies, & repouſſerent la force par la force; union fondée ſur le droit naturel, qui ne peut paſſer pour criminelle, que dans l'eſprit de ceux qui ſe ſont intéreſſés à leur en faire un crime, & qui croient que les innocents perdent leur innocence, quand ils ne ſe laiſſent pas couper la gorge ſans ſe défendre. Nos Rois prirent parti dans ces démêlés, parce qu'ils avoient été les auteurs de la perſécution, & les cauſes de la rébellion, en rompant les traités, en révoquant les édits de paix, en ordonnant & en exécutant les maſſacres. *Zortinhéri* fut encore plus loin. Il avoit juré ſolemnellement de détruire les *Kanviliens*, & de ne faire jamais la paix avec eux; & par-là il étoit devenu chef de

parti, & de pere commun, l'ennemi d'une partie de ſes ſujets. Je le demande au plus zélé partiſan d'*Emor* & du pouvoir deſpotique; ces ſujets perſécutés ne pouvoient-ils pas ſe défendre légitimement contre un Prince, qui leur déclaroit une guerre ſans quartier, & qui les dévouoit comme des victimes à la fureur de leurs anciens ennemis? Ils n'étoient pas armés contre l'autorité d'un Roi, mais contre la violence d'un deſtructeur, contre un tyran, à qui ils ne pouvoient plus ſe fier, puiſqu'il avoit juré de violer tous les traités qu'il pourroit faire avec eux par néceſſité.

Après que *Kratenhueri* leur eut accordé ſatisfaction par l'irrévocable *Tſandenidt*, la paix & la concorde ſe rétablirent inſenſiblement. Son ſucceſſeur commence à l'ébrécher. Voilà les *Kanviliens* allarmés. Ils importunent pendant huit ans la Cour de leurs requêtes. Le Roi, au-lieu de redreſſer leurs griefs, leur déclare la guerre. Ne les force-t-il point par cela même à prendre les armes pour leur défenſe? Quoi? un Prince rompt un traité, où il eſt intervenu comme partie & comme garant; & il ne ſera point permis à la partie lé-

sée de soutenir des droits inviolables? J'aimerois autant qu'on me dît, que les Princes sont criminels, quand ils maintiennent les traités que violent leurs ennemis. Permis, si l'on veut, au Roi de ne pas tenir sa parole; mais faire un crime aux sujets de ne point tenir la leur, & d'imiter son exemple, c'est, à mon gré, le comble de l'extravagance.

Après la pacification des troubles, les *Kanviliens* rentrerent dans l'obéissance, quoiqu'ils eussent lieu d'être mécontents; & rien ne fut capable de tenter leur soumission. *Zeokuarotizul* eut beau les accabler d'impôts, les inquiéter tous les jours par de nouvelles chicanes, leur faire prêcher les sentiments d'*Emor* par des dragons, révoquer enfin le *Tsandenidt*; contre sa parole royale, ils persévérerent dans l'obéissance, quoiqu'ils fussent par cela même absous du serment de fidélité.

Qu'on ne croie point que mes réflexions tendent à armer les peuples contre leurs Souverains. A Dieu ne plaise! Les sujets n'ont qu'à faire ce qu'ils voudront; peu m'importe. Je serois bien fâché de troubler le repos des Etats; mais, à vrai dire, je le serois encore plus d'avoir plaidé pour la tyrannie &

l'eſclavage. On demandoit à quelqu'un, ſi les ſujets avoient droit de ſe révolter contre leurs Princes. Il répondit, qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Princes fuſſent bien perſuadés que les peuples ont ce droit, & que les peuples cruſſent ne l'avoir pas. Cette réponſe eſt très-ſenſée ; je l'adopte.

CHAPITRE X.

L'*Equité demande que la fidélité des* Kanviliens *ſoit récompenſée par le rétabliſſement du* Tſandenidt.

ON compte dans le Royaume trois millions de *Kanviliens*, reſtes infortunés de ce peuple immenſe, qui fertiliſoit nos campagnes, & qui enrichiſſoit nos villes. On peut rendre aiſément raiſon de ce grand nombre par le cours progreſſif des générations. S'imaginer que toute la *Koſiranie* eſt ſoumiſe à *Emor*, & qu'à l'exception de quelques bandits, tout s'eſt réuni, comme on le penſe, dans le Conſeil du Roi, c'eſt une erreur très-groſſiere contre laquelle, Meſſieurs les Intendants pourroient four-

nir de bons Mémoires, ſi l'on pouvoit attendre d'eux plus de ſincérité que de douceur. Les *Kanviliens* peuvent mettre ſur pied plus de cent mille hommes. En pluſieurs lieux, ils nous ſurpaſſent en nombre & en crédit.

Ils ont vu naître aſſez ſouvent des occaſions favorables au rétabliſſement de leurs affaires. Cependant ils ont ſouffert pendant plus de ſoixante ans avec une patience à toute épreuve mille vexations injuſtes, mille violences outrées. On les a pris par tous les côtés où on leur pouvoit porter quelque coup ſenſible. Ils ne voyent aujourd'hui part-tout que des pieges ou des précipices. On les a contraints non-ſeulement juſqu'à n'oſer ſe plaindre, mais encore juſqu'à n'oſer croire, & à déſavouer leurs propres penſées. Ils ont vu traîner durant une longue ſuite d'années par la malice de leurs ennemis une perſécution, qu'on pouvoit finir en un jour, comme ſi on avoit eu moins en vue de les détruire que de les fatiguer.

Cependant au milieu de tout cela, ce peuple affligé n'eſt point ſorti des bornes de la plus ſcrupuleuſe ſoumiſſion. Quelles conſolations a-t-il cherché dans ſes maux? Des larmes & des ſoupirs.

Comment s'eſt-il oppoſé au deſſein de ſes oppreſſeurs ? Par une obéiſſance, par des ſentiments de fidélité capables d'attendrir tous les cœurs en qui l'eſprit d'Intolérance n'a pas étouffé toute humanité. Il a ſuivi à la lettre le précepte de *Riſtkeſuſi*, qui nous ordonne de prier pour nos perſécuteurs. Il a toujours rendu ſervice à l'Etat qui le détruiſoit. Il s'eſt fait une Loi d'être fidele à ceux qui lui ont manqué, & qui lui manquent tous les jours de foi dans des points eſſentiels.

Un ſyſtême d'obéiſſance ſi bien lié ne mérite-t-il point quelques récompenſe ? Déployera-t-on toutes les fureurs de la haine contre des gens qu'on n'a point de raiſon, point de prétexte de haïr ? On les a peint avec les plus noires couleurs ; mais ces couleurs n'ont-elles pas été broyées par les mains de l'Intolérance même ? Si leur conduite ne donnoit point lieu aux invectives d'une éloquence envenimée, pourquoi va-t-on chercher des raiſons plauſibles dans leurs penſées, dans leurs deſirs, dans leurs inclinations ? On leur attribue un eſprit brouillon, factieux, inquiet, des maximes républicaines, de l'averſion pour la Monarchie, des er-

reurs incompatibles avec le repos du Royaume. Mais qu'on demande des preuves de ces accusations. On trouvera que ce sont de pures calomnies.

Mais ils ont désobéi aux ordonnances qui supprimoient le *Tsandenidt*. Hé, Messieurs! de bonne foi, pouvoient ils y obéir en conscience? Quelle injustice, que de les condamner pour l'infraction des Loix, que vous convenez qu'ils ne pouvoient observer! Faites-en dont l'observation soit possible; ce n'est pas trop exiger; je vous garantis la plus parfaite obéissance.

Leur fidélité mérite d'autant plus d'être récompensée, qu'ils ont été souvent sollicités par les ennemis de l'Etat de prendre les armes, sans que leur fermeté ait été ébranlée. Ajoutez à cela qu'il s'est présenté plusieurs occasions où le Royaume auroit été abymé sans ressources, s'ils avoient voulu se départir de la soumission qu'ils ont vouée au Roi. Cent mille hommes qu'ils peuvent mettre aisément sur pied, vu l'union qui regne entre eux depuis la derniere guerre, donneroient à l'Etat de terribles convulsions. Je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou de l'obstination avec laquelle ils persévérent dans l'o-

béiſſance, ou de l'obſtination avec laquelle nous perſéverons dans notre Intolérance. Certainement la poſtérité, ſi elle eſt jamais bien informée de ces deux faits contradictoires, aura de la peine à y ajouter foi. Ni l'Hiſtoire ancienne, ni la moderne, ne nous offrent point d'exemples, qu'un peuple ait ſupporté avec autant de patience une ſi longue perſécution.

Mais peut-être qu'on reviendra à la charge, & qu'on me dira que les *Kanviliens* ſont des rebelles, en ce qu'ils s'aſſemblent malgré les ordres du Prince. Mais pourquoi le Prince leur défend-il une choſe qu'il doit néceſſairement leur permettre? Si l'on viole ſes Loix, qu'il s'en prenne à ſes perſécutions. Voilà la ſource des malheurs de la patrie. Il eſt permis aux *Koſirans* d'aller aux ſpectacles; & il ne leur ſeroit pas permis d'aller dans les bois gémir ſur les miſeres dont on les accable? Les piliers des ſpectacles ſont-ils plus gens de bien, plus utiles à l'Etat, moins vicieux, moins turbulents que les piliers des aſſemblées défendues?

Aſſez & trop long-temps cruels, redevenons enfin équitables. Que la Juſtice reprenne ſes droits; les *Kanviliens* ren-

treront dans les leurs, la *Kofiranie* regagnera ſon premier éclat. La Tolérance la rendra la maîtreſſe de l'Univers. Les perſécutés pourroient demander à titre de juſtice le rétabliſſement du *Tſandenidt ;* accordons-le-leur comme une grace; mais de quelle maniere que ce ſoit, accordons-le-leur; permis au Roi d'y faire telle limitation qu'il lui plaira.

CHAPITRE XI.

Réponſe à une objection ſpécieuſe.

Ces conventicules où il ſe trouve tant de monde ſont dangereux à l'Etat & à la tranquillité publique. Ce ſont des pépinieres de factions & de révoltes. Je conviens qu'ils en ont quelquefois produit; mais qu'on y prenne garde, dirai-je avec le Sénateur *Kiteſieonoum ;* c'eſt l'eſprit d'Intolérance qui en eſt la premiere cauſe. Il faut les attribuer à la liberté opprimée ou mal établie, plutôt qu'à l'humeur particuliere des Non-Conformiſtes. Toutes ces accuſations diſparoîtroient bientôt, & la conſcience ne ſerviroit plus de prétexte

aux rébellions, ſi *Emor* poſoit pour maximes que tous les *Riſtkéſuſiens* ſe doivent un ſupport mutuel.

Mais, dira-t-on encore, ces aſſemblées particulieres fomenteront quelques diviſions, & voudront dominer à leur tour. Pure terreur panique! Si cela étoit à craindre, pourquoi, je vous prie, le Prince permettroit-il au peuple de ſe rendre en foule aux marchés & aux Cours de Juſtice? Oh! répliquera-t-on, ces dernieres aſſemblées ne regardent que le civil, & les autres regardent le ſpirituel. Quoi? plus on s'éloigne des affaires civiles, & plus on eſt diſpoſé à les embrouiller? Non, dira-t-on; mais ceux qui s'attrouppent penſent autrement que le Prince. Qu'en concluez-vous, s'il vous plaît? Ne peut-on être d'une opinion différente, ſans conſpirer d'abord contre l'Etat?

Si les *Kanviliens* s'aſſemblent clandeſtinement, pour ſervir *Riſtkeſuſi* à leur maniere, qui doit-on blâmer, ou ceux qui s'y trouvent, ou ceux qui s'y oppoſent? Diſons la vérité, nous les craignons, parce que nous les opprimons, & qu'ils ne doivent attendre pour toute récompenſe d'une vie innocente, que la priſon, les fers, l'exil, la

perte de leurs biens, & la mort même. J'avoue que des ſujets mécontents peuvent ſe porter aux dernieres extrêmités. La *Handello* n'eſt devenue libre, que parce qu'elle a été perſécutée. Que le Prince prenne de nouvelles meſures, qu'il affectionne les *Kanviliens* à l'Etat, en leur permettant de jouir des mêmes privileges que leurs concitoyens, on verra bientôt tous les ſoupçons s'évanouir. S'ils penſoient à la révolte, (ce qui n'eſt aſſurément pas) il ne faudroit en imputer la faute qu'à l'oppreſſion qu'ils endurent. Le Gouvernement eſt-il doux & modéré? La tranquillité regne partout. Eſt-il injuſte & tyrannique? Le trouble & le déſordre prennent la place de l'obéiſſance. Cet eſprit de révolte dont on fait tant de bruit, n'eſt point attaché à quelque ſociété particuliere; il eſt commun à tous les hommes que la nature porte à ſecouer un joug inſupportable.

Nous regardons *Emor* comme la gardienne fidelle du repos public; pourquoi? Parce que les loix la favoriſent; car dans les pays *Kanviliens*, où les loix ne la favoriſent pas, elle eſt regardée d'un autre œil. Donnons aux Non-Conformites une liberté entiere,

nous les attacherons au bien du Royaume. *Zeokinizul* n'aura point de plus fideles ſujets. Peut-être *Emor* pourra-t-elle faire une bonne recrue. L'eſprit eſt-il aigri ? il eſt inacceſſible à la vérité. Quand il eſt dans ſon aſſiette naturelle, l'évidence perce aiſément les nuages du préjugé.

Dans l'état où nous avons réduit les *Kanviliens*, nous devons appréhender quelque ſoulevement. Leurs chefs expirent ſur un gibet, leurs Gentilshommes ſont envoyés aux galeres, leurs biens ſont confiſqués ſur la moindre accuſation, leurs femmes ſont raſées & envoyées à l'infernale Tour de *Konketanz*, leurs enfants leur ſont enlevés dans l'âge le plus tendre. Les corps de ceux qui, à l'heure de la mort, ne veulent point devenir hypocrites, ſont trainés ſur la claie, & jettés à la voirie. Le Royaume eſt pour eux une priſon. Ne ſeroit-il pas naturel qu'ils cherchaſſent à rendre leur ſituation plus ſupportable? Ne devons-nous pas craindre qu'ils n'ouvrent un jour les yeux ſur le droit inconteſtable qu'ils ont de prendre les armes ? Leurs aſſemblées clandeſtines, qu'aucune Puiſſance ne pourra jamais diſſiper, ne ſont-elles

pas propres à les unir pour leur commune défenſe ? La Cour ne doit-elle pas appréhender que leurs chefs ne leur ſuggerent les moyens de briſer leurs chaînes ? L'ennemi ne peut-il pas profiter de l'ennui de cette ſervitude ? Je ne conçois pas comment notre Miniſtere, dont la politique eſt admirée dans toute l'Aſie, ne remédie point à ce terrible inconvénient, en affranchiſſant les conſciences. C'eſt un feu ſecret qui couve ſous la cendre, mais qui pourroit un jour cauſer un grand incendie.

Comment le prévenir ? Voici deux expédients. Le premier eſt de chaſſer du Royaume tous les *Kanviliens*. C'eſt à quoi l'on ne ſe réſoudra jamais ; parce qu'une proſcription de trois millions d'ames ſeroit une perte dont la *Kofiranie* ſe reſſentiroit pendant pluſieurs ſiecles. Le ſecond, qui eſt le ſeul praticable, c'eſt de rétablir le *Tſandenidt*. Quelque objection qu'on puiſſe former contre ce rétabliſſement, elle tombera d'elle-même.

Dira-t-on que l'Edit révocatif eſt perpétuel & irrévocable ? Mais le *Tſandenidt* ne l'étoit-il pas ? & une loi injuſte ne peut-elle pas être révoquée en

tout temps ? Dira-t-on qu'*Emor* en ſeroit choquée ? Mais le bien de l'Etat ne doit-il pas l'emporter ſur le deſir de plaire à *Emor* ? Nos Rois doivent-ils avoir pour elle une complaiſance aveugle ? Dira-t-on que les fils aînés de l'Empire *Emorain* doivent ſe diſtinguer par leur zele, qu'ils ont montré juſqu'ici ? Etoit-il légitime ? Non ; je l'ai prouvé. N'a-t-il pas été inutile, & la *Kofiranie*, remplie aujourd'hui de *Kanviliens* en eſt une preuve ſenſible ? Dira-t-on qu'il eſt dangereux d'autoriſer les aſſemblées de ſujets qui n'ont pas le bonheur de penſer comme le Prince ? Mais outre qu'il eſt infiniment plus dangereux de les refuſer à des ſujets opprimés, qui ont droit de les demander, & qui pourront avoir un jour la force de ſe rendre eux-mêmes juſtice, qu'on m'apporte un ſeul exemple par lequel il paroiſſe qu'une *Tolérance* conſtante & réglée de la diverſité des opinions ait nui à un Etat ; qu'on fouille dans l'Hiſtoire ancienne & moderne, on n'en pourra trouver aucun. D'ailleurs, quand il y auroit du danger à tolérer, s'enſuit-il que l'Intolérance eſt juſte ? Le Prince n'eſt-il pas payé pour veiller ſur tous les membres de l'Etat ?

Plaisante maniere de régner, que de commencer à se débarasser de tout ce qui fait ombrage & de tout ce qui demande des soins ! Un Roi, qui, pour prévenir les rébellions, rend malheureux une partie de ses sujets, est aussi coupable que le seroit un Roi, qui, pour prévenir toutes guerres, envahiroit les Etats d'un voisin formidable sans autre raison que sa crainte.

CHAPITRE XII.

Semoncé.

EMOR ne se corrigea-t-elle jamais ? L'humanité, la douceur, la politesse qui regnent dans ce siecle, ne pourront-elles l'apprivoiser ? Ne se ressentira-t-elle point de l'heureux changement qui s'est fait dans les mœurs & dans la façon de penser ? Ne cessera-t-elle jamais d'imiter ces farouches Chrétiens, qui soutiennent l'impiété de leurs erreurs par des arguments dignes d'elles ? Ne joindra-t-elle jamais à la pureté des sentiments une vraie charité ?

De quel œil regarde-t-elle ceux que le

préjugé a soustrait à son empire? Comme des enfants égarés, qui refusent de reconnoître leur mere. Mais est-ce ainsi qu'elle les traite? Ne la regarderont-ils pas toujours comme une impitoyable marâtre, eux qui savent, qui disent, qui prouvent que le caractere essentiel de leur mere est la douceur & la Tolérance? Chose étrange! nous les punissons de ce qu'ils ne reconnoissent pas un objet que nous leur masquons. Car comment voulez-vous qu'ils nous croient rigides observateurs du code de *Ristkesusi*, quand ils voyent que nous en violons à leurs dépens la Loi la plus claire & la plus expresse? Voulons-nous les ramener? Le dessein est louable; Mais changeons de batterie. Soyons aussi doux que nous avons été cruels, ils viendront en foule se joindre à nous, ils écouteront nos leçons d'un esprit tranquille, & la persuasion entrera dans leur cœur.

Dervis! Fadirs! Ebbas! Kueves! Klarnadis! vous êtes les ornements, ou pour mieux dire, vous devez l'être, de l'Empire de *Ristkesusi*; vous êtes les appuis & les colomnes inébranlables du trône d'*Emor*; que ces titres glorieux ne soient point démentis par vo-

tre conduite. Le zele de la gloire de notre Maître duquel vous êtes animés, ne doit-il pas vous ouvrir les yeux sur les véritables intérêts de cette gloire? Les blasphêmes, les impiétés, les sacrileges, l'hypocrisie, & tant d'autres crimes auxquels vous forcez les *Kanviliens*, retomberont sur votre tête. Vous en êtes les auteurs. Vous êtes les artisans des malheurs du *Rishkésusisme* & du Royaume. Verrez-vous toujours sans pitié plus de trois millions d'ames contraintes à se jetter dans l'impiété, dans l'athéisme, ou dans les fers? Votre intérêt, votre honneur, votre conscience n'exigent-il pas de vous que vous sollicitiez le rétablissement de leurs assemblées? Etes-vous persuadés de ce dont vous voulez persuader le Public, que le chant des cantiques *Fokirans* est plus criminel que tant de chansons, dont vous n'arrêtez pas le libertinage? Votre zele s'appuyera-t-il toujours sur la violence & sur la mavaise foi? Est-ce pour le bien des *Kanviliens* que vous avez obtenu tant d'Arrêts fulminants? Eh! si vous avez tant de zele pour le salut des autres, que n'en avez-vous pour vous-mêmes? Pourquoi nous scandalisez-vous par votre mondanité? pour-

quoi ne réformez-vous pas une vie qui s'accorde mal avec vos principes, vos devoirs & votre caractere ? pourquoi employez-vous le bien des pauvres, la subſtance des membres de *Riſtkeſuſi* à vos plaiſirs, au luxe, à la bonne chere, à la débauche? Pourquoi les plus déréglés d'entre vous ſont-ils les plus zélés perſécuteurs ? Croient-ils par cette Intolérance paſſer l'éponge ſur leurs déſordres? croyent-ils par-là expier leurs crimes ? Si des perſonnes, droites dans le commerce de la vie, irréprochables dans leurs mœurs, perſécutoient les *Kanviliens*, on pourroit imaginer que leur zele aveugle part d'un principe vertueux ; mais que des *Dervis*, qui joignent les égarements du cœur aux égarements de l'eſprit; que des *Fadirs*, que leur oiſiveté rend un inutile poids de la terre ; que des diſciples d'*Alloyo*, qui ont dérobé au glaive de la juſtice un de leurs confreres atteint & convaincu d'un crime, peut-être commun parmi eux, qui ont encore les mains teintes du ſang du meilleur & du plus grand de nos Rois, qui ſont toujours prêts à renouveller de pareils attentats, qui ſont ailleurs ſi tolérants, qu'ils permettent juſqu'à l'idolâtrie; que des *Eb-*

bas, dont les Romans font toute l'occupation, la galanterie tout le plaiſir, l'hiſtoire des toilettes tout le ſavoir, l'air petit-maître tout le mérite; que des *Kueves* voluptueux, que des *Klarnadis* efféminés, ſuperbes, avares; qu'un coupe-jarret (on m'entend) ſoient les promoteurs de la perſécution, c'eſt ce qui s'appelle donner la comédie au Public. On pourroit en rire, ſi cette farce n'étoit pas une véritable tragédie pour ceux qui ſouffrent.

Docteurs de *Bonnezor*, dépoſitaires des ſacrés Oracles de *Riſlkeſuſi!* réveillez-vous de votre léthargie. Que votre ſociété, flottante depuis long-temps à tout vent, reprenne ſon ancienne fermeté! Redonnez-lui par un coup d'éclat ſon premier luſtre. Proſcrivez le dogme impie de l'Intolérance. Vos opinions ſont la regle des nôtres. Vous nous avez aſſez long-temps nourri par une lâche complaiſance du lait du préjugé. Que votre corps, reſpectable au moins par ſon antiquité, vous doive ſa premiere vigueur. Réuniſſez toutes vos forces contre l'eſprit perſécuteur. C'eſt le plus grand ſervice que vous puiſſiez rendre à l'Aſie. C'eſt la plus grande victoire que vous puiſſiez remporter ſur

les ennemis de la vérité, dont vous avez été, & dont vous devez être les protecteurs. Votre autorité eſt parmi nous de plus grand poids que ne l'eſt la raiſon même, parce que nous imaginons que la raiſon vous tire des bras de l'autorité.

Sanguinaires diſciples du plus extravagant de tous les hommes! ne ceſſerez-vous jamais d'en impoſer au vulgaire ignorant, & de perſécuter les diſciples de *Riſhkeſuſi*? Vous ſemblez faits pour accoutumer le monde aux prodiges. Vous nous avez déja défendu de l'aimer; vous avez défendu la lecture de ſon code. Il ne vous reſte plus pour vous ſignaler qu'à preſcrire la Tolérance. Un tel phénomene ſurprendra plus l'univers que toutes vos noirceurs ne l'ont indigné contre vous. L'Intolérance vous eſt & ſi familiere & ſi naturelle, l'entêtement vous caractériſe ſi fort, que l'Aſie ne pourra revenir de ſon étonnement, ſi par politique vous revenez à la douceur de *Riſhkeſuſi*, votre compagnon, à ce que vous prétendez. Vous ne vous ſoutenez aujourd'hui que par votre ancien crédit. Par-là vous vous frayerez une route à une nouvelle réputation, à la faveur de laquelle vous pourrez plus ſûrement

commettre toutes sortes de crimes, & même exercer des persécutions plus lucratives & moins criantes. C'est un conseil que je vous donne en ami. Permettez cet accès de reconnoissance à un de vos éleves, qui est bien mortifié de ne pouvoir point vous payer en autre monnoie les obligations qu'il vous a, & dont le souvenir ne s'effacera jamais de son cœur.

Ministres du Roi! Secretaires d'Etat! vous venez de sacrifier plus de deux cents mille *Kofirans* à la gloire de la nation. Ne sacrifiez point les restes nombreux du parti *Kanvilien* à la fureur du zele intolérant. Le rang suprême auquel la Providence vous a placé vous fait assez d'envieux; ne vous en servez pas pour vous faire des ennemis. Vous devez veiller au bonheur des sujets confiés à vos soins. Ne devenez pas les instruments de leurs miseres. La contrainte est impuissante contre la conviction de l'esprit; opposez donc conviction à conviction. Vos prédécesseurs ont épuisé les voies de la violence. Essayez celles de la douceur & de l'équité. Ouvrez les prisons des *Dervis*; rendez les enfants à leurs peres à qui leur éducation appartient de droit naturel & de

droit

droit divin ; élargiſſez les forçats, les galeres ne vogueront pas moins légérement, & les terres en ſeront mieux cultivées ; briſez les fers de tant de femmes qui ſouffrent depuis ſi long-temps une dure captivité ; réprimez la barbarie des Commandants de Provinces, & ordonnez-leur au moins de ratifier les mariages contractés contre les loix dans les déſerts depuis une douzaine d'années.

Et vous, grand Prince, qui faites les délices de vos ſujets, donnez aux *Kanviliens* la paix. Vous venez de la donner à toute l'Aſie. Encore un effort de généroſité, & vous mettrez les *Kofirans* au comble de leurs vœux. L'interêt de votre gloire vous demande le rétabliſſement du *Tſandenidt*, de concert avec l'intérêt de votre Royaume, que la guerre a fort appauvri, & que la perſécution appauvriroit encore plus. Pourriez-vous vous méfier d'un corps nombreux auquel votre Maiſon doit la Couronne que vous portez ſi dignement ? Il ſeroit bientôt juſtifié dans votre eſprit, ſi les preuves de fidélité qu'il vous a données & qu'il vous donne, parvenoient juſqu'à vous. Si la conduite des autres Monarques pouvoit être la

regle de la vôtre, je vous propoſerois l'exemple du Roi de *Zerpuz*, qui tolere ſi généreuſement les *Emorains* dans ſa Capitale; mais illuſtre Prince! vous n'avez beſoin que de vous-même pour modele. Suivez le penchant qui vous porte à la modération, & je ſuis aſſuré que vous accorderez une Tolérance, que le *Riſtkéſuſiſme* exige, que la raiſon approuve, que les bons *Kanviliens* méritent, & que tous les bons *Koſirans* attendent. *Amen.*

CONCLUSION.

J'AI prouvé invinciblement 1°. que la Tolérance eſt un devoir du *Riſtkéſuſiſme*, parce qu'elle eſt la marque caractériſtique d'un bon *Riſtkéſuſien*, parce que l'Intolérance eſt formellement contraire au droit naturel, parce qu'elle a des ſuites affreuſes, parce que ſes principes ſont contradictoires, & anathématiſés par nos plus habiles Juriſconſultes.

2°. J'ai prouvé que la Tolérance civile nous eſt néceſſaire en bonne politique, parce que les Princes n'ont aucun

droit d'inſpection ſur la conſcience, parce que les Intolérants ſont les plus grands ennemis de la ſociété, parce que leurs maximes tendent à armer tous les hommes les uns contre les autres.

3°. J'ai prouvé que le *Tſandenidt* étoit irrévocable, & j'ai ajouté des conſidérations péremptoires, qui devoient engager à le rétablir, en répondant aux objections qu'on auroit pu me faire.

Je ſupplie ceux qui liront cet Ouvrage d'en examiner ſoigneuſement les principes. En extraire quelques lignes où je me ſerois contredit en apparence, ce ne ſeroit rien faire. Il faut qu'on me démontre que mes preuves pechent dans la matiere, & non dans la forme. Alors je me rendrai, & je deviendrai le plus ardent perſécuteur des *Kanviliens*.

Ce n'eſt point leur cauſe que j'ai plaidée, c'eſt celle de la vérité. Je n'ai aucune relation avec eux. Je les ai regardés long-temps comme de miſérables bandits. Mais ma ſanté m'ayant obligé de faire un voyage dans une ville de *Kodkueland*, je me ſuis déſabuſé; j'ai déploré le ſort de ces infortunés; j'ai eu pitié de leur aveuglement, & j'ai déteſté la tyrannie de

l'Intolérance. Là-dessus je fis le plan de ce Livret :

Emor ! *si tu te plains, que c'est-là te trahir ;*
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

A Rispa.

Copié aux dépens du *Klanardi* *TENKIN* & Compagnie.

FIN.

CLEF DES NOMS

Contenus dans cet Ouvrage.

A.

Alloyo. (D')	De Loyola.
Aſepenk. (L')	L'Eſpagne.

B.

Bekrinoll.	
Bertkol.	Colbert.
Boiſdu. (l'Ebba)	L'Abbé du Bois.
Bonnezor.	Sorbonne.
Borniale.	Alberoni.
Brakami. (Arkueve de)	Archevêque de Cambrai.

D.

Dreſton.	Londres.

E.

Ebed.	Bede.
El-er-mai. (l'Ebba)	L'Abbé le Maire.
Eliab.	Baile.

Eliati. (*D'*)	D'Italie.
Emor.	Rome.
Emorains.	Romains.
England.	Angleterre.
Eſſuis.	Suiſſes.

F.

Fadirs.	Moines ou Religieux.
Frokirans.	François.
Frokiranie.	France.

G.

Gadreonizul.	Louis le Grand.

H.

Ilandello.	De Hollande.

I.

Ivetol. (*l'Ebba d'*)	L'Abbé d'Olivet.

K.

Kanivig.	Chavigni.
Kanvil.	Calvin.
Karens. (*le Kiſmare de*)	Le Marquis d'Argens.

Karmendek Roitelet.	Roi de Danemarck.
Kierflé.	Fléchier.
Kilerieu (le Klarnadi de)	Le Cardinal de Richelieu.
Kinera.	Racine.
Kiteſiconouem.	
Kiteſieonoum.	
Klanb. (l'Ebba le)	L'Abbé le Blanc.
Kloduz.	Du Clos.
Kodkueland.	
Kofiranie.	France.
Kofirans.	François.
Koirekre.	Gregoire.
Konketanz. (Concile de)	Concile de Conſtance.
Kortenheri.	Henri III.
Kratenhueri.	Henri IV.
Kuietur.	Turquie.

L.

Ladneulu.	Lovendal.
Laievote.	Voltaire.
Larzvil. (l'Ebba de)	L'Abbé de Villars.
Legenu.	

M.

Magernie.	Germanie.

N.

Nairam.	Mairan.
Nanneteoim.(la Kiſmare de)	La Marquiſe de Maintenon.
Nardber.	Bernard.
Nechila.	La Chine.
Nelefon.	Fenelon.
Noiſda.	Danois.

P.

Pauſrema.	Maurepas.

R.

Rayercour.	Courrayer.
Riſpa.	Paris.
Riſtkeſuſi.	Jeſus-Chriſt.
Riſtkéſuſienne.	Jeſus Chrétienne.
Roiſdi.	Iſidor.

T.

Tellenephon.	Fontenelle.
Tenkin.	Tencin.
Terlientus.	Tertulien.
Tillarete.	
Tinrenſlo. (Te Comde)	Comte de Florentin.

Tſandenidt.	Edit de Nantes.
Toudersſtha.	Stadhouder.

U.

Usbornak. (*D'*)	D'Oſnabruk.

V.

Villeba.	Baville.
Vrelou.	Louvre.

X.

Xeas. (*Kiraume de*)	Maurice de Saxe.

Z.

Zanathae.	Anathaſe.
Zauviram.	Marivaux.
Zeahkernulf.	Charles IX.
Zeibern. (*l'Ebba de*)	
Zeimn. (*Kueve de*)	L'Evêque de Nîmes.
Zeaukadzeu.	
Zenatiskioeum.	
Zeokarotizul.	Louis XIV.
Zeokinizul.	Louis XV.
Zeoteirizul.	Louis XIII.
Zerpuz. (*Krefedir de*)	Frederic de Pruſſe.

Zetkalet. (la Kifmare de)	La Marquiſe du Châtelet.
Zetkrez.	Greffet.
Zinakuſtu (le Kueve)	L'Evêque Janſénius.
Zinaninites.	Jeanſéniſtes.
Zizour. (l'Ebba de)	L'Abbé de Sourci.
Zobzuet. (le Kueve)	L'Evêque Boſſuet.
Zoikul.	Louis.
Zuitpermau.	Maupertuis.

FIN.

LES

AMOURS

DE

ZEOKINIZUL,

ROI DES KOFIRANS.

LES

AMOURS

DE

ZEOKINIZUL,

ROI DES KOFIRANS;

Traduits de l'Arabe du Voyageur
KRINELBOL.

A CONSTANTINOPLE,

De l'Imprimerie de Sa Hauteſſe.

M. DCC. LXXIX.

PRÉFACE.

LE Libraire qui s'eſt chargé de l'impreſſion de ce petit Ouvrage, ayant abſolument exigé de moi que j'y miſſe une Préface, je n'ai pas voulu lui refuſer une choſe d'une auſſi facile exécution; ſur-tout l'omiſſion pouvant avoir pour lui de terribles ſuites. Une Préface, m'a-t-il dit, eſt une partie auſſi eſſentielle à un Livre, que l'exorde au Sermon d'un Moine. Perſonne ne lit celle-ci, comme perſonne n'écoute celui-là; mais cependant ſi l'un ou l'autre manque, l'ouvrage eſt informe, & on ne daigne pas même le lire pour le critiquer. Que dire toutefois dans un diſcours inutile? Rien, ce me ſemble, c'eſt le meilleur. La vérité ſe peint ſi bien dans ce Livre, qu'il ſeroit inutile de donner ici des caracteres auxquels on pût la reconnoître.

Mais peut-être y ajoutera-t-on à la vérité, peut-être en fera-t-on des applications auſſi fauſſes qu'injurieuſes. C'eſt ce qu'il faut empêcher. J'aſſure donc que je n'ai rien inſéré de moi dans l'*Hiſtoire des Amours de Zeokinizul.* Traducteur fidele, je ne me ſuis écarté en rien du Manuſcrit de *Krinelbol.* J'ai rapporté les faits tels qu'il dit les avoir appris de la bouche des Seigneurs *Kofirans.* La Lettre au *Kam d'Anſerol* eſt pareillement de lui toute entiere. Je ne vois plus, après une pareille proteſtation, ce que je pourrois faire pour éloigner les ſoupçons de ſuppoſition. Le Manuſcrit Arabe eſt encore entre mes mains; ſi on le deſire, je le ferai imprimer; mais je conviens que je n'ai pas les fonds néceſſaires pour faire jetter à un Imprimeur les caracteres dont il ſera beſoin dans ce cas. Reſte à ceux qui voudront en faire les fraix, d'écrire au Libraire. Je promets de lui mettre le Manuſcrit en mains quand il me le deman-

dera. Il faut avouer que la malice du monde eſt à ſon dernier période. On a appris autrefois, avec plaiſir, que rien n'étoit plus réel que des Antipodes, que des habitants de ces lieux étoient, de tout l'univers, les hommes qui nous reſſembloient le plus dans l'amour du travail & des arts; que les rayons du ſoleil venoient à eux au même dégré que nous les ſentons; enfin, que leur climat, leurs mœurs & leurs inclinations étoient les mêmes que les nôtres; & lorſque je juſtifie cette reſſemblance par des preuves tirées de leur Hiſtoire; quand, par des faits certains, je démontre qu'ils penſent & agiſſent ainſi que nous, on me traitera d'impoſteur, ou l'on me ſoupçonnera d'avoir déſigné, ſous des noms empruntés, des hommes pour leſquels le plus profond reſpect eſt le ſeul ſentiment que mon cœur admette. Je n'en dis pas davantage, parce que je crois que plus une Préface eſt courte, & mieux elle eſt reçue.

LES

LES AMOURS DE ZEOKINIZUL.

QUELQUES soins que se soient donnés nos meilleurs Académiciens pour lever des plans justes, & des cartes exactes de toute la terre, il est cependant une infinité d'Empires & de Royaumes puissants, échappés à leurs recherches, & dont ils ignorent non-seulement la position, mais encore l'existence. Tels sont, par exemple, les vastes Etats du Roi des *Kofiraus*, dont jusqu'ici nous n'avons eu aucune idée, & d'où, peut-être, il ne nous seroit jamais venu de

nouvelles, s'il ne m'étoit tombé en mains un manuscrit Arabe du Voyageur *Krinelbol*.

Cet illustre curieux dont nous avons plusieurs Ouvrages, que d'orgueilleux Traducteurs se sont appropriés, peu content de ce que les Géographes disoient du globe terrestre, souhaita de s'en instruire par lui-même. Dans ce dessein, quittant l'Arabie heureuse, sa patrie, il parcourut l'Asie & l'Afrique entieres, toujours attentif à ne laisser échapper rien de ce qui lui paroissoit digne d'être connu, & prenant soin de recueillir ce qu'il trouvoit de remarquable dans les mœurs & dans l'Histoire des pays qu'il traversoit. Cette immense collection qu'il en fit n'a pu parvenir jusqu'à nous. Le défaut d'imprimerie chez la plupart des Orientaux, & l'ignorance des héritiers de l'Auteur sont cause qu'il ne nous reste de cette plume véridique que des fragments tronqués pour la plupart, & peu satisfaisants, parce que ceux auxquels ils sont échus y ont tant ajouté du leur, que la vérité en est comme accablée.

Un de mes amis dont la passion étoit de voyager, crut me faire plaisir en m'apportant ce cahier d'Ispahan, où il le

paya douze tomans, c'eſt-à-dire environ ſix cents livres de notre monnoie. Je l'ai traduit ſans y rien changer, diminuer, ou augmenter. Seulement pour la commodité du Lecteur, j'ai rendu en notre langue le nom des dignités & des charges qui y étoient nommées en Arabe, me contentant de conſerver les noms propres des perſonnes & des peuples pour la fidélité de l'Hiſtoire. Je ne demanderai point qu'on me ſache gré de la peine que j'ai priſe. Quelques ouvrages de cette nature que j'ai donnés au Public, m'ont appris à travailler avec plaiſir à l'inſtruire & à l'amuſer.

Le Royaume des *Koſirans* eſt peut-être celui de l'univers dont les peuples ſeroient les plus heureux, ſi leurs Monarques, contents des privileges & des droits qu'on leur accorda lors de leur inſtitution, ne faiſoient conſiſter leur grandeur & leur puiſſance dans le poids des fers dont ils chargent leurs ſujets, & s'ils entretenoient avec ſoin la juſte proportion qui doit être entre tous les ordres de leurs Etats. Mais ils travaillent depuis pluſieurs ſiecles à établir le pouvoir arbitraire, & les deux derniers ſur-tout ont frappé de grands coups pour arriver à cet injuſte but.

Zeoteirizul, le premier des deux, étoit fils du plus grand Roi qu'ayent eu les *Kofirans*. Etant à peine âgé de huit ans lorſque ſon pere lui laiſſa la couronne, ce fut ſa mere qui prit en main les rênes du Gouvernement. Cette Princeſſe, Neïtilane de nation, étoit alliée du Roi de Jerebi, & la chronique ſcandaleuſe rapporte, que pour ſatisfaire ſon ambition, elle ſe ligua ſourdement avec ſon parent, l'ennemi mortel de ſon époux, & complota de le faire aſſaſſiner; ce qui fut exécuté au grand malheur de tous les *Kofirans*. Ce grand Prince fut poignardé dans le jour même, où faiſant couronner cette perfide, il lui donnoit la plus grande marque de ſa tendreſſe.

A peine la Reine eut-elle été déclarée Régente du Royaume, qu'elle s'appliqua uniquement à faire durer ſon autorité, en prolongeant la minorité du Roi le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible; elle n'occupa ce jeune Monarque que de bagatelles & d'amuſements; elle l'accoutuma à trembler devant elle, & à une ſoumiſſion aveugle envers ceux qu'elle plaçoit auprès de lui. Mais ce qu'elle croyoit devoir aſſurer ſa puiſſance, fut préciſément ce qui la lui fit perdre. Un *Mollak* adroit, après avoir

gagné sa confiance, s'en servit pour s'attirer celle du Roi; & trop bon politique pour ne pas appercevoir ce qu'il avoit à craindre de cette femme irritée, si, en la ménageant, il lui laissoit le pouvoir de lui nuire, il la fit honteusement sortir du Royaume; & par cette heureuse témérité, se rendit le maître du jeune Roi, & le dépositaire de son autorité. Orgueilleux, ainsi que tous ceux de son état, il se fit un plaisir d'humilier la Noblesse; il rendit tous les emplois dépendants de la Cour; & forçant par ce moyen les Seigneurs à mendier les bonnes graces du Ministre, il éleva d'autant plus le Souverain au-dessus d'eux, qu'il affecta de se mettre lui-même au-dessous de lui.

Cette conduite ne tarda pas à lui attirer la haine de tout le peuple; mais cette haine n'empêcha pas après sa mort qu'un autre *Mollak* ne lui succédât. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, quoique par des routes opposées; & celui qu'il se proposoit pour modele ayant réussi à rapprocher le premier ordre du second, il voulut les égaler tous les deux, & les confondre avec le troisieme, en mettant toutes les charges à prix, dont il ne laissoit aucune qu'au

plus offrant & dernier enchériſſeur, ſans aucun égard pour le mérite. Ainſi l'homme d'Epée & le Bourgeois pouvant prétendre aux mêmes honneurs & aux mêmes dignités, il n'y eut plus entre eux aucune différence. Le Gouvernement, de monarchique qu'il étoit, devint purement deſpotique, & au-lieu que le Roi devoit dans les actions d'éclat dépendre des Ordres aſſemblés, qui étoient les protecteurs & les interprêtes des Loix, les Loix & les Etats ne furent plus que de vains fantômes qu'il étoit en ſon pouvoir de faire paroître ou d'anéantir à ſon gré. Il eſt vrai que par ce moyen, les *Kofirans* ont eu dans leur Roi le plus puiſſant des Monarques de l'univers; mais les peuples en ſont peut-être les plus malheureux, quoiqu'ils ne veuillent jamais avouer leur miſere & leur eſclavage.

Afin qu'on ſoit plus en état d'entendre ce que j'ai à en rapporter, il me ſemble qu'il ſeroit à propos de dire quelque choſe de cette Monarchie ſur ſa fondation & ſes accroiſſements, juſqu'à ce période de gloire où le Roi prédéceſſeur de *Zeokinizul* l'a fait arriver.

Je croirois volontiers que lorſque l'Envoyé de Dieu pour attacher les

hommes à ſa divine créance, leur propoſa un Paradis, il n'avoit point en vue d'autre pays que celui des *Koſirans*. Les fleuves dont il eſt entrecoupé, y forment les plus belles prairies ; le ſol en eſt fertile en toutes ſortes de grains & de fruits ; on n'y voit de forêts que ce qu'il en faut aux habitants pour ſe fournir le bois néceſſaire à leur uſage : il y croit des vins qui le cedent peu à ceux de *Ghinoer :* il y a peu de mines d'or & d'argent ; mais ce défaut eſt abondamment compenſé par le fer, le cuivre, l'étain & la porcelaine, que la terre recele dans preſque toutes les Provinces de ce délicieux Royaume. Les femmes y ſont vives, enjouées & ſpirituelles; les hommes braves, induſtrieux, & amateurs des ſciences & du travail. Pour ce qui concerne ſa poſition, il ſemble que la nature ait pris plaiſir elle-même à la former. Des côtes eſcarpées au pied deſquelles la mer vient ſe briſer, mettent ce bel Etat à couvert des invaſions du Roi de l'Iſle d'*Alniob*. Il y a beaucoup de ports, mais tellement fortifiés, qu'ils ne peuvent qu'être avantageux aux *Koſirans*. Des montagnes inacceſſibles en ferment l'entrée d'un autre côté au Roi de *Ferebi*, au *Kam de*

Vosaïe ses voisins. Le fleuve *Nhir* lui sert de barriere contre la puissance formidable de l'Empereur des *Maregins*, & enfin des Villes exactement fortifiées ôtent aux Provinces *Junes*, & aux habitants des *Bapasis*, la puissance de lui nuire. Telle est la position & la qualité du Royaume des *Kofirans*, dont le climat est aussi tempéré que l'air y est sain.

Les peuples auxquels ce magnifique pays appartient présentement, n'en sont pas ses premiers possesseurs. Ceux qui, après le déluge, vinrent s'établir dans ces charmantes contrées, abusant de leur fertilité, en négligerent la culture, & se contenterent des fruits que la seule nature y faisoit naître. Cette tempérance qui, depuis le péché du *Sultan Adam* a cessé d'être une vertu, énerva leur courage, & les fit tomber dans l'oisiveté. Les *Manoris*, quoique partagés d'une patrie abondante, ne purent voir sans envie le beau pays de leurs voisins, & vinrent à main armée pour se l'approprier. Les *Goilaus* qui l'habitoient alors, en possession de leur liberté, firent quelques efforts pour se conserver un bien si précieux; mais ils ne servirent qu'à leur rendre moins affreux l'esclavage qui leur permettoit

leur premiere indolence ; & après quelques combats où leur multitude fut maltraitée par un petit nombre de *Manoris*, ils subirent le sort de plusieurs autres peuples que cette fiere nation avoit subjugués.

Cependant leur commerce avec les vainqueurs, leur fit voir toute la honte de leur état ; ils se donnerent au *Manoris* pour apprendre sous eux l'art penible de la guerre, & bientôt ceux-ci ne furent puissants que de leurs forces ; mais peu constants dans l'amour de la gloire & du travail, ils se lasserent de leurs efforts ; & le luxe s'emparant de leurs cœurs, il les fit tomber dans des excès opposés à leurs premiers défauts, & les rendit plus foibles qu'ils ne l'avoient été.

Ce fut dans ce temps-là que les *Nodais*, les *Guernonies*, les *Duesois*, & les *Sokans*, descendus du Nord de l'Afrique, vinrent inonder leurs plus belles Provinces. Une partie de ces barbares se fixa sur le territoire des *Goilaus* ; & les ayant forcés de partager avec eux ce délicieux pays, s'y établit sous le nom de *Kranfs*. Ils eurent à se maintenir dans leurs conquêtes contre les *Manoris*, qui les tinrent quelque temps en échec ; mais

le floriſſant Empire de ceux-ci, étant arrivé au terme de ſa décadence, les *Kranſs* reſterent paiſibles poſſeſſeurs du pays des *Goilaus*.

Je paſſerai ſous ſilence les premiers ſiecles pendant leſquels ces conquérants accoutumés aux déſordres de la guerre, ne connurent aucunes loix, & n'avoient de commun avec les autres peuples que des eſpeces de villes que formoient l'aſſemblage d'une multitude de cabanes; il eſt vrai que dès leur établiſſement, on leur trouve des Rois; mais ces hommes que l'on qualifie de ce titre, n'étoient que des Généraux tirés du corps des Soldats, dont l'autorité ne regardoit que le militaire. Ces chefs d'ailleurs, auſſi féroces pour le moins que ceux auxquels ils commandoient, ne ſe faiſoient point un ſcrupule de ſupplanter par le fer ou le poiſon un concurrent, & ſe défaire d'un voiſin, & rien n'eſt plus commun dans leur Hiſtoire que des freres qui poignardent leur frere, des ſujets qui empoiſonnent leurs maîtres pour ſe mettre à leur place.

La Religion de *Sueſi*, que le cinquieme de leurs Rois embraſſa, loin d'abolir par ſes maximes de pareils forfaits, n'a

ſervi qu'à les autoriſer par la malice des Faquirs & des Imans, qui ont débité des impoſtures & des erreurs en ſi grand nombre, que les ſaints Livres *Bileb & Linguelan*, produits tels que le Tout-Puiſſant les a dictés aux Légiſlateurs, leur paroiſſoient mutilés & dignes de leur haine. Ç'a été pour ſoutenir leur ſuperſtition qu'on a vu ces peuples s'égorger l'un & l'autre avec zele, & maſſacrer pluſieurs de leurs Rois; mais je crois que préſentement il n'y a plus de ſemblables horreurs à appréhender. Leur créance eſt bien changée, & la populace, qui ſeule eſt attachée aux dogmes de *Sueſi*, eſt tout-à-fait revenue du culte inſenſé qu'elle rendoit autrefois au *Pepa*, qui lui ayant fait accroire qu'il avoit les clefs du Paradis, prétendoit qu'elle ſuivît aveuglément ſes déciſions, & que ſans balancer, elle s'immolât aux vues de ſa politique & de ſon ambition.

Dans l'état où ſe trouve maintenant l'Empire des *Koſirans*, ſa deſtruction paroît moralement impoſſible. Les Rois de *Jeribi*, d'*Alniob*, & l'Empereur des *Maregins* ſes ennemis déclarés, lui ont portés toujours inutilement les plus rudes ſecouſſes. Celui d'*Alniob* ſur-tout,

profitant de la démence d'un de ſes Souverains, étoit venu à bout d'en envahir le ſceptre; mais le grand *Zokitarezoul* l'ayant forcé à en abdiquer juſqu'au titre, a contraint les autres de plier ſous ſes Rois, & à reconnoître ſa ſupériorité ſur tous les Monarques de l'Afrique.

C'eſt cet illuſtre Souverain qui a rendu le Royaume des *Kofirans* le plus riche & le plus floriſſant du monde. Sa valeur & ſa bonne fortune lui ont ſoumis tous ſes ennemis; ſa magnificence y a établi le commerce; ſon bon goût l'a civiliſé, & c'eſt à ſes travaux, pour le bonheur & la gloire de ſes peuples, que ſes Succeſſeurs doivent rapporter l'amour inconcevable que les *Kofirans* auront toujours pour eux. Après avoir enlevé à une famille, ennemie de la ſienne, le Trône de *Jerebi*, où il plaça un de ſes petits-fils, il mourut couvert de gloire, & laiſſa la Couronne à ſon arriere-petit-fils, *Zeokinizul*, dont j'écris ici l'Hiſtoire particuliere.

Ce jeune Prince, reſté unique de la famille Royale, étoit l'objet de l'affection du grand *Zokitarezoul*, qui appréhendant pour lui les coups terribles qui avoient mis au tombeau ſa nom-

breuſe poſtérité, prit avant de mourir toutes les meſures poſſibles pour l'en garantir. Se perſuadant que l'amour de ſon peuple pour lui, maintiendroit ſes dernieres volontés, il fit un teſtament par lequel il ôtoit au *Kam* d'*Anſerol* ſon neveu, dont il redoutoit l'ambition, le gouvernement de l'Etat, pour le donner au *Kam* de *Meani* ſon fils naturel. Le *Kam* d'*Anſerol* ſentit vivement l'injuſtice qu'on lui faiſoit; mais comme il étoit le plus grand politique du monde, il ne s'échappa point en murmures dans un temps où ils n'auroient fait qu'augmenter la défiance & les precautions de ſes ennemis. Ce ne fut qu'après la mort de *Zokitarezoul* qu'il fit valoir ſes droits, il ſe rendit au *Pemenrale*, qui eſt l'ombre des anciens Etats, ſuivi de ſes partiſans en grand nombre, & intimidant les uns par des menaces, gagnant les autres par des promeſſes, il leur fit voir, & annulla en ſa faveur un teſtament qui le privoit d'un honneur que perſonne ne pouvoit lui ôter.

Ses ennemis en furent au déſeſpoir, & il n'eſt point d'indignités auxquelles ils ne ſe portaſſent pour le rendre odieux; ils répandirent qu'après avoir

empoisonné les principaux du Sang Royal, il ne souhaitoit d'être Régent que pour se défaire de son pupille. Dans cette crainte apparente, ils proposerent la femme du Bassa d'*Ourtavan* pour veiller sur le jeune Roi, & pour faire l'épreuve de ce qui seroit présenté sur sa table; & bientôt après publiant qu'on avoit trouvé plusieurs fois ses mêts empoisonnés, ils mirent les peuples en allarmes. Les premiers Seigneurs voyant que le Régent, capable de gouverner par lui-même, n'avoit point recours à leurs lumieres, se liguerent contre lui; & colorant leur révolte de leur zele pour *Zeokinizul* dont ils disoient les jours en danger, ils appellerent l'étranger dans le Royaume. Le *Kam* d'*Anserol* étoit trop vigilant pour se laisser surprendre; il découvrit bientôt l'intrigue; & s'étant saisi des chefs, il éteignit la rébellion dans le sang de ses auteurs.

Peu soucieux ensuite de réfuter les calomnies qu'on débitoit contre lui, il ne s'appliqua à les détruire que par sa conduite. Les dernieres années du grand *Zeokitarezoul* avoient épuisé les finances de l'Etat; il s'occupa du soin de les rétablir: il est vrai que la manie-

re dont il s'y prit ruina quelques familles ; mais outre que le nombre en fût petit, & que leur avidité & leur avarice fît leur perte, à des maux déſeſpérés, il ne falloit pas des remedes moins violents.

Dès que *Zeokinizul* fut parvenu à l'âge de majorité, le *Kam* lui remit en mains les rênes de ſon Etat, qui, par ſes ſoins, ſe trouvoit alors le ſéjour des beaux-arts dont il s'étoit déclaré le protecteur ; & engageant le jeune Roi à ſe choiſir une épouſe, il démentit pleinement les vues indignes que lui avoient prêté ſes ennemis. Il s'écarta dans ce mariage de la conduite ordinaire aux Souverains. Amateur de la vraie gloire, il inſpira au jeune Monarque de ne conſulter qu'elle : il lui fit rejetter les alliances dont un intérêt ſordide eût été le mobile, & l'engagea à ſe choiſir pour épouſe, la fille d'un Roi détrôné, afin de montrer à l'univers qu'aſſez puiſſant de ſes propres forces, un grand Prince tel que lui devoit ſe faire un plaiſir de relever ce que la fortune s'étoit efforcée d'abaiſſer.

Quoique la diſtance qui ſéparoit ſes Etats de ceux que ſon beau-pere avoit perdus, lui laiſſât peu d'eſpérance de

le replacer sur le Trône, il le prit sous sa protection, & le fit servir en Roi dans un château de son Royaume qu'il lui donna avec toutes ses appartenances, en remettant à des conjectures favorables à lui rendre sa Couronne.

Le *Kam* d'*Anferol* eut à peine fini cette importante affaire, que, comme s'il n'y eût rien dans ce monde capable d'augmenter sa gloire, il mourut subitement ainsi qu'il l'avoit toujours souhaité. Ses ennemis ne négligerent point cette circonstance pour le poursuivre jusques dans le tombeau; ils publierent que voulant empoisonner le Roi dans une liqueur qu'il devoit prendre avec lui, l'heureux échange des coupes lui avoit donné la mort à lui-même. Le jeune Roi ne put entendre ces indignités sans horreurs; il défendit à qui que ce fût, sous de rigoureuses peines, d'attenter sur la réputation de ce grand Prince, & lui-même n'en parla jamais qu'avec les sentiments d'une estime véritable, & de la plus vive reconnoissance.

Les heureuses inclinations de *Zeokinizul* promettoient aux Kosirans un regne aussi heureux que le précédent; mais par une fatalité assez commune chez eux, le jeune Monarque se laissa gui-

der par un vieux *Mollak*, autrefois son Précepteur, & lui abandonna entièrement la conduite de son Royaume. Ce vieillard, dont la passion dominante étoit l'avarice, accabla les peuples d'impôts; & craignant que la guerre ne lui ôtât la facilité de puiser à discrétion dans les coffres, il acheta la paix à beaux deniers comptants, & la fomenta aussi long-temps qu'il lui fut possible.

Zeokinizul, qui partageoit tout son temps entre son épouse & la chasse qu'il aimoit également, n'avoit que le titre de Roi. Le *Mollak Jeflur* en avoit toute l'autorité, qu'il n'employoit qu'à établir sa famille, avancer & enrichir ses créatures, & fournir aux dépenses énormes de sa maîtresse, la Princesse *de Ginarkan*, épouse d'un Prince du Sang de *Vosaie*.

Malgré son amour intéressé pour la paix, il ne put cependant éviter la guerre.

Sicidem, grand Kam de *Katenos* dans les Provinces *Neitilanes*, étant mort sans enfants, l'Empereur des *Maregins* prétendît à sa succession. Ce Prince étoit trop puissant pour que le Roi des *Kofirans* le vit s'agrandir encore sans s'y opposer; & le Ministre *Jeflur* se trou-

va ainſi dans la néceſſité d'employer les forces de ſon maître pour lui diſputer un ſi bel héritage. D'un autre côté, le Trône de *Goplone*, dont ſon beau-pere avoit été chaſſé, étoit vacant, & il étoit de l'honneur de *Zeokinizul* de ſaiſir l'occaſion de l'y faire remonter. Après avoir tenté toutes les voies d'accommodement, le *Mollak* fit donc marcher les troupes *Koſiranes*. Le premier corps s'avança ſur les bords du *Nhir* pour tenir tête à l'Empereur *Maregins;* le ſecond vers le Royaume de *Goplone*, afin de forcer les ſuffrages en faveur de l'ancien Roi, & le troiſieme paſſa dans les Provinces Neitilanes pour ſe ſaiſir par proviſion des Etas de *Sicedem*.

Comme *Zeokinizul* ne commanda point ſes armées en perſonne, & que ſon nom ſeul eut part à cette guerre, j'en paſſerai tous les événements ſous ſilence, afin de venir plutôt à ce qui regarde ce jeune Roi. Après deux batailles gagnées, & une Ville forte priſe par les *Koſirans*, l'Empereur des *Maregins* ſe trouva trop heureux qu'on lui accordât la paix à des conditions qui n'étoient onéreuſes qu'à ſes alliés. Le beau-pere de *Zeokinizul*, en dédommagement de ſon Royaume qu'il céda à

un autre, en ne se réservant que le titre de Roi, eut en souveraineté la Province de *Reinarol*, qui, par le traité, devoit après sa mort faire partie du Royaume des *Kosirans;* & le Kam qui la lui céda, eut en échange les Etats de *Sicidem*. Quelque avantageuse que fût cette paix aux vainqueurs, elle n'étoit pas à beaucoup près telle qu'ils avoient lieu de l'espérer, ou du moins si la modération de *Zeokinizul* le faisoit se contenter de si peu, son Ministre devoit la lui rendre plus honorable. N'importe cependant, on eut grand soin de lui vanter la gloire de ses armes; & ce Prince, enflammé par les récits des exploits de ses soldats, marqua du goût pour la guerre. Las de ne régner que par son Ministre, il témoigna de vouloir gouverner par lui-même; ses Courtisans, qui ne se soumettoient qu'avec peine aux ordres de l'orgueilleux *Mollak*, applaudirent à cette résolution; & *Jeslur*, malgré sa politique, eut la douleur de voir que ce qu'il croyoit devoir affermir son ministere étoit ce qui l'alloit faire cesser.

Ce coup étoit trop terrible pour ne pas s'efforcer de le rompre; il disposa pour cet effet tous ses ressorts, & résolut de mettre en jeu tout ce qu'il y avoit

de plus criminel. Je doute qu'aucune hiſtoire fourniſſe un trait ſi noir, & un ſcandale ſi affreux. Un homme, qu'un Royaume entier avoit rendu reſponſable de ſon unique eſpérance, un homme choiſi pour former les mœurs de ſon Roi, ne s'occupe qu'à les corrompre; & couvert de ſes bienfaits, il lui en marque ſa reconnoiſſance, en lui faiſant perdre ſon innocence, l'amour de ſon épouſe, & l'eſtime de ſes ſujets.

Zeokinizul, ainſi que je l'ai rapporté, aimoit éperdument la Reine ſon épouſe. Jamais aucun Roi des *Koſirans* n'avoit été ſi fidele à la ſienne; & ces peuples naturellement légers, ne pouvant s'imaginer qu'il y ait du plaiſir dans un amour conſtant, ſouhaitoient que leur Souverain pût former une intrigue avec quelque belle perſonne de la Cour. Ce ſouhait ſi peu raiſonnable étoit coloré du bien de l'Etat, & de la gloire de l'Empire. Verrons-nous toujours, diſoient-ils, nos Rois ſous la tutelle des *Mollak?* A quoi nous ſert la paix que l'incapacité de ces hommes entretient, puiſque nos impôts ſont auſſi forts que ſi nous étions en guerre avec toute l'Afrique? Que notre Roi n'a-t-il une intrigue? L'ambition de ſa Favorite lui

feroit chérir l'indépendance ; & maître de ſes actions, au-lieu de nous laiſſer énerver dans l'oiſiveté, bientôt il employeroit nos forces à la gloire & à l'agrandiſſement du Royaume.

Tels étoient les diſcours des *Koſirans*, *Jeſlur* ne les ignoroit pas ; mais plus clairvoyant qu'eux, il ne jugeoit pas que l'accompliſſement de leurs vœux produiſît l'effet qu'ils deſiroient ; au contraire, il ſe perſuada bientôt qu'un nouvelle paſſion dans le cœur de *Zeokinizul* le rendroit encore plus inappliqué aux affaires de ſon Etat, & qu'occupé entiérement de ſon amour, il ne tarderoit pas à les abandonner. Sur ce principe, loin de déſapprouver le ſouhait des peuples entiérement oppoſé à la Religion & aux loix, il ne ſongea plus qu'à travailler à ſon accompliſſement.

La Reine ne devoit point les ſentiments de ſon époux à ſa beauté. Quand même elle n'auroit pas été d'un tiers plus âgée que lui, ſes traits n'avoient point de quoi captiver le cœur d'un Monarque aſſiégé chaque jour par des beautés ſans nombre. C'étoit au caractere généreux & reconnoiſſant, au cœur droit & religieux de ce Prince qu'elle devoit rapporter le parfait retour dont il payoit

sa tendresse. Mille fois le sentiment de son devoir lui avoit fait regarder avec indignation quelques Courtisans qui lui vantoient les charmes de quelques *Houris* de sa Capitale; & un jour que *Kigenpi*, un de ses *Methers*, ou Gentilshommes de chambre, lui parloit d'une avec action, on l'entendit lui demander d'un air sec & dédaigneux, si elle étoit plus belle que la Reine son épouse.

Ce n'étoit donc pas une entreprise facile pour le *Mollak* d'en détacher *Zeokinizul*; mais de quoi ne sont pas capables les gens de Loi! Il changea de batterie, & résolut d'engager la Reine elle-même à éloigner d'elle un époux dont elle étoit chérie tendrement, & voici comme il s'y prit.

Née dans un pays où la Religion de *Sueſi* se distribue au gré du *Pepa* qui s'en dit l'arbitre, cette Princesse avoit eu beaucoup de penchant pour ce qui est appellé dans le Royaume des *Kofirans bigoterie*, ou dévotion déplacée; les mœurs de ces peuples, & leurs sentiments sur la Religion un peu mieux raisonnés que dans le pays de cette Princesse, l'avoient gênée dans son inclination, sans cependant l'avoir désabusée. Ce fut de ce côté que *Jeflur* tendit ses

pieges; il plaça près de la Reine un de ces Dervis, scélérats, adroits s'il en fut, & qui connoissant si bien le talent exécrable de donner au péché les couleurs de la sainteté; & d'apprendre aux Grands dont ils se ménagent les bonnes graces à prix de bassesses & d'infamies, l'art de pécher sans crime. Ce traître s'acquitta au gré de *Jeflur* de sa commission. Il vint réchauffer dans le cœur de sa trop pieuse Souveraine les sentiments & le zele fanatique de sa Religion. Il lui vanta les délices d'une union intime avec *Sueſi*, qui ne refusoit jamais de se communiquer aux ames détachées des plaisirs charnels; il lui fit valoir le mérite des jeûnes, des prieres & des macérations, & après avoir affermi dans tous ces points sa crédule prosélite, il lui parla de la chasteté comme d'une vertu absolument nécessaire pour mériter les faveurs du Ciel: il insista fortement sur le genre de cette chasteté qui devoit, disoit-il, lui être entiere, & sans égard pour aucun engagement humain. La malheureuse Reine, séduite par les discours & l'hypocrite piété du Dervis, avaloit à longs traits le poison qu'il avoit préparé. Elle passoit les jours & les nuits en dévotion, à prier & à se

macérer suivant les avis de son infâme Directeur; bientôt elle en vint à cette chasteté superstitieuse qu'il exigeoit d'elle; & croyant en avoir trop fait pour rester en si beau chemin, elle résolut, pour se consacrer encore plus dignement à cet époux qu'on lui promettoit, de se sevrer des caresses de celui auquel elle étoit unie par les nœuds les plus sacrés & les plus indissolubles.

Le jeune Roi, que depuis quelques jours ce commerce mystique fatiguoit horriblement, se trouva fort offensé, lorsque demandant à la Reine de répondre à sa tendresse, il se vit rebuté sous le prétexte d'incommodités imaginaires dont elle ne ressentoit aucune atteinte; loin de se rendre cependant, il n'en devint que plus pressant. Ce fut alors que cette Princesse, pour se débarrasser de ce qu'elle nommoit importunités dans son époux, lui fit dire, & lui confirma elle-même, que par une infirmité incurable, elle étoit devenue inhabile aux fonctions du mariage.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Monarque. Plongé dans la plus affreuse mélancolie, il fut trois jours sans sortir de son appartement. La chasse, qui avoit toujours eu pour lui mille

charmes,

charmes, lui devint insipide : il fuyoit la compagnie ; & ses plus chers favoris, pour être soufferts auprès de lui, n'en devoient approcher que la tristesse peinte sur le visage. *Jestur* triomphoit de la réussite de son projet ; il gagna un des Chambellans qui étoit fort avant dans la confiance du Roi ; & l'ayant instruit d'où partoit le trait qui lui déchiroit le cœur, il lui fit de grandes promesses s'il venoit à bout de l'arracher.

Kelirieu, c'étoit le nom du Chambellan, y consentit, & chercha l'occasion d'être seul avec son maître. Il ne tarda pas à la trouver. Un jour que *Zeokinizul*, appuyé nonchalamment sur un sopha, rêvoit profondément au changement de son épouse, le Chambellan vint se jetter à ses pieds.

Souffre, lui dit-il, qu'un Sujet fidele ose pénétrer dans les secrets de Ta Hautesse. Tu connois, Seigneur, mon attachement respectueux pour ton auguste personne ; tu sais que ta gloire & ta satisfaction me sont plus cheres que ma vie ; daigne donc, Seigneur, m'apprendre le sujet des chagrins dont tu me parois dévoré ; verse dans le sein d'un Serviteur fidele toutes tes inquiétudes ; peut-être trouvera-t-il les moyens de

les adoucir... *Kelirieu* voyant que ſon diſcours ne faiſoit aucune impreſſion ſur le Roi, qui, toujours dans la même poſture, ne paroiſſoit pas y donner la moindre attention, pourſuivit ainſi : Mais, Seigneur, je m'apperçois que ma hardieſſe t'offenſe ; j'ai perdu la confiance de mon Maître, c'en eſt aſſez; parle, & que Ta Hauteſſe décide le ſort d'un objet qui lui eſt odieux.

Le ton animé avec lequel l'artificieux *Kelirieu* prononça ces dernieres paroles, tira le Roi de ſon aſſoupiſſement. Non, cher ami, lui répondit-il en ſe relevant, je t'aime toujours; & ſi je ne te confie pas mes chagrins, c'eſt qu'ils ſont ſans remede, & que tu n'aurois que la douleur de les apprendre ſans pouvoir les ſoulager... La Reine.... ah ! n'en demande pas davantage; il faut que je ſois éternellement malheureux, ou que je perde l'eſtime de mes Sujets ; le parti eſt pris, il n'y a plus à balancer, & mon choix eſt déja fait. Va, retire-toi, & que je m'affermiſſe dans ma réſolution.

Kelirieu n'inſiſta pas davantage : il courut annoncer au *Mollak*, qu'il avoit mis déja le premier appareil ſur la plaie du Roi: Puiſque j'ai arraché de ſon cœur, ajouta-il, le funeſte ſecret qu'il renfer-

moit; je me flatte de pouvoir dans peu le guérir entiérement de ſa bleſſure. C'eſt beaucoup, reprit *Jeſlur*, que de conſoler *Zeokinizul;* mais ce n'eſt pas aſſez, il faut encore que tu lui faſſes donner ſon cœur à celle que je te nommerai; réuſſis dans ce point, & je te promets mille tomans pour premiere marque de ma gratitude.

Le Roi cependant s'étoit un peu ſoulagé par la confidence qu'il avoit faite à *Kelirieu*; il le chercha le reſte du jour: mais l'habile Entremetteur ſut eſquiver le tête-à-tête: bien plus, il ne ſe préſenta point les jours ſuivants devant ſon Maître, & le réduiſit ainſi à l'appeller lui-même auprès de ſa perſonne. Dès qu'ils furent ſeuls enſemble: Mon cher *Kelirieu*, dit le Roi, je t'avois bien dit que mon mal étoit ſans remede, & que tu n'aurois que le déplaiſir de l'apprendre ſans pouvoir le faire ceſſer. Seigneur, interrompit le ruſé Chambellan d'un air timide, j'en ſais bien le moyen; mais je n'oſe le propoſer à Ta Hauteſſe, & cependant c'eſt le ſeul à mettre en uſage. Ah! parle, dit le Prince en l'embraſſant; quand même je refuſerois de m'en ſervir, je ſaurois toujours gré à ton zele de l'avoir imaginé. Une femme,

Seigneur, reprit *Kelirieu*, cauſe les peines de Ta Hauteſſe, une autre peut ſeule les diſſiper... Quel conſeil oſes-tu me donner, infâme, répondit *Zeokinizul* indigné? Ne t'ai-je pas dis que j'aimerois mieux périr que de perdre l'eſtime de mes Sujets? Interprete & protecteur des loix, ne dois-je donc montrer ma puiſſance que par ma hardieſſe à les enfreindre?

Que ta Hauteſſe daigne m'écouter, repartit *Kelirieu* ſans être effrayé de la colere du Roi. Je jure par ta tête, Seigneur, que je n'ai point eu deſſein de t'offenſer : trop prompt à interpréter mes ſentiments, tu as cru que mes intentions étoient vicieuſes. Mais, Seigneur, Ta Hauteſſe fait-elle ſi peu de juſtice à *Kelirieu* que de penſer qu'il voulût flétrir ta gloire? Non, j'atteſte le Ciel que je périrois plutôt mille fois. En diſant à Ta Hauteſſe que c'étoit dans le commerce des femmes qu'elle devoit chercher le remede à ſes maux, je n'ai entendu que celui qu'approuvent les loix divines & humaines, & que la ſolitude ne pouvant qu'augmenter tes peines, l'enjouement & la vivacité amuſante du ſexe dans ſes converſations étoit le ſeul contre-poiſon des

triſtes idées qui ne ceſſent de t'aſſiéger.

Le pas eſt trop gliſſant, reprit le Roi: des femmes qui ſavent plaire à l'eſprit ne tardent guere à paſſer juſqu'au cœur; & puiſque la Reine me remet le don que je lui avois fait du mien, je ne veux travailler qu'à me le conſerver libre. En même-temps il changea de diſcours, & peu après quittant ſon Confident, il lui laiſſa la liberté d'aller faire ſon rapport à *Jeſlur*. Je te devrai tout, lui dit le *Mollak* en l'embraſſant; mais je ne ſerai pas ingrat. *Liamil*, femme du Baſſa de ce nom, eſt celle que tu dois propoſer à *Zeokinizul*. A ce nom, *Kelirieu* ne peut retenir ſa ſurpriſe.

Quoi, dit-il au Miniſtre, tu penſes qu'une perſonne de cet âge pourra le captiver? Que ta *Sainteté* conſidere donc quels ſont les ſcrupules de *Zeokinizul:* il ne faut pas moins qu'une beauté accomplie pour le forcer à une infidélité qu'il regarde comme un crime; tu lui préſentes dans *Liamil* ce qu'il y a de moins piquant à la Cour, & de plus, une femme que le devoir attache à ſon époux. Le Prince ne ſera-t-il pas effrayé à l'idée d'un double crime, lui qui pâlit à celle d'un ſeul? Ah! ſavant *Mollak*, tu me demandes plus que je ne ſaurois

faire. Donne-moi du moins une jeune perſonne, gaie, aimable, ſéduiſante, & alors je te réponds du ſuccès.

Que tu connois bien peu *Zeokinizul!* interrompt le Miniſtre; ne vois-tu pas qu'accoutumé à des appas ſurannés, il ne trouvera d'aimable que des traits reſſemblants à ceux de ſon épouſe? D'ailleurs, aura-t-il le temps d'écouter les ſcrupules? Moins *Liamil* eſt belle, & moins il s'en défiera; c'eſt ſur ſon eſprit plus que ſur ſa beauté que je compte. Tu le ſais, elle en a infiniment, & c'eſt par-là que je veux qu'elle plaiſe, l'occaſion fera le reſte. D'ailleurs, penſes-tu que j'entende ſi mal mes intérêts que de donner à *Zeokinizul* une jeune maîtreſſe dont l'ambition ne ſera ſatisfaite qu'en ſe voyant la diſpenſatrice des dignités du Royaume, & le canal des graces? Non, non, cher *Kelirieu*, c'eſt *Liamil* qu'il faut au Roi; c'eſt elle que tu dois lui faire agréer, ſi tu veux conſerver dans moi le meilleur & le plus puiſſant de tes amis; toute autre qu'elle me feroit prendre ombrage, & m'obligeroit à ne le pas prendre long-temps. Tiens, voilà un billet de mille tomans, va te les faire payer au tréſor; mille autres t'attendent après le ſuccès.

Jeflur n'étoit rien moins que libéral ; mais l'affaire étoit pour lui de trop grande importance pour ſe priver par une épargne mal placée de l'habile conducteur qui s'en étoit chargé. *Kelirieu* ſe rendit le jour ſuivant au lever du Roi. Ce Prince le fit entrer dans ſon cabinet, & reſſuſcitant la converſation du jour précédent : Que ton remede eſt peu de choſe, lui dit-il, pour ce que j'endure ! Mes maux veulent plus que des paroles. Je connois une perſonne, répondit *Kelirieu*, dont l'entretien eſt ſi charmant, que Ta Hauteſſe ne la verroit pas deux fois ſans le goûter, & reprendre ſa premiere gaieté. Comme le Roi ſembloit en douter, le Chambellan s'échappa, & courut à l'appartement de la Reine avertir *Liamil*, l'une de ſes Dames d'honneur, que le Roi l'appelloit. *Liamil*, tranſportée de joie, & déja prévenue, s'empreſſa d'accourir : mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſque *Zeokinizul* lui ayant demandé ce qu'elle ſouhaitoit, ne fit que la parcourir des yeux ſans dire une ſeule parole. Quelque préparée qu'elle fût à ſon rôle, elle rougit, non pas de honte, mais de dépit ; & n'oſant rompre le ſilence la premiere, après avoir reſté un quart d'heure

environ dans l'appartement, elle s'inclina profondément, & se retira la confusion & la rage dans le cœur.

Le *Mollak* qui l'attendoit au passage, fit ce qu'il put pour la consoler. Fiet-en à moi, lui dit-il ; *Zéokinizul* est blessé ; donne-lui le temps de se mettre au-dessus des remords, & tu n'auras pas lieu de te plaindre. En effet, *Zeokinizul* ne la vit pas éloignée, qu'il se repentit de l'accueil glacé qu'il lui avoit fait; il se reprocha son incivilité ; & pour lui en faire une espece de réparation, il fut chez la Reine. C'étoit-là le moment de crise pour cette Princesse; si elle eût fait trêve avec sa dévotion outrée pour recevoir, ainsi qu'elle le devoit, le Prince son époux, les projets de *Jeflur* étoient ruinés, & les mille tomans de *Kelirieu* restoient au trésor; mais lui ayant fait dire qu'elle supplioit Sa Hautesse de lui permettre d'achever sa priere avant de l'aller trouver, il eut le temps de parler à *Liamil*. Plein des éloges que *Kelirieu* avoit faits de l'esprit de cette femme, il crut qu'elle les justifioit pleinement; & sous prétexte d'un goût invincible pour sa conversation, il lui donna un rendez-vous dans son cabinet pour le soir du même jour.

Ce seroit inutilement que je m'efforcerois de peindre les transports de *Jeflur* lorsque *Liamil* lui rapporta cette nouvelle; il lui fit renouveller le serment qu'elle lui avoit fait, de n'exiger jamais les droits de Sultane favorite, & de s'en tenir aux honneurs du mouchoir; il lui traça le plan de vie qu'elle devoit suivre, la conduite qu'elle devoit tenir avec la Reine, la mit au fait du caractere du Roi; enfin, il en agit avec elle comme une mere tendre, qui voyant sa fille prête à passer dans les bras d'un époux, la dresse au combat, lui expose les plaisirs & les chagrins qui suivent le Sacrement, lui apprend à donner de la pointe aux uns, & à émousser celle des autres. Lorsqu'il fut seul, il se félicita sur l'heureux choix qu'il avoit fait, & véritablement il ne pouvoit tomber sur une personne qui répondît mieux à ses vues, & s'y conformât avec moins d'ambition & plus de docilité.

Liamil joignoit à beaucoup d'esprit une égalité d'humeur qui la faisoit aimer, quoiqu'âgée de trente-cinq ans. Déja le Ministre n'avoit point craint qu'elle manquât le cœur de *Zeokinizul*. Les graces postiches dont elle réparoit la per-

te ou le défaut des naturelles, la propreté infinie dont elle étoit toujours, le bon goût dans les habits & dans leur assortiment, lui garantissoient la victoire, & d'ailleurs il n'étoit pas nouveau chez les *Kofirans* de voir leurs Souverains tenir des maîtresses plus âgées que leurs Ministres, jusques-là qu'il s'en est trouvé qui ont captivé le pere & les enfants jusqu'à la troisieme génération.

Liamil ne manqua pas de se rendre au lieu & à l'heure assignée. Elle trouva que *Zeokinizul* l'attendoit; & quoique ce Prince se fût préparé à la voir, il n'en fut pas moins décontenancé à son aspect qu'il l'avoit été le matin. *Liamil* fit tous les frais de la conversation: *Zeokinizul* ne s'acquitta que de ceux de la politesse; & après une bonne heure de tête-à-tête, ce dernier ayant témoigné qu'il vouloit être seul, elle le quitta sans avoir obtenu de lui au-delà de huit à dix réponses plus civiles que galantes. La désolation de *Liamil* lorsqu'elle se présenta à *Jeflur*, est inconcevable. Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, en se jettant sur un sopha! Les soupirs lui couperent la voix, & elle n'en put dire davantage. *Jeflur*, interdit, ne sa-

voit que penſer ; il eſſuyoit ſes larmes, il lui faiſoit des promeſſes, & lui juroit ſur-tout de la dédommager des peines qu'il lui cauſoit. Laiſſez-moi, lui dit-elle, enfin ; n'étoit-ce pas aſſez de me faire épouſer un homme que je hais ? Falloit-il encore m'en faire aimer un qui me mépriſe ? Oui, le Roi dont vous m'aviez fait eſpérer l'amour, n'a pour moi que la plus cruelle indifférence ; je ſors de ſon cabinet : j'y ai reſté plus d'une heure, & non-ſeulement il ne m'a point parlé d'amour, mais encore il ne m'a pas dit la moindre douceur. N'eſt-ce que cela qui cauſe ton déſeſpoir, lui répondit *Jeſlur ?* Ne t'avois-je pas dis que *Zeokinizul*, pénétré de ſon devoir, ſe trouveroit extrêmement réſervé avec toi ? qu'abſorbé dans ſes réflexions, il te paroîtroit inſenſible ? Pourquoi ne l'avoir pas agacé. Va, ne te chagrine point davantage : je ſaurai te ménager un ſecond tête-à-tête ; mais garde-toi bien de te piquer de modeſtie : fais toutes les avances : employe même une douce violence pour le faire ſuccomber. Il ne faut pas agir avec lui comme avec les amants ordinaires : ce que j'exige de toi ne te doit pas beaucoup coûter. *Zeokinizul* eſt à la

fleur de ſon âge ; tu l'aimes, il eſt aimable : que ne dois-tu donc pas faire pour obtenir du retour de ſa part ?

Liamil, ſi bien endoctrinée, attendit avec impatience l'effet des promeſſes de *Jeſſur;* & réſolue de faire les derniers efforts pour ſéduire *Zeokinizul*, elle ſe flatta que le premier rendez-vous ſeroit l'aſſaut victorieux qui le ſoumettroit. *Kelirieu* ne tarda pas à le lui procurer. Ce Roi, qui, dans *Liamil*, n'avoit rien vu qu'il eût à redouter, ſe laiſſa facilement entraîner aux inſtances de ſon Confident, qui le ſollicita d'avoir encore une entrevue avec elle, & il lui fit dire de ſe trouver au ſoir dans une chambre écartée du palais. On juge aſſez combien cette nouvelle lui fut agréable. Il y avoit déja long-temps qu'elle y étoit lorſque le Roi entra ; le jour n'entroit que fort peu dans l'appartement, auſſi n'étoit-ce que par ſon eſprit qu'elle devoit enflammer *Zeokinizul*. Je ne ſaurois rapporter ici leur converſation, ni l'un, ni l'autre ne l'ayant jamais détaillée à perſonne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Liamil* enchanta le Roi par ſes ſaillies vives & brillantes, qu'il prit à l'entendre, plus de plaiſir qu'il ne s'étoit promis, que les agaceries de cette fem-

me mirent ſa vertu aux abois, & qu'enfin doucement entraîné ſur un lit de repos, il la mit au comble de ſes vœux.

Ce premier pas fait, le Roi ne ſentit plus rien qui l'inquiétât; il goûta à pluſieurs repriſes un plaiſir auquel l'expérience de ſa maîtreſſe donnoit une pointe dont la dévotion de ſon épouſe n'avoit pas ſu l'aſſaiſſonner, & il ſortit enfin de cette chambre fatale, tel que *Jeſlur* & *Kerilieu* l'avoient ſouhaité, c'eſt-à-dire épris de l'amour le plus violent. Les rendez-vous ſe donnerent encore quelque temps en ſecret: mais bientôt la paſſion n'en fit plus un myſtere. Les Courtiſans s'en entretinrent, la Reine même en fut informée; mais au-lieu d'eſſayer ſur ſon époux l'aſcendant qu'elle y avoit toujours eu, pour le rappeller à elle, elle s'amuſa à gémir de ſon malheur aux pieds d'une image de *Sueſi*, & perdit par cette piété mal-entendue tout eſpoir de rentrer jamais dans ſon cœur. Le mari de *Liamil* s'aviſa de trouver mauvais que ſon épouſe lui fût infidelle: il lui fut fait défenſe d'avoir avec elle aucun commerce. Son pere, Baſſa des plus illuſtres du Royaume, voulut auſſi faire du bruit; mais quelques tomans qu'on lui donna, & dont

il avoit grand beſoin, lui fermerent la bouche : il n'y eut pas juſqu'à *Jeſlur*, qui, pour en impoſer au peuple, blâma hautement la conduite du Roi. Le Monarque trouva mauvais qu'il oſât lui faire des remontrances à ce ſujet. Je vous ai abandonné la conduite de mon Royaume, lui dit-il aigrement ; j'eſpere que vous me laiſſerez maître de la mienne. Il ne manquoit que ces mots à la ſatisfaction du *Mollak*. Cette réponſe, par ſes ſoins, fut divulguée parmi le peuple. On ne ſauroit concevoir combien il en fut ſcandaliſé. La paſſion du Roi, qu'il avoit tant ſouhaitée, dès qu'elle ne fit qu'affermir l'autorité de *Jeſlur*, lui parut un adultere odieux, & un commerce infâme qui ne manqueroit pas d'attirer le courroux du Ciel ſur le Royaume. On fit des vers ; on chanta des chanſons, où maltraitant également leur Prince & ſa Maîtreſſe, ces eſprits auroient fait craindre, à qui n'ont pas connu leur inconſtance, & combien aiſément ils paſſent d'un excès à l'autre, les plus terribles révolutions. *Zeokinizal*, charmé de *Liamil*, étoit ſans ceſſe avec elle. Il choiſit la maiſon d'un vieux Baſſa du premier ordre pour jouir en paix & ſans crainte d'être diſtrait,

des plaiſirs que l'amour lui prodiguoit. Là tout ce que la délicateſſe la plus raffinée peut inventer pour donner de nouvelles faces à la volupté, étoit employé avec profuſion, tout y reſpiroit l'amour & ſes douceurs, tout s'y reſſentoit du bon goût de l'amante, & de la magnificence de l'amant. Rien ne troubloit les ſcenes charmantes qui s'y renouvelloient chaque jour. Le vieux Baſſa même & ſa famille n'aſſiſtoient qu'au prologue; le beau de la piece & l'intrigue n'avoient pour ſpectateurs que des confidents diſcrets & éprouvés, & le denouement pour témoins que les acteurs intéreſſés à l'accomplir.

La vertu, dit un grand Poëte des *Kofirans*, eſt comme une iſle eſcarpée; on n'y rentre plus dès qu'on eſt dehors, *Zeokinizul* en fit la triſte expérience. Dans ces parties délicieuſes où les confidents ſeuls étoient appellés, *Liamil* obtint qu'une de ſes ſœurs y fût admiſe dans la ſuite. L'imprudente ne voyoit pas qu'après avoir elle-même étouffé les remords dans le cœur de ſon amant, le ſang qui les uniſſoit ne ſeroit pas capable de s'oppoſer à l'amour, ni empêcher qu'elle devînt ſa rivale. Cette ſœur qui, du côté du corps, avoit

peu d'avantage sur l'aînée, l'emportoit sur elle du côté des qualités de l'esprit. Propre à jouer le rôle de favorite, aussi entreprenante que *Liamil* l'étoit peu, ambitieuse à l'excès, fiere, vindicative, uniquement occupée de ses intérêts, & ne cherchant la faveur que pour en tirer parti, voilà quelle étoit *Leutinemil*. Elle ne put voir la facilité qu'il y avoit de supplanter sa sœur sans être tentée de le faire; & *Zeokinizul*, auquel une longue possession avoit découvert le peu de beauté de sa maîtresse, ne fut pas fâché de trouver à faire changer d'objet à son amour. Il s'attacha donc à *Leutinemil*, mais sans rompre entiérement avec sa sœur, & dans la seule vue d'aiguiser son appetit par le changement, pour retourner avec plus de plaisir à son premier mêts. On sait trop que l'amour ne respecte point les liens du sang. *Liamil* oublia que *Leutinemil* étoit sa sœur, pour n'y plus voir qu'une rivale. Elle courut annoncer son désastre à *Jeflur*, l'intéresser dans sa querelle, & le mettre de moitié dans sa vengeance. Le *Mollak* ne se posséda point à cette nouvelle. Le changement du Roi détruisoit ses espérances, ses deux mille tomans étoient perdus, & peut-être le

Miniſtre couroit-il le même riſque. Dans cette fâcheuſe conjecture, il eut recours à *Kelirieu*.

Mais celui-ci ne trouvoit plus ſon intérêt à le ſervir, l'immenſe fortune qu'on lui lui avoit promiſe s'étoit réduite aux deux mille tomans, & le peu de ſoin que *Liamil* prenoit de ſes amis, l'avoit fait paſſer du côté de ſa ſœur, qui ſembloit aſſurer une protection puiſſante à qui s'attacheroit à elle. Il fut donc ſourd aux diſcours flatteurs du *Mollak*. *Jeflur* n'en fut que médiocrement affligé. Son eſprit fécond en noirceurs lui avoit déja ſuggéré un moyen de diſſiper ſes craintes, ſans compromettre ſes tomans. Tâche de reſter, dit-il à *Liamil*, ſur le pied où tu es maintenant avec le Roi. Ferme les yeux ſur des égards qui t'outragent, que la concurrence de ta ſœur ne t'effraye pas, je ſaurai bien la faire ceſſer; flatte *Zeokinizul;* je le connois, ce n'eſt que par la complaiſance que tu pourra conſerver ſon cœur.

Docile aux inſtructions de *Jeflur*, *Liamil* ne marqua au Roi ſa jalouſie que par le redoublement de ſes careſſes; & ce Prince charmé d'aimer & d'être aimé par deux rivales ſi peu ombrageuſes,

entretint avec elles un commerce d'autant plus charmant, qu'il étoit plus criminel. *Leutinemil* devint enceinte; elle assura que son époux n'avoit aucune part à sa grossesse. C'étoit donc l'ouvrage de *Zeokinizul*. *Jeflur* n'en fut point allarmé; il ne craignoit que la mere, & la circonstance étoit favorable pour s'en délivrer.

Le temps de la grossesse se passa sans accidents; l'enfant vint heureusement au monde dans le terme, & *Zeokinizul* félicita l'accouchée dans les termes les plus tendres; mais peu de jours après, cette grande joie se changea en une égale tristesse. Des maux de cœur terribles prirent à la mere; elle entra dans des convulsions affreuses, & mourut sans que les Médecins pussent ou voulussent déclarer la véritable cause de sa maladie. Cette mort si peu attendue affligea sensiblement *Zeokinizul*, & lui fit interrompre ses plaisirs. La compatissante *Liamil* pleura avec lui, & sut si bien cacher sa joie de la perte de sa rivale, que, touché de l'excès de sa douleur, le Monarque fut contraint de faire cesser la sienne pour essuyer ses larmes. Cette marque du bon cœur de *Liamil* que bien des gens crurent sincere, fixa *Zeoki-*

nizul en ſa faveur, & le fit revenir à elle plus paſſionné que jamais.

Une guerre de la plus grande importance qu'il eut à ſoutenir, ne le détourna point des ſoins de ſon amour; ſe repoſant entiérement de la gloire de ſes armes, ſur ceux que le Miniſtre plaçoit à leur tête, il abandonna tout au *Mollak Jeſſur*, dont l'avarice ſordide fit eſſuyer aux *Kofirans* les plus honteux revers. L'amour que *Zeokinizul* avoit pour ſon peuple, lui auroit fait recevoir avec la plus vive douleur, la perte de cent mille des plus braves de ſes ſoldats, & de plus de ſept millions de tomans, ſi ſa paſſion pour *Liamil* l'avoit pu laiſſer un inſtant à lui-même; mais il oublioit avec elle tout le reſte du monde. De la maniere dont penſoit cette favorite, qui dans le Roi, n'aimoit que l'amant, jamais il n'y en auroit eu de plusheureuſe qu'elle, ſi, comptant moins ſur ſon mérite, ou inſtruite par l'expérience, elle s'étoit défiée des perſonnes de ſon ſexe, qu'elle devoit bien ſavoir jalouſes de ſa fortune, & aux aguets pour l'en dépouiller; mais s'imaginant qu'une paſſion que pluſieurs années n'avoient pu éteindre, ne ſe démentiroit jamais, & étoit à l'abri de l'inconſtance, elle tomba dans le mal-

heur dont la mort de *Leutinemil* l'avoit garantie.

Il lui reſtoit encore trois ſœurs, qui toutes, quoique médiocrement partagées de la nature, ſe flattoient que leur tour viendroit auſſi de paroître devant le Souverain. La coquetterie & quelque choſe de plus avoit toujours été héréditaire dans cette famille; mais il ſembloit que cette génération eût enſorcelé *Zeokinizul*, & que le ſang des *Selen* voulût accourir de tous ſes canaux ſe mêler au Royal, afin de couler avec lui juſqu'à la poſtérité la plus reculée. La premiere de ces trois ſœurs étoit veuve d'un Baſſa du ſecond rang; un peu plus jolie que les autres, elle prétendoit que c'étoit à elle de les précéder; & pleine de cette bonne opinion de ſon mérite, elle comptoit bien garder la place aſſez long-temps pour les déſeſpérer. Son eſprit étoit aſſez ſemblable à celui de *Leutinemil*, ſi toutefois elle ne la ſurpaſſoit encore en ambition. *Kelirieu* avoit été autrefois avec elle dans un commerce fort étroit, & l'on prétend que ce fut autant par reconnoiſſance que par envie de débuſquer *Liamil*, qu'il ſe porta à lui rendre ſervice.

La longue habitude que cette dernie-

re avoit eue avec *Zeokinizul* lui avoit ôté le peu de pudeur qui reſte aux femmes les plus débordées. En poſſeſſion des droits de ſon épouſe, elle s'étoit accoutumée à ſe regarder comme telle; & ſortant des bras de ſon amant, le viſage marqué de ſes careſſes, elle ne rougiſſoit pas de ſe montrer. Pluſieurs Seigneurs m'ont aſſuré, que ſortant un jour d'un cabinet de verdure, la gorge nue, & les cheveux épars, ſous prétexte de ſe dérober aux embraſſements de *Zeokinizul*, elle leur avoit dit ces mots ſans ſe déconcerter: *Voyez, de grace, comme ce paillard m'a accommodée.* Ces délicieuſes parties de plaiſirs lui étoient devenues inſipides dès qu'elles étoient ſecretes, & depuis long-temps elle perſécutoit ſon amant, de ſe choiſir un certain nombre d'aſſociés. *Keirieu*, pour parvenir à ſon but, appuya la demande de la favorite, & il fit ſi bien que ſon maître la chargea de trouver quelques perſonnes de chaque ſexe propres à repréſenter dignement dans ces fêtes célébrées en faveur de Bacchus, & du Dieu de Cythere. Le confident ne manqua pas cette occaſion de produire *Lenertoula* comme elle le ſouhaitoit depuis long-temps. *Liamil* ſa ſœur, qui l'avoit vue lui faire

exactement sa cour, la vit de même sans jalousie admise parmi les convives. Mais *Zeokinizul* ne l'apperçut pas avec la même indifférence ; il ne put se défendre de prendre dans ses yeux l'amour le plus vif. *Lenertoula*, le remarquant avec attention, crut ne devoir lui faire que des avances peu concluantes ; le Monarque donna dans le piege, & s'amouracha de jour en jour ; & lorsqu'elle vit sa passion au point qu'elle le souhaitoit, elle marqua les conditions auxquelles elle consentoit de la satisfaire. *Zeokinizul* amoureux ne put rien refuser ; rangs, titres, biens, tout fut prodigué, & *Lenertoula*, à l'abri des revers, ou du moins en état de se soutenir, ne craignit plus de rendre publique son intrigue.

Liamil apprit avec désespoir ce second trait de perfidie de ses sœurs. Regardant le cœur du Monarque comme un bien qui lui appartenoit par droit de prescription, elle lui fit des reproches amers de son inconstance. Mais son regne étoit passé. *Zeokinizul* la congédia froidement, sans vouloir entrer avec elle dans aucun éclaircissement ; & quelques heures après, il lui fit signifier par un de ses Eunuques, qu'elle eût à se retirer de sa Cour. Ce fut un coup de la politi-

que de *Lenertoula*. Cette nouvelle Favorite, appréhendant que sa sœur qui connoissoit parfaitement le caractere du Monarque, ne saisît un de ces moments où il ne pouvoit rien refuser, pour reprendre son bien, elle prétexta des scrupules religieux qu'il fut contraint de lever par l'éloignement de *Liamil*. Cette malheureuse, qui n'emportoit de toute sa faveur, que la douleur de la perdre, & la honte d'y être parvenue aux dépens de son honneur, se retira dans une Mosquée, où l'on dit qu'elle passa le reste de ses jours à pleurer ses égarements. Pour moi, je m'imagine qu'elle regretta bien davantage de ne plus posséder son amant, que de l'avoir possédé. Quoi qu'il en soit, la générosité de *Zeokinizul* fut pourvoir abondamment à tous ses besoins: il fit payer exactement toutes ses dettes, & lui assigna pour sa vie une rente des plus considérables. *Lenertoula*, contente des preuves que lui avoit données l'amour de son Souverain, consentit à le rendre heureux; la possession ne fit qu'augmenter ses desirs; elle en eut pour prix la liberté de dispenser à son gré les honneurs & les trésors, & son crédit sur son esprit devint si grand, qu'on craignit qu'elle

ne parvînt à le maîtriſer abſolument.

Jeſlur n'étoit plus en état de travailler à ſa chûte, ainſi qu'il avoit fait à celle de *Leutinemil*. Lui-même voyoit approcher la ſienne chaque jour, & à peine lui reſtoit-il quelques jours à jouir de ſa grandeur. Il les paſſa à donner à ſon Maître des avis ſur la conduite de ſon Etat, qu'il ſe fit un devoir de ne pas ſuivre; & traître juſqu'à la fin de ſa vie, il n'employa ſes derniers moments qu'à ruiner dans l'eſprit de *Zeokinizul* un *Mollak* auquel il avoit promis vingt fois de le faire déſigner pour ſon ſucceſſeur. Ce vieux Miniſtre ne fut regretté que du Roi, qui n'étant pas informé de ſon incapacité, & de ſa mauvaiſe conduite ſur-tout dans les trois dernieres années de ſa vie, le regretta ſincérement, & ordonna qu'on lui bâtît un ſuperbe tombeau dans la moſquée Royale de la Capitale du Royaume. Mais lorſqu'après avoir déclaré qu'il ne vouloit plus de Miniſtre, il commença à gouverner par lui-même, il connut bientôt par ſes yeux combien peu *Jeſlur* avoit été digne de l'important emploi qu'il lui avoit confié; il ceſſa de le regretter; & ne voulant pas pouſſer ſon reſſentiment

juſqu'où

jusqu'où il devoit aller, il se contenta de contremander le mausolée qu'il lui avoit décerné, & de laisser les cendres de ce *Visir* ignorant & infidele, dans l'obscurité du réduit où elles étoient en dépôt.

Cette mort changea bientôt toute la face de la Cour. *Zeokinizul* pour qui jusqu'alors la moindre application aux affaires étoit un supplice, s'enferma tous les jours régulièrement plusieurs heures pour travailler à réparer les pertes que la nation avoit faites, & effaça par des conquêtes brillantes le souvenir des échecs humiliants qu'elle avoit soufferts. Le principal motif de cette guerre étoit l'immense succession de l'Empereur des *Maregins* qu'on vouloit démembrer. La Reine de *Ghinoer*, sa fille, étoit une Princesse fiere & opiniâtre, qui prétendoit que, malgré les Traités faits à ce sujet, son sexe ne l'excluoit point de la possession de tous les Etats de son pere; les vieilles troupes de l'Empereur étoient restées à son service, & son courage héroïque joint à une beauté extraordinaire, lui avoit tellement gagné le cœur de ses peuples, que chaque sujet de son Empire s'offroit d'être soldat pour soutenir ses prétentions.

Zeokinizul sentit bien que, pour réduire une si puissante ennemie, il lui falloit faire les derniers efforts; mais ses finances épuisées, le commerce tombé dans son Royaume, ses Villes, & leurs campagnes dépouillées d'hommes, les auroient réduits à peu de chose, s'il n'eût pris que des mesures ordinaires pour regagner l'estime des *Kosirans*, que son indolence & le ministere inique de *Jesur* avoient aliénés. Il fit publier qu'il étoit dans la résolution de se mettre lui-même à la tête de ses armées. Effet surprenant du génie de ces peuples; ils oublient aussi-tôt les sujets de mécontentement qu'ils avoient eus de leur Roi, ce ne fut que de cet instant qu'ils marquerent son installation au trône de ses peres qu'il possédoit depuis près de 30 années; les murmures cesserent, l'indigence disparut, ou du moins personne ne s'en plaignit. Du fond des Provinces les plus éloignées, on vit les vieux Nobles amener leurs enfants à la Cour, pour être enrôlés dans les troupes de la garde du Souverain; les payfans se laisserent enlever, avec joie, leurs fils, compagnons nécessaires de leurs travaux; & tout en leur di-

ſant le dernier adieu, les animoient à combattre aux yeux de leur Souverain qui alloit partager les dangers avec eux, & rétablir l'honneur de la nation. Enfin, les amours de *Zeokinizul*, qui avoient indiſpoſés tous les *Koſirans*, parce qu'ils n'avoient pas produit l'effet qu'ils ſouhaitoient, leur devinrent une choſe indifférente, dès qu'ils le virent marcher à la gloire; & les converſations qui ne rouloient que ſur ſes intrigues, n'eurent plus d'autre ſujet que la guerre, où chacun, ſelon plus ou moins de fécondité à faire des projets, couronnoit ſon Roi de plus ou moins de lauriers.

Zeokinizul, auquel on prit ſoin de rapporter l'allégreſſe de ſes peuples, n'y fut point inſenſible; animé du devoir de répondre à l'idée qu'ils ſe formoient de lui, & de réaliſer leurs vœux, il ſe montra tel qu'il étoit véritablement, & que la politique de ſon *Viſir* l'avoit empêché de paroître. Il eſt vrai que ſes grandes occupations ne lui firent pas oublier ſon amour; mais outre que c'eſt le comble de l'éloge pour un grand Prince, tel que *Zeokinizul*, d'embraſſer également deux choſes ſi oppoſées, ſans que le temps qu'il donnoit à l'une por-

tât aucun préjudice à l'autre, ſon attachement pour *Lenertoula*, loin d'affoiblir en lui le ſentiment de la gloire, n'étoit propre qu'à l'entretenir, & à le lui faire déployer davantage. Cette Favorite étoit extrêmement ambitieuſe ; & regardant la gloire de ſon amant comme la ſienne propre, elle jugeoit que l'augmentation de ſa puiſſance le feroit auſſi de ſa grandeur. D'ailleurs, altiere & impérieuſe, elle ne pouvoit ſouffrir que la Reine de *Ghinoer* & ſes alliés donnaſſent des loix à un Prince qu'elle vouloit qui n'en reçût que d'elle ſeule.

Tous les magaſins une fois formés, les plans de la campagne dreſſés, & les ſoldats raſſemblés au rendez-vous général, *Zeokinizul* partit pour prendre le commandement de l'armée qui devoit agir contre les *Bapaſis*. Jamais pere de ſes peuples au retour d'une guerre périlleuſe dont il les a ſauvés, ne reçut d'eux tant de marques de leur gratitude, que *Zeokinizul* en reçut de l'affection des *Koſirans* ſur ſon paſſage. La vue de *Lenertoula* qui l'accompagnoit à l'armée ne fit ſur eux aucune impreſſion ; ils ne voyoient que le Roi, & ne vouloient voir que lui ſeul ; ce

ne fut pas le moindre motif qui engageât ce Prince dans la suite à persister dans la résolution de ne se reposer que sur lui-même du sort d'un peuple si zélé ; & pendant le reste de son regne, quelque proposition qu'on lui ait jamais faite de se soulager sur un homme de confiance de la fatigue du gouvernement, il a toujours fait cette belle réponse : *Les Kofirans m'aiment assez pour prodiguer leur sang à ma défense, & moi je les chéris trop pour ne pas les en récompenser par mes soins.*

Le Général que *Zeokinizul* avoit choisi pour commander sous ses ordres, étoit un des plus braves & des plus expérimentés Capitaine de son siecle. Il étoit étranger; mais pour cela pas moins chéri des *Kofirans*, dont il connoissoit parfaitement les mœurs & le caractere auxquels il avoit su se conformer. Ce grand homme possédoit tous les talents de l'homme de guerre, excepté, si toute-fois un excès si noble peut devenir défaut, qu'il étoit peut-être trop brave ; mais cette qualité, qui, dans tout autre Pays, eût été un obstacle à sa fortune, l'avoit avancé parmi les *Kofirans*, & opéroit en sa faveur chez une nation toute de feu. Son nom étoit *Vameric.*

Quelques-uns lui ont reproché l'interruption des actions pendant cette campagne qui ne fut pas si glorieuse qu'elle avoit paru le promettre. Ce Général, sans doute, pour donner à *Zeokinizul* plus de goût pour la guerre, & l'y animer par de grand succès, avoit dégarni les autres armées pour mettre celle qu'il commandoit plus en état d'entreprendre ; cet affoiblissement donna lieu, de la part de l'ennemi, à une irruption imprévue. Une puissante armée de la Reine de *Ghinoër* força les passage du *Nhir*, & pénétra dans une Province des *Kofirans*. *Zeokinizul*, arrêté par ce revers au milieu de ses conquêtes, fut contraint d'en borner la rapidité ; il choisit 28 à 30 mille hommes de ses troupes qu'il voulut conduire lui-même, pour renforcer celles que leur petit nombre avoit obligées de se retirer sous une place forte. Pour encourager ces braves gens dans leurs longues & pénibles marches, il mesura ses journées aux leurs ; mais à peine fut-il arrivé dans une Ville voisine du lieu de sa jonction, qu'il fut attaqué d'une maladie qui le mit aux portes du tombeau.

Lenertoula, qui n'avoit point voulu se séparer de ce Prince, en fut la cause ;

car il faudroit être insensé pour l'attribuer à la fatigue de la route, *Zeokinizul* étant accoutumé à une toute autre que l'exercice continuel de la chasse lui donnoit. Comme dans ce Royaume, tous les Courtisans sont Officiers, & que les soldats, dans le cas où se trouvoient ces trente mille qu'on conduisoit, leur donnoient une perpétuelle occupation, le Monarque n'avoit pour se désennuyer que sa favorite. Mais entre deux amants sans cesse ensemble, la conversation languiroit bientôt, si on s'en tenoit aux discours ordinaires. On se fait donc des serments de s'aimer avec une constance inviolable; on donne pour garant du futur, le feu présent dont on est dévoré; & passant aux preuves, on démontre qu'ainsi que les deux corps sont confondus ensemble, les deux ames de même s'unissent, & n'en sont qu'une. La passion fait répéter souvent la démonstration; & enfin le démonstrateur épuisé succombe à la fatigue des arguments. Ce fut ainsi qu'en agit *Zeokinizul* avec *Lenertoula*. Des nouvelles qu'il reçut de la maniere barbare dont les ennemis faisoient la guerre dans son Pays, lui causerent un chagrin mortel; l'impossibilité de les joindre promptement, lui

donna de l'impatience : le récit de leurs forces l'inquiéta ; enfin, la joie, la douleur, l'espoir & la crainte, s'emparant en même-temps de son cœur, son corps trop affoibli ne put soutenir le choc de tant de mouvements opposés ; il se fit un bouleversement dans toute sa constitution, la fievre le saisit, & sa maladie se déclara mortelle dès les premiers jours.

Cette triste nouvelle ne tarda pas à se répandre dans tout le Royaume ; les *Kofirans* en furent étourdis ; l'idée de leur Souverain qui alloit leur être enlevé dans le temps qu'il leur étoit le plus nécessaire, jetta tous les esprits dans une consternation inexprimable. La Reine, qui avoit eu tout le temps de se repentir de la sotte crédulité qui lui avoit fait perdre les embrassements d'un époux réel, pour courir après ceux d'un vain fantôme, quitta son palais toute éplorée pour voler près de lui. Elle se flattoit toujours que le Ciel ne vouloit qu'allarmer son peuple, & châtier son époux, & ce fut pourquoi elle voulut appuyer par sa présence, & mériter par ses soins, l'heureux retour qu'elle ne doutoit pas que produiroit sur le Roi cette correction. Tout le peuple assemblé chez le Gouverneur de *Kofir*, &

au Palais où deſcendoient les Couriers qui arrivoient à chaque heure, ſembloit attendre que la nouvelle de la ſanté ou de la mort de *Zeokinizul* décidât de ſon ſort. Jamais déſolation ne fut ſi générale; jamais pere ne fut pleuré plus amérement par des tendres enfants; on ne ſe regardoit que les yeux gros de larmes, & la voix ſuffoquée de ſanglots; on ne voyoit que viſages pâles & défigurés : les artiſans ſuſpendoient leur travail; tous divertiſſements étoient ceſſés, tous ſpectacles interrompus, & cette vaſte & ſuperbe Capitale, le ſéjour & le centre des plaiſirs, n'étoit plus que celui d'un deuil univerſel & d'un ſilence lugubre qui régnoit dans toutes ſes parties. On remarqua cependant que les *Imans* & les *Dervis* étoient indifférents à cette allarme publique. Quelques-uns penſeront peut-être que ces hommes pieux avoient eu quelque révélation céleſte que le Roi n'en mourroit pas. Mais quiconque les connoît, s'imaginera bien plutôt, que, ſemblables aux Médecins qui ne ſont jamais plus contents que lorſque les maladies ſont générales, ils cachoient leur joie ſous une froideur affectée; & en effet, il n'eſt pas croyable combien leur

valut cette affliction publique. Le Roi, déſeſpéré des Médecins, ſembloit n'avoir à attendre de ſecours que du Ciel; & le plus miſérable de ſes ſujets voulant contribuer à lui en procurer, il ſe trouva que des *Seſemes*, qui, dans ce pays, ſont des oraiſons d'un quart-d'heure environ que font les *Imans*, étoient payés juſqu'à deux tomans chacune.

Dans les premiers jours de la maladie, *Lenertoula* fut ſans ceſſe auprès du lit du malade, qui proteſtoit qu'en quittant la vie, il ne regrettoit que ſon amante & ſes ſujets; mais dès que ce Monarque apperçut qu'il étoit véritablement ſans eſpérance, il ne put réſiſter aux idées affligeantes qui ſe préſenterent en foule. Les préjugés de l'éducation reprirent le deſſus; il reſléchit ſur ſa conduite juſqu'à ce moment; & conſidérant qu'il étoit prêt de paſſer à une autre vie, il ſe rappella à quel prix ſa Religion lui en propoſoit le bonheur. Malgré les ſoins de *Kelirieu* à cacher ces diſpoſitions, elles furent bientôt ſues de ſes Courtiſans. Le *Kam* de *Kertras*, petit-fils du *Kan* d'*Auſerol*, Régent, ſollicité par ſon pere, Prince fort pieux, réſolut d'en profiter pour remettre la Reine dans les droits, & dé-

pouiller *Lenertoula* de ceux qu'elle avoit uſurpés. Accompagné d'un *Mollak*, d'une piété & d'une naiſſance diſtinguée, il ſe préſenta à l'appartement du malade. *Kerilieu*, ſentant de quelle importance il étoit pour lui, & pour celle qu'il ſervoit, de parer cette viſite, leur en refuſa l'entrée, ſous prétexte que le Roi, qui vouloit repoſer, n'étoit viſible pour perſonne. Quoique le *Kam* & le *Mollak* viſſent bien qu'on leur en impoſoit, le reſpect les fit retourner ſur leurs pas, dans l'eſpérance d'un moment plus favorable; mais ils ne l'euſſent jamais trouvé, s'ils ſe fuſſent tenus à cette modération. Ils revinrent le même jour, & reçurent de *Kelirieu* la même réponſe. Le jeune *Kam* extrêmement vif, ne ſe poſſéda plus. *Quoi? dit-il, en le menaçant, un valet tel que toi, refuſera la porte au plus proche parent de ton maître.* En même-temps d'un coup de pied, il jetta la porte en-dedans, & ſuivi du *Mollak*, il entre dans l'appartement.

Zeokinizul, ſans les ordres duquel *Kelirieu* avoit agi, s'informa de la cauſe du bruit qu'il avoit entendu; celui-ci n'oſa répondre; ce fut le jeune *Kam* qui, encore irrité, lui en fit le rapport en des termes qui exciterent la colere du

Roi; il daigna lui en faire excuse; & se tournant vers *Kelirieu*, il lui défendit de se présenter devant lui. Le *Mollak* saisit habilement cet instant pour parler au malade des intérêts de sa conscience. Ses réflexions, comme je l'ai déja rapporté, avoient ébauché l'affaire, ainsi il ne fut pas difficile de le réduire aux termes qu'il souhaitoit.

La conduite de ce dernier est digne d'éloge, sans doute; mais elle en eût mérité de plus grands, si, après avoir osé saintement, & avec un zele vraiment apostolique, remontrer à son Souverain l'énormité de ses fautes, lui annoncer la mort, & les châtiments qu'il avoit à craindre, il se fût contenté de le rappeller à lui-même, & de le fortifier dans les sentiments de Religion où il l'avoit mis; mais ce même zele l'emporta sur sa prudence; & dans le temps qu'un peu de ressentiment mêlé à sa dévotion, lui faisoit croire qu'il humilioit pour toujours *Lenertoula*, il travailloit justement aux moyens de la faire monter à un plus haut point de faveur, en cas que le Roi vînt à recouvrer sa santé.

Sous ombre donc que ce n'étoit pas assez pour le pénitent de détester le pas-

ſé, & de ſe mettre à l'abri des rechûtes pour l'avenir, il fit entendre à *Zeokinizul*, qu'il devoit encore réparer d'une maniere éclatante, le ſcandale qu'il avoit donné à tout ſon Royaume, en déſapprouvant & annullant ce qu'il avoit fait en faveur de *Lenertoula*. *Zeokinizul*, qui ne ſouhaitoit que de mourir dans la Religion de ſes peres, d'édifier ſes peuples, & d'emporter leur eſtime autant que leurs regrets dans le tombeau, en paſſa par où le *Mollak* voulut, & donna l'ordre qui chaſſant honteuſement *Lenertoula* de ſa Cour, lui défendoit de jamais paroître en ſa préſence.

Après avoir mis ordre de cette façon aux affaires de ſa conſcience, *Zeokinizul* perdit tout ſentiment, & fut cru mort par tous ceux qui étoient auprès de lui; mais cette révolution ſubite ne fut qu'une criſe heureuſe qui lui ſauva la vie. Pendant cette eſpece d'inaction, l'eſprit reprit ſon aſſiette ordinaire, & ſe dégagea de ce qui l'embarraſſoit; le corps fit ſes fonctions, & les conduits demeurés bouchés, malgré les remedes, au rapport des Médecins, s'ouvrirent d'eux-mêmes, & procurerent une évacuation totale qui garantit le malade. Cette heureuſe nouvelle ſe ré-

pandit auſſi promptement que l'autre, & l'on ſut auſſi-tôt à *Kofir* que le Roi étoit hors de danger, qu'on y avoit appris qu'il étoit ſans eſpérance. La Reine arriva ſur ces entrefaites; elle profita de l'ouvrage du *Mollak;* & quoique ſes mortifications & ſes chagrins, joints à ſon âge avancé, la rendiſſent une épouſe peu appétiſſante, ſes ſoins & ſes empreſſements eurent tant de pouvoir ſur le cœur naturellement bon & reconnoiſſant du Monarque, qu'il lui jura qu'elle ſeule dans la ſuite, auroit toute ſa tendreſſe. Mais que l'homme ſe connoît peu dans le danger, & que la garantie qu'il ſe donne à lui-même eſt peu durable lorſqu'il en eſt ſorti! C'eſt ce que la ſuite de cette hiſtoire fera connoître.

Zeokinizul fut peu de temps à ſe rétablir parfaitement: ſes Généraux, que la crainte & la douleur avoient empêchés d'agir, ne tarderent pas à faire ſentir aux ennemis que le Roi étoit reſſuſcité; ceux-ci furent contraints de repaſſer le *Nhir* avec perte; & les gens du métier aſſurent que ſi les *Kofirans* n'euſſent pas eu à leur tête un Général prudent juſqu'à la lâcheté, aucun ſoldat n'eût rapporté à la Reine de

Ghinoer, des nouvelles de leur pays. Ce Général, d'une trempe si rare parmi cette nation, se nommoit *Leosanil :* il fut disgracié ensuite ; & quoique dans un âge propre encore aux fonctions militaires, on le fit passer dans le cabinet, où véritablement n'ayant rien à craindre du feu, ni du fer ennemi, & pouvant réfléchir à son aise, il étoit capable de bien servir par ses conseils. Je laisserai présentement *Zeokinizul* entre les bras de la Reine son épouse, & donnant ses ordres pour le siege d'une Ville forte, pour donner quelques moments à *Lenertoula*, & savoir ce qui suivit sa disgrace.

Elle reçut avec assez de fermeté l'ordre qui lui fut intimé de la part de *Zeokinizul ;* mais elle ignoroit ce qu'elle devoit souffrir dans la route. Elle monta sur un char de voyage, accompagnée de sa sœur, & suivie de ses gens en petit nombre. Exemple de ces coups que la fortune se plaît à frapper de temps en temps ; après avoir conduit ses favoris au pied des autels pour y être adorés comme des Divinités, elle les y traîne ensuite pour y être immolés comme victimes.

Cette femme, qui voyoit naguere les

plus illuſtres des *Koſirans* ramper à ſes pieds, & mériter à prix de ſoumiſſions & de baſſeſſes l'honneur d'un ſimple coup d'œil, ſe trouve abandonnée au mépris d'une nation qui applaudiſſant à ſa diſgrace, lui enfonce de plus en plus le trait qui la déchire. Les payſans ayant appris conſuſément que *Lenertoula* étoit la cauſe de la maladie du Roi, s'imaginant que, gagnée par les ennemis de l'Etat, comme ceux de cette favorite le répandirent, elle avoit donné du poiſon à *Zeokinizul*, ſe tinrent ſur les chemins par où elle devoit paſſer; & joignant aux injures les plus atroces les menaces de la punir par leurs mains, ils l'auroient miſe en piece, ſi, pour augmenter ſa honte & aggraver ſon déſeſpoir, il n'euſſent pas jugé plus à propos de lui laiſſer ſubir toutes les huées & les outrages de leurs ſemblables pendant l'eſpace de plus de quatre-vingts lieues de pays; ce fut une eſpece de miracle qu'elle évitât la mort; & il lui fallut prendre des précautions infinies, pour tromper la rage zélée de ces ruſtres pour la vengeance de leur Roi. Lorque ſon char approchoit de quelque bourgade, elle étoit forcée de s'arrêter une demi-heu-

re de chemin à sa distance; & détachant quelqu'un de la suite pour prendre les relais, & reconnoître les faux-fuyants, elle tâchoit de se dérober ainsi à la fureur des villageois.

Enfin, elle parvint à *Kofir*; mais elle n'avoit pas moins d'ennemis en ville qu'à la campagne. Tout le Royaume en étoit un général qu'elle avoit à combattre. Assez imprudemment elle s'avisa de s'y promener sur son char, tandis que le peuple, répandu dans les rues, célébroit par des jeux & des fêtes de toute espece l'heureuse guérison de son Roi, se flattant que peut-être les bons *Kofirans* la voyant prendre part à la joie publique, seroient désabusés des soupçons qu'ils avoient contre elle; mais il en arriva tout autrement; & si son cocher n'eût mis à profit la vîtesse de ses courfiers, elle eût été infailliblement la victime de cette populace. Cette triste épreuve qu'elle fit de sa fureur la força de mener à *Kofir* une vie bien peu conforme à ses inclinations; n'osant paroître dans aucun cercle, où elle n'eût été admise que pour servir de jouet & de risée, pouvant encore moins se présenter aux promenades, le temps qu'elle cessoit de se renfermer dans son

palais, se passoit à se dissiper un peu dans un jardin, qui, quoique un des plus beaux de *Kofir*, en étoit le moins fréquenté. Ce fut-là qu'elle eut encore à essuyer la mortification la plus humiliante, & qui lui prouva combien sa disgrace étoit parvenue à son comble par un accident que je me hâte de rapporter.

Un Officier, qui, quoique son parent, ne s'étoit point ressenti de sa faveur, parce qu'il avoit négligé de se faire connoître à elle, (ce qui rend son impolitesse, j'ose dire même sa brutalité inexcusable,) résolut d'achever de lui percer le cœur, & voici comme il s'y prit. Suivant l'usage du Pays des *Kofirans*, il s'approcha civilement de *Lenertoula*, qui, accompagnée de sa triste sœur à la promenade vers le soir, ne demandoit pas mieux qu'un tiers qui lui aidât à sortir de la sombre humeur où elle étoit continuellement plongée. Après les premiers compliments qui ne sont pas courts chez cette nation, le Chevalier débita aux Dames ce que la fine galanterie a de plus recherché. Il exprimoit avec grace, & la conversation leur plut infiniment. *Lenertoula*, pour le faire parler plus à son aise, le pria de s'asseoir

auprès d'elle sur un siege de verdure; & après quelques questions qu'elle lui fit sur l'état de sa fortune, lui fit offre de ses services pour son amélioration, s'il en avoit besoin. Cet homme, que je ne puis trop qualifier du nom de brutal & de malhonnête, puisqu'il insultoit au malheur d'une infortunée qui ne cherchoit qu'à l'obliger, la satisfit pleinement sur le premier article. *J'étois Officier Général dans les armées du Roi, lui dit-il; j'y ai servi vingt années avec honneur; mais ayant reçu une injure des Ministres qui m'ont fait un passe-droit, je me suis retiré dans mes terres, où quelques foibles marques de distinction qu'on n'a pu refuser à mes services, me font vivre content. Mais, Seigneur, interrompit Lenertoula*, qui souhaitoit de savoir ce que pensoient d'elle les personnes de qualité, *je suis surprise que vous ne vous soyez pas adressé à la Favorite pour obtenir par son moyen la juste récompense de vos services. Elle aimoit à obliger le mérite, & le vôtre assurément l'eût intéressée en votre faveur. Moi, Madame, reprit l'Officier avec feu, que j'eusse recours à une femme perdue, je suis son parent, & c'est la seule tache que je connoisse à mon nom; l'honneur m'est trop cher pour vouloir te-*

nir quelque choſe de la main d'une femme qui y a renoncé. La foudre tombant aux pieds de *Lenertoula*, ne l'eut pas étonnée davantage. En vain fit-elle quelques efforts pour répondre au trop ſincere Officier; la voix mourut au paſſage, celui-ci ſe retira, & ſa ſœur fut contrainte d'appeller ſes eſclaves pour la remettre dans ſon char, & la conduire à ſon palais.

Cependant *Zeokinizul* venoit de couronner ſa campagne par la priſe de l'importante forteresſe qu'il avoit aſſiégée. Animés par ſa préſence, ſes ſoldats avoient triomphé en même-temps de la nature, de l'art, d'une ſaiſon rigoureuſe, & des efforts d'une nombreuſe & vaillante garniſon. N'ayant plus rien à faire que de venir ſe délaſſer à l'ombre de ſes lauriers, il reprit le chemin de ſa Capitale. Ce fut alors qu'on vit ſes fideles ſujets lui préparer une réception digne de leur amour, & préſenter le ſpectacle le plus touchant & le plus agréable aux yeux d'un Monarque, plus jaloux de régner ſur les cœurs, que de les maîtriſer par la crainte. Si la nouvelle de ſa maladie les avoit rendus immobiles, celle de ſon approche leur donna des tranſports qu'il ſeroit impoſſible de décrire. Ils redoublerent à ſon

aſpect ; des larmes de joie coulerent de leurs yeux, & mille cris d'allégreſſe élevés juſqu'au ciel firent connoître combien un tel Monarque eſt heureux au milieu d'un tel peuple, & terrible à ſes ennemis lorſqu'il eſt à ſa tête. *Zeokinizul* s'arrêta pendant trois jours à *Kofir*, & voulut donner par cette complaiſance une preuve de ſon amour à ce bon peuple, qui, pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, inventa mille fêtes brillantes pour célébrer ſon retour. Il la pouſſa plus loin encore ; il voulut être viſible pour tout le monde, & ordonna qu'on admît indifféremment tous les habitants dans ſon palais, pour qu'ils puſſent ſe raſſaſier pleinement de cette vue charmante qu'ils deſiroient depuis ſi long-temps. On aſſure que, rempli encore de l'idée du danger qu'il avoit couru, & dont on avoit eu ſoin de lui dire qu'il n'étoit ſorti que par miracle, il conſervoit encore un ſincere attachement pour la Reine, à laquelle il avoit rendu tous ſes droits. Pluſieurs Seigneurs même les ſurprirent l'un & l'autre dans des attitudes qui prouvoient parfaitement leur intelligence.

Mais qu'il y a peu de fond à faire ſur des vœux que nous extorquent les

dangers! A peine *Zeokinizul* se retrouva dans le tourbillon de la Cour, & au milieu de ses divertissements, que ces impressions que l'on avoit crues si fortes s'effacerent peu-à-peu de son esprit. Il s'apperçut que cet amour pour *Lenertoula* n'étoit qu'un feu assoupi sous la cendre, qui se rallumoit avec plus d'ardeur. Il se répentit d'abord de l'avoir traitée de la sorte; il regarda de mauvais œil ceux qui lui avoient conseillé cette disgrace ignominieuse; il rappella *Kelirieu*, & ceux qui s'étoient attachés à sa Favorite. *Kalontil*, Gouverneur du jeune Prince héritier présomptif de la Couronne, fut éloigné de la Cour. Sans qu'on rendît public le motif de son exil, quelques-uns l'attribuerent à ce qu'il avoit exposé son Eleve en le conduisant sans suite & sans ordre auprès de son pere malade; d'autres, à ce qu'il s'étoit fait un plan de grandeur sur la mort du Roi; mais les mieux instruits conclurent qu'il devoit avoir mal parlé de la Favorite, & déclamé contre elle en présence du jeune Prince. Ensuite *Zeokinizul* devint extrêmement solitaire; la chasse ne lui plaisoit plus que lorsqu'il y étoit sans compagnie; ce qui fit soupçonner qu'il y avoit déja

des rendez-vous ménagés secretement pour renouer avec la Favorite, & dont *Kelirieu* seul avoit la connoissance. Enfin, las de se contraindre, il se plaignit hautement de la violence qu'on lui avoit faite dans un temps où il étoit incapable d'agir avec connoissance de cause, & du coup qu'on avoit porté à sa gloire, en le forçant de traiter indignement une personne qui n'étoit coupable à son égard que par un excès d'amour. Il la rétablit dans son rang, ses titres & ses dignités; & tandis qu'il assuroit que, content uniquement que son commerce avec lui ne la déshonorât pas, il ne vouloit pas l'entretenir dans la suite, il prenoit sourdement des mesures de réconciliation avec elle. On sut bientôt à quoi s'en tenir de ces assurances, lorsqu'on le vit publiquement violer la parole qu'il avoit donnée au *Mollak*, & rappeller auprès de lui sa chere *Lenertoula*. Mais c'étoit trop peu pour elle que cette réparation au prix de ce qu'elle avoit souffert; elle exigea de *Zeokinizul* un triomphe plus complet encore & plus éclatant. Aussi-tôt le pieux, mais trop zélé *Mollak*, fut éloigné de la Cour, & renvoyé à sa Mosquée; & un Visir, l'objet de la haine de

la Favorite, pour avoir été toujours opposé à son amour, fut chargé de lui annoncer lui-même, que *Zeokinizul* la rétablissoit maîtresse de son cœur, & n'attendoit que ses ordres & la liste de ses ennemis pour l'en venger pleinement. Le Visir obéit; mais en même-temps il sut prendre ses mesures, pour n'être pas compris sur la liste fatale qu'on demandoit à *Lenertoula*, & empêcher cette femme orgueilleuse de profiter de la foiblesse du Monarque. Un poison immanquable qu'il trouva le secret de lui faire donner, opéra dans le temps même qu'il fut s'acquitter de sa commission; & la mort n'ayant pas tardé à faire sentir ses approches, tout le monde crut que l'excès de la joie beaucoup plus violent que celui de la douleur, sur-tout dans les femmes, avoit fait périr *Lenertoula;* ce fut sur cette idée qu'un bel-esprit *Kofirans* fit ces quatre vers qui, dans la langue Françoise, peuvent revenir à ceux-ci :

Sans relever l'éclat de mon illustre sang,
Ce trait seul fera vivre à jamais ma mémoire:
Mon Roi revit le jour pour me rendre mon rang,
Et je meurs sans regret pour lui rendre sa gloire.

On crut pendant long-temps que *Zeokinizul*

kinizul ne se consoleroit jamais de cette perte ; il ne goûtoit d'autre satisfaction que d'épuiser ses dons & ses bienfaits sur les proches de *Lenertoula*, pour leur témoigner combien elle lui avoit été chere. Néanmoins le mariage de son fils unique avec une fille du Roi de *Jerebi* sa parente, les apprêts de cette fête, & les félicitations à ce sujet, vinrent à bout de r'ouvrir son cœur à la joie ; & par les honneurs dont il combla la sœur de sa chere amante, & son mari qu'il fit gratifier d'une somme de seize mille tomans, il crut, outre un tendre souvenir qu'il voua pour toujours à ses cendres, s'être acquitté des devoirs de son amour. Ses Courtisans, surpris de voir quelque-temps son cœur vuide & inaccessible à une nouvelle passion, attendoient chaque jour de lui voir faire à quelque jeune beauté le sacrifice de la liberté qu'il avoit recouvrée ; mais les empressements des Dames de sa Cour ne lui faisant point voir dans une intrigue avec aucune, cette résistance qui donne de nouveaux attraits à la volupté, il ne fut point tenté de faire alors une conquête qui lui coûteroit si peu. *Kelirieu* cependant voyoit avec douleur l'indifférence de son maître, qui lui ôtoit tous les

agréments de ſa charge; il ſentoit que ſa faveur ne pouvoit ſubſiſter qu'autant qu'il ſerviroit aux plaiſirs du Monarque, & il n'épargna rien pour rentrer en fonction de l'emploi qu'il avoit exercé avec tant de ſuccès. Les noces du jeune Prince lui en fournirent les moyens. Elles ſe firent avec une pompe & une magnificence extraordinaire : La Ville de *Kofir* ſe diſtingua ſur toutes les autres du Royaume; & comme elle les ſurpaſſe en grandeur & en richeſſes, elle voulut auſſi les ſurpaſſer en témoignages de zele & d'affection pour la famille Royale. Dans douze endroits, les plus beaux de la Ville, on éleva autant de ſuperbes ſalles, où les grands & les petits, ſans aucune diſtinction, furent admis à danſer. Les rafraîchiſſements de toute eſpece furent prodigués; les meilleurs Muſiciens eurent ordre de s'y trouver, & le ſon de mille inſtruments & d'autant de voix harmonieuſes, joint au murmure d'autant de fontaines de vin qui coulerent de toutes parts, ayant inſpiré de la gaieté à ce peuple innombrable, il n'y a point d'étranger, quelque inſtruit qu'il eût été des affaires de ce Royaume, qui ſe fût perſuadé alors qu'une guerre auſſi ruineuſe que meur-

triere, l'occupoit depuis plusieurs années.

Ce fut ce temps de joie universelle que l'amour choisit pour enchaîner encore à son char le rebelle *Zeokinizul*. Les premiers habitants de *Kofir* qui font un corps à part de la Noblesse, de la Magistrature, & de la Bourgeoisie, firent dresser dans un palais où ils tiennent communément leurs séances, une autre salle de bal, auquel ils inviterent le Monarque & les jeunes Epoux. Tout le monde y fut admis masqué, afin que les Bourgeois qui ne peuvent rendre leurs épouses participantes des plaisirs de la Cour, profitassent de cette occasion, pour leur en faire voir la magnificence & la galanterie. *Zeokinizul* & toute sa Cour vinrent effectivement à cette fête, sous des habits aussi bizarres que propres. Il vit avec une agréable surprise tant de beautés rassemblées. Ce n'étoient point de ces attraits fardés, de ces charmes soutenus, ou ravitaillés par l'art, tels qu'il avoit coutume d'en voir dans son palais. C'étoit la nature elle-même qui sembloit avoir choisi ce jour pour étaler à ses yeux ses plus parfaits ouvrages; les ris, les jeux, les graces, les amours voltigeoient autour

de ces charmantes perſonnes qu'une vive jeuneſſe rendoit ſemblables aux céleſtes Houris. Enchanté d'une perſpective ſi brillante, *Zeokinizul* erroit ſur chacun des objets dont elle étoit compoſée, ſans ſe déterminer, lorſqu'une jeune blonde, d'une taille & d'une beauté achevée, ſembla le fixer d'abord. Elle étoit habillée en Amazone, ſon carquois, ſon arc & ſes cheveux blonds flottants ſur ſes épaules par boucles parſemées de pierres précieuſes, & une gorge charmante à demi-découverte, enchantoient ſes regards. Belle chaſſeuſe, lui dit-il, malheureux ceux que vous percez de vos traits! les bleſſures en ſont mortelles. La blonde avoit un beau champ pour répondre de maniere à enflammer *Zeokinizul*; mais ſa conquête la flattoit peu, où l'eſprit lui manqua tellement, que, ſans lui répartir, elle courut ſe mêler dans la foule des maſques. Une vingtaine de jeunes autres perſonnes qui commencerent une danſe aſſez en vogue alors, & qui avoit été inventée chez le Roi d'*Alniob*, vint conſoler le Monarque de la perte de ſa blonde; elles l'exécuterent avec tant de graces, qu'il reſta immobile comme un homme qui a perdu l'uſage des ſens. Les

charmes de chacune de ces belles Danseuses le firent retomber dans sa première incertitude, & il eût fallu pour l'en tirer que quelqu'une eût découvert son visage ; il est hors de doute que le cœur de *Zeokinizul* qui ne demandoit qu'à être rempli, en eût reçu l'image avec avidité. Il passa à une des extrémités de la salle, où, sur plusieurs estrades disposées en forme d'amphithéâtre, les femmes de médiocre condition étoient placées. Leur parure ne cédoit en rien à celles d'un rang plus distingué, & elles avoient encore par-dessus elles cette fraîcheur & cet embonpoint que la seule médiocrité peut donner. *Zeokinizul* s'arrêta pour les considérer ; mais son heure étoit venue ; l'amour l'attendoit sous un masque, & celle qui le portoit alloit bientôt donner un libre passage à ce Dieu pour s'envoler dans le cœur de *Zeokinizul*. C'étoit une jeune brunette, nouvellement mariée à un affranchi, qui ayant gagné les bonnes graces de son maître par des services nocturnes, en avoit obtenu la liberté avec une place parmi ceux qui volent le Prince, & pillent le peuple en second. On les nomme *Omeriferufs*, ou frippons de la seconde classe. Cette Favorite déja

désignée par l'amour, feignant de tirer quelque chose de sa poche, laissa, dit-on, à dessein tomber son mouchoir. *Zeokinizul* le ramassa avec empressement; & ne pouvant atteindre de la main où elle étoit, il le lui jetta le plus civilement qu'il put. Un murmure confus se fit entendre aussi-tôt dans la salle avec ces mots: *Le mouchoir est jetté.* Le Roi prêta peu d'attention à ce bruit; uniquement attentif à considérer celle qu'il venoit d'obliger, il en écoutoit le remerciement avec extase; & vivement épris des charmes que son masque levé lui avoit découvert, il lui témoignoit déja à demi les sentiments qu'elle lui avoit inspirés. Il resta peu au bal. Après cette déclaration, déja blessé, il lui falloit la solitude & son Confident pour s'entretenir de son nouvel amour. *Kelirieu* avoit déja prévenu les ordres de son maître; attentif à ses actions, il s'étoit apperçu que la brunette l'avoit fixé, & déja il s'étoit mis au fait de son état & de son nom.

Zeokinizul fut au comble de sa joie au récit que lui fit *Kelirieu*. Il ne doutoit pas que le mari de cette jeune personne, étant de cette espece d'hommes auxquels l'or tient lieu de tout, ne se-

demît en ſa faveur de ſes droits ſur ſon épouſe, & ne la ſollicitât même vivement de ſe prêter à ſes deſirs. De ce côté il ne ſe trompoit pas; mais l'épouſe du vendeur étoit ce qu'il lui falloit gagner; & quoique d'une condition peu élevée, elle portoit des ſentiments qui auroient fait honneur à toute autre. Flattée véritablement d'avoir eſſayé ſes charmes avec ſuccès ſur ſon Souverain, un avenir flatteur lui faiſoit voir avec complaiſance *Zeokinizul* dépoſant à ſes pieds ſa grandeur & ſa puiſſance. Son mari fait Baſſa du ſecond rang, ſon nom changé, & un des plus illuſtres ſubſtitué à ſa place, touchoient en elle ce deſir naturel aux femmes de briller juſques dans les moindres choſes; mais l'amant pour cela n'en étoit pas plus heureux. Attachée par le devoir à un époux qu'elle haïſſoit par inclination, elle vouloit ſe diſtinguer de celles qui l'avoient précédées; en réduiſant le Monarque à filer le parfait amour. Mais une telle méthode n'étoit pas de ſon goût; accoutumé de vaincre auſſi-tôt qu'il ſembloit le vouloir, le dépit & l'amour tinrent quelque temps ſon cœur en balance, & s'y livroient de rudes combats, ſans qu'il pût ſe décider lui-

même. Tantôt il se croyoit offensé de la résistance de sa nouvelle maîtresse ; tantôt enflammé par cette même résistance, il se faisoit une douce idée de soumettre cette vertu farouche dont elle se paroit. *Kelirieu* cependant étoit au bout de toutes ses ruses ; & pressé vivement par le Roi, il ne savoit plus de quel expédient se servir, lorsqu'il résolut de faire un dernier effort pour conduire la belle *Vorompdap* à son but ; & s'il ne réussissoit pas, d'engager *Zeokinizul* à l'oublier entre les bras d'une autre.

Bien convaincu que toute femme qui une fois a écouté son amant, étoit au desespoir de le perdre, & n'oublioit rien pour le retenir, il fut la trouver elle-même ; & l'abordant d'un air triste : Enfin, lui dit-il, charmante *Kismare*, vous êtes venue à bout de rebuter le Sultan, & de faire cesser ses poursuites. Fatigué des obstacles que vous apportiez à son amour, il s'est déterminé pour une autre, malgré tous mes efforts pour le ramener à vous. Une beauté moins parfaite que la vôtre, il est vrai, mais plus compatissante, captive ce Monarque, & je ne doute pas que ses soins à plaire à son amant ne vous raviſſent pour jamais un cœur qu'il n'eût

tenu qu'à vous de soumettre à vos loix. Pendant ce temps, *Kelirieu* examinoit le visage de la jeune *Vorompdap*, & voyoit avec un plaisir sensible le dépit s'épandre sur chaque trait. Elle fut d'abord quelque temps à répondre; mais après s'être remise du trouble où la jettoit l'idée d'une rivale : Je n'aurois jamais cru, dit-elle, avec un air d'indifférence affectée qui n'échappa pas à l'adroit *Kelirieu*, que *Zeokinizul*, après tant de témoignages d'une affection sincere, eut été capable de me trahir à ce point; mais du moins n'aurai-je pas à me reprocher ma facilité à le rendre heureux.

Belle *Kismare*, reprit *Kelirieu*, si vous aviez récompensé l'amour du Roi, je vous jure par sa tête qu'il ne vous eût point été infidele; mais nul amant, & un Roi sur-tout, ne se payera jamais d'un amour de sentiment; les faveurs le nourrissent, & les rigueurs l'éteignent; mais si le cœur de *Zeokinizul* est de quelque prix pour vous, il est encore en votre pouvoir de parer le coup dont vous paroissez consternée. Moi, dit-elle avec vivacité, consternée du changement du Roi, bien au contraire, je rends grace au Ciel qu'il soit

arrivé auparavant que la reconnoiſſance m'ait engagé de lui ſacrifier ce que j'ai de plus cher. Hélas ! pourſuivit-elle, en verſant quelques larmes qui lui échapperent malgré elle, ce temps n'étoit pas éloigné. Si cela eſt ainſi, je vous plains, répartit *Kelirieu*, de perdre de gaieté de cœur un bien ſi néceſſaire à votre repos : car, ajouta-t-il d'une voix baſſe, vous voudriez en vain me cacher que vous aimez le Roi. Votre cœur eſt bleſſé, & des ſcrupules déplacés vous retiennent. Eh bien oui, répondit-elle, je l'aime, je ne vous en fais point un myſtere. Dieu ! quelle femme à ma place n'en feroit pas autant? Mais de quel front oſerois-je paroître coupable d'un adultere public? D'un adultere public ! . . reprit *Kelirieu* en contrefaiſant l'étonné ? Quel ignorant a pu vous donner des idées de la ſorte. . . Ce crime ſi juſtement proſcrit de Dieu & des hommes, qu'eſt-il autre choſe qu'un outrage fait à un mari, malgré la volonté duquel une femme diſpenſe ſes faveurs à un amant? Mais belle *Kiſmare*, que le cas où vous êtes eſt bien différent ! votre mari ne ſe déſiſte-t-il pas de ſes droits ſur vous, ne vous dégage-t-il pas du ſerment que

vous avez fait d'être à lui seul? Puisque son consentement a suffit pour vous unir à lui, son commandement exprès a-t-il moins de force pour vous en détacher & vous lier à un autre? Nos Indiens, belle *Voroimpdap*, nous ont fait une Religion à leur guise, une Religion où leur intérêt seul, & non la volonté de Dieu, est écouté. Le vœu de célibat qui les a fait renoncer au mariage leur seroit insupportable, sans l'espérance de profiter des brouilleries d'un mari & d'une épouse, attachés par des liens qu'ils croient indissolubles. Voilà pour quelle raison ils appuyent tant sur les devoirs du mariage. Jettez les yeux sur les autres nations, voyez si, parmi elles, le divorce ne fut pas toujours un point essentiel. Le livre sacré de *Lingnelau* doit-il donc détruire celui de *Bileb*, *& Sueſi*, que vous adorez, n'est-il pas venu pour accomplir lui-même, & se soumettre aux loix du premier Législateur? Ainsi donc regardez-vous comme une femme qui va contracter un second engagement. *Zeokinizul* est libre ainsi que vous; la Reine est dans un état qui déclare son mariage invalide. Il ne peut donc manquer à votre union avec le Roi que

des formalités, & ces formalités vous le savez ne furent jamais essentielles. Le consentement des deux parties est la seule chose nécessaire que l'on ait jamais demandée.

Ces preuves qui, dans la bouche d'un *Mollah*, eussent été sifflées, produisirent leur effet dans celle de *Kelirieu*. La jeune *Kismare* en fut ébranlée, mais non pas abattue : elle insista sur l'opprobre dont elle alloit se couvrir. Cette objection étoit peu de chose pour *Kelirieu ;* aussi ne tarda-t-il pas à la résoudre. Considérez, lui dit-il, les *Kam* de *Meani* & de *Tesoulou*, ont-ils quelque chose qui prouve que leur mere s'est couverte d'infamie? Où avez-vous lu jamais que la tendresse d'un grand Roi ait déshonoré une belle personne? Reprenez les premiers siecles de notre Monarchie. Quelle différence y eut-il jamais entre les enfants de l'amour & ceux du mariage? Un Roi à vos genoux, des Courtisans à vos ordres, des trésors à votre disposition, est-ce là de quoi vous attirer du mépris? Ah! cessez de vous faire des monstres pour les combattre; consentez à rendre heureux *Zeokinizul*, & je le ramene à vos pieds plus passionné que jamais. Il n'en falloit

pas tant pour persuader la jeune Favorite; l'éloquence de son cœur l'avoit déja convaincue à demi. Elle fit encore quelques façons cependant; mais lorsque *Kelirieu* lui eut porté le dernier coup en lui faisant envisager ce que son opiniâtreté pouvoit attirer à son mari, elle céda entiérement : ce dernier point étoit aussi le plus capable de la résoudre. Le nouveau *Kismar*, semblable à tous les gens de son espece, s'en étoit donné à cœur-joie dans le maniement des finances. La faveur de son épouse lui avoit même fait négliger quelques mesures propres à pallier ses vôleries. *Kelirieu* fit craindre à *Voromdap* que *Zeokinizul* ne lui fit rendre compte de sa gestion, & le moins qui pouvoit lui arriver dans ce cas étoit une mort infâme. Il n'y avoit donc plus à balancer; ainsi le parti fut accepté avec un premier rendez-vous que lui assigna le triomphant *Kelirieu*, qui, transporté de joie, fut annoncer à son maître une victoire d'autant plus délicieuse, qu'elle avoit été plus difficile à remporter.

Ce nouvel amour, ainsi que le précédent, ne fut point capable cependant de distraire *Zeokinizul*, de l'attention

qu'exigeoit de lui l'intérêt de son Etat. Il avoit donné de si bons ordres dans son Empire, que ses armées se trouverent en état d'agir, même sans attendre le printemps. Il se rendit en personne dans les *Bapasis*, à la conquête desquels il avoit destiné la plus considérable, toujours sous le commandement du brave *Vameric*; dont la sage conduite sur la fin de la campagne précédente, avoit forcé l'admiration de ses ennemis. La Favorite suivit le Roi, ainsi qu'avoit fait *Lenertoula*, à laquelle on peut assurer qu'elle ne cédoit point en sentiments. On débuta par le siege d'une Ville que le grand *Zeokitareful* avoit pris plaisir à faire fortifier. Une citadelle regardée par les connoisseurs comme un chef-d'œuvre, défendoit la ville régulièrement remparée & pourvue des ouvrages nécessaires. Elle devoit même être une barriere insurmontable aux *Kofirans* en cas que la ville succombât sous leurs coups. Cette place, qui étoit comme la clef du pays, importoit trop à conserver aux ennemis de *Zeokinizul*, pour qu'ils ne missent pas tout en œuvre, afin d'empêcher qu'elle ne tombât entre ses mains. Le Roi d'*Alniob*, les Provinces *Junes*, & la Reine de *Ghinoer*,

Souveraine des *Papaſis*, raſſemblerent toutes leurs forces, dont le commandement en chef fut déféré au *Kam* de *Lundamberk*, fils du Roi d'*Alniob*, & Prince d'un courage & d'une valeur extraordinaire. Le jeune *Kam*, emflammé de l'amour de la gloire, ſoupiroit après l'honneur de ſe meſurer avec le Roi des *Koſirans*, & ſon fils unique, jeune Prince de la plus belle eſpérance, qui s'étoit dérobé aux careſſes de ſon épouſe, pour ſuivre ſon pere, & apprendre ſous *Vameric*, le grand art de la guerre. L'impatience du *Kam* de *Lundamberk*, ne lui permit pas d'écouter les ſages avis des vieux Capitaines de ſon armée, qui vouloient l'engager à différer le combat juſqu'à ce qu'il trouvât l'avantage du terrein. Il fut ſourd à leurs remontrances; & guidé par ſon mauvais génie, il vint préſenter la bataille à *Zeokinizul*, qui étoit déja ſorti de ſes lignes pour la lui livrer.

Peut-être que ne traîtant ici que des amours de *Zeokinizul*, trouvera-t-on mauvais que je parle d'un combat, qui ſemble être un hors-d'œuvre dans cet Ouvrage; mais cette bataille ayant été la ſource de quelques chagrins de la Favorite, & aucun Ecrivain d'ailleurs,

n'en ayant rien rapporté, je ne crois pas désobliger absolument le Lecteur, que d'en toucher quelque chose en passant.

Nombre de personnes ont blâmé *Vameric* dans les dispositions qu'il fit. Il ne pensa, dit-on, qu'à sa victoire, sans songer à la retraite. Le *Tueska*, grand fleuve, étoit derriere ses lignes, & il n'avoit jetté dessus qu'un pont, qui dans le malheur d'une défaite, eût sûrement rompu sous les pieds des fuyards, & fait noyer tous les *Kofirans* vaincus. Rien de plus vrai que tout cela. Mais *Vameric* connoissoit la nation à laquelle il commandoit : il savoit que combattant sous les yeux de son Roi, aucune force humaine ne pouvoit les forcer à la fuite ; par conséquent pour des gens, résolus de vaincre ou de périr, il ne falloit pas de pont de retraite. D'ailleurs, il avoit fait en une nuit, creuser trois retranchements, dont les deux premiers suffisant pour rompre le premier effort des ennemis, rendoient le troisieme impénétrable. Ajoutez que son armée partagée en petits corps, trouvoit beaucoup d'avantage dans cette division, vu la nécessité de n'en attaquer qu'un à la fois : ce qui devoit fatiguer hor-

riblement l'ennemi. Quelque confiance qu'eût *Zeokinizul* dans *Vameric*, il voulut cependant partager avec lui le commandement & le danger. Les allarmes de la Favorite dans cette circonſtance étoient inexprimables ; mais ni ſes larmes, ni ſes prieres, ne furent point capables d'arrêter le Monarque ; il fut préſent avec ſon fils à toute l'action, & eut pluſieurs hommes de tués à ſes côtés. Enfin, la victoire ſe déclara en ſa faveur, & le jeune Prince d'*Alniob*, malgré les prodiges de valeur qu'il fit, malgré ſon intrépidité dans les dangers, fut contraint de plier. Ce jeune lion, tout vaincu qu'il étoit, inſpiroit encore de la terreur à ſes vainqueurs, qui venant d'éprouver ce qu'il ſavoit faire, appréhendoient qu'il ne vînt engager encore la partie le lendemain, & il eſt conſtant que, ſans l'oppoſition de ſes Généraux, il n'y eût pas manqué.

Zeokinizul, vainqueur, s'appliqua à témoigner aux vaincus le cas qu'il faiſoit de leur valeur. Il donna ſes ordres pour que leurs bleſſés fuſſent traités préférablement même à ſes propres ſoldats. Le rapport imprudent, & peut-être impoſteur des ordres barbares que le Prince d'*Alniob* avoit donné, en cas

que la fortune lui fût favorable, ne firent aucune impression sur lui, & toute l'Afrique fut contrainte d'avouer que le *Kam* de *Lundamberk*, & ses alliés, ne pouvoient avoir un vainqueur plus digne de l'être, que *Zeokinizul*. Ce Prince n'auroit triomphé qu'à demi, s'il n'eut pas reçu les félicitations de sa chere *Kismare*. Il courut donc transporté d'amour, déposer à ses pieds ses trophées, & lui faire l'hommage de ses lauriers. C'étoit un nouveau motif pour elle de redoubler de tendresse à son égard; mais qui peut connoître une femme! Ce moment devoit en être le terme, ou du moins il lui alloit porter un terrible coup.

Un jeune prisonnier parmi les plus distingués des Seigneurs *Alnobiens*, ayant demandé de saluer *Zeokinizul*, lui fut amené dans sa tente où il étoit avec la Favorite. Elle fut frappée de son aspect; aussi jamais homme ne fut-il plus propre à rendre une femme infidelle, & la justifier dans son inconstance. Son port & son air étoient d'un Héros, & le discours qu'il tint au Monarque, prouvoit bien qu'il en avoit les sentiments. Seigneur, lui dit il, malgré nos efforts, la victoire s'est déclaré pour

toi. Ne pouvant plus combattre avec mes compagnons, je ſouhaiterois de ne point demeurer avec mes ennemis. Ta Hauteſſe connoît l'amour, c'eſt lui qui me rappelle dans ma patrie. Daignes m'en accorder le retour ; ce ne ſera pas peu pour ta gloire, que j'y paroiſſe avec des fers, au-lieu de trophées, que je me flattois d'y rapporter. *Zeokinizul* fut touché de l'air majeſtueux avec lequel lui parla ce jeune guerrier. Pars, lui dit-il, tu es libre ; puiſſe l'amour te rendre plus de juſtice que la fortune. Ce trait de la grande ame de *Zeokinizul*, fut un coup de poignard pour la Favorite. Elle aimoit déja trop le priſonnier pour conſentir ſi facilement à ſon départ. Sa paſſion lui ferma les yeux ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir ; & ſe tournant vers le Monarque : Seigneur, lui dit-elle, que Ta Hauteſſe ſatisfaſſe ſa généroſité ſans bleſſer ſes intérêts ; ce jeune guerrier, de retour chez les ſiens, peut les enhardir à venir t'attaquer une ſeconde fois : il a vu... Que m'importe, Madame, interrompit *Zeokinizul*, je ne puis avoir trop ſouvent affaire à des Héros. Cette réponſe la fit rougir, & *Kelirieu* qui s'en apperçut, devina aiſément que le départ du jeune

Alnobien n'étoit point de ſon goût. *Zeokinizul*, étant ſorti pour donner quelques ordres, il crut ne pas devoir différer à lui offrir ſes ſervices. Madame, lui dit-il, me tromperois-je de penſer que ce jeune priſonnier vous eſt venu rappeler quelque idée fâcheuſe; daignez m'ouvrir votre cœur; vous trouverez dans moi un ſerviteur dévoué à toutes vos volontés. Souhaitez-vous que ce priſonnier parte, ou qu'il demeure; je trouverai bien le moyen de lui faire accepter le parti qu'il vous plaira. Ah! qu'il parte, mon cher *Kerilieu*, qu'il parte, ſa vue m'eſt trop dangereuſe, & un plus long ſéjour de ſa part ici, me rendroit bientôt ingrate & infidelle. Qu'il eſt charmant! as-tu bien remarqué toutes les graces répandues dans ſa perſonne? Combien peu il étoit abattu de ſon malheur. Je le crois cependant dans le beſoin; va lui offrir de ma part, ces deux cents pieces d'or pour lui faciliter le retour dans ſa patrie, & tu me rapporteras la maniere dont il les aura reçues.

Kelirieu, auquel une vivacité extrême ne permettoit pas de vivre ſans intrigue, ſaiſit avec avidité le moyen d'en nouer une nouvelle. Il chercha l'heureux pri-

sonnier; & lui mettant cette bourse en mains : Seigneur, lui dit-il, les deux sexes chez nous aiment également la vertu, & voilà deux cents pieces d'or qu'une charmante personne vous prie d'accepter. Je ne mériterois pas, lui répondit le jeune *Alnobien*, qu'elle daignât penser à moi, si je refusois de sa part un secours qui m'est nécessaire. Si son nom n'étoit point un secret, je vous prierois, Seigneur, de me conduire vers cette généreuse Dame, afin de lui en témoigner ma reconnoissance. — Elle vous demanderoit peut-être quelque chose de plus, repartit *Kelirieu*... Ah! c'est ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui accorder, reprit l'étranger; ne l'ayant point vue, je puis sans outrager ses charmes, conserver mon cœur à celle qui le possede; daignez donc vous charger de lui dire, Seigneur, que je pars pénétré de la plus vive reconnoissance; & puisque le sort me favorise au point d'intéresser en ma faveur l'illustre *Kam* de *Kelirieu*, je supplie de vouloir bien être persuadé, que de retour dans ma patrie, mon premier soin comme mon premier devoir, sera de m'acquitter à son égard, de ce qu'il veut bien faire pour un inconnu, auquel ses

manieres engageantes ôtent la honte de recevoir un secours qu'il eût refusé de toute autre main. *Kelirieu*, sentant combien il étoit éloigné de ses intentions, ne jugea pas à propos de lui en dire davantage ; & après lui avoir fait ses adieux, il retourna vers la Favorite, lui rendre compte d'une commission qui lui avoit réussi si mal. Elle fut piquée de son refus ; mais faisant de nécessité vertu, elle s'appliqua à effacer l'impression qu'il avoit faite sur son cœur. Efforts inutiles ; ses traits revinrent toujours frapper son esprit, & rien ne fut capable d'en changer l'image, jusqu'à ce que le plus heureux hasard lui faisant un adorateur de son rebelle, elle parvint dans la suite à le soumettre à ses loix. Mais cette Histoire ne faisant point partie de celle que j'écris, je laisse à une autre plume à raconter les divers incidents dont elle fut suivie. Le jeune *Alnobien*, étant revenu quelques années après de son pays dans celui des *Kofirans*, où le destin l'unit pour toujours à sa généreuse bienfaitrice, que la mort de son époux, & l'indifférence de *Zeokinizul* rendirent à elle-même. Ce Prince s'apperçut de quelques changements dans sa Favori-

te : on prétexta d'abord des indiſpoſitions de commande : & le Monarque, ſans pénétrer plus avant, voulut bien ne pas approfondir davantage les raiſons qui furent alléguées pour ſe juſtifier.

La campagne finie, *Zeokinizul* retourna dans ſon palais ſe délaſſer de ſes travaux dans les bras de l'amour, & ſe préparer à de nouvelles conquêtes, ſi ſes ennemis refuſoient de faire la paix qu'il leur faiſoit propoſer à des conditions honorables, & qui ne ſentoient rien de la fierté d'un vainqueur. La préſence du Monarque rappella à la Cour tous les plaiſirs exilés. Ce ne furent que fêtes, rejouiſſances. Attaché conſtamment à ſa Favorite, il s'efforçoit de lui témoigner qu'elle avoit réuſſi à le fixer ; & peut-être l'en auroit-il convaincue, ſi, toujours occupé des affaires de la guerre, il n'eût eu que le temps ſuffiſant à donner à ſes plaiſirs ; mais la paix ſe fit, & *Zeokinizul* déſœuvré crut qu'une ſeule paſſion n'étoit pas capable de remplir ſon cœur. Cette idée fit le malheur de la belle *Vorompdap*, & elle ne tarda pas à le connoître dans toute ſon étendue. Voici ce qui l'occaſionna encore plus.

La fille d'un des plus grands Seigneurs du Royaume parut à la Cour : cette jeune divinité avoit passé les premieres années de sa jeunesse dans une Mosquée de saintes femmes, qui, pour se dédommager de l'engagement qu'elles ont contracté de renoncer au monde, s'occupent à élever dans ses pratiques, & à former sur ses maximes la jeune Noblesse du sexe. Ses traits, quoique naissants, firent l'admiration de tout le monde. Un Bassa du premier rang crut qu'il n'y avoit personne plus digne de recevoir ses hommages. Il s'attacha à elle, & eut le bonheur de lui plaire en peu de temps. Quelques motifs d'intérêt les obligerent de tenir leur intelligence secrete ; mais l'amour ne se cache pas ; le mystere & la tendresse reviennent au même point. *Zeokinizul* s'apperçut que le jeune Bassa, qui avoit fui jusques-là l'amour, devenoit plus rêveur qu'à l'ordinaire. Il avoit trop d'expérience pour ne pas deviner la source de ce changement. Il lui en fit agréablement la guerre, & se donna le plaisir de railler sur cette sensibilité, dont il se piquoit de ne recevoir jamais les atteintes. Le jeune Bassa ne put faire cesser les ironies malignes & piquantes

de

de ſon Souverain, qu'en lui découvrant ſa flamme. L'amour le rendit éloquent dans la peinture de l'objet qui l'avoit ſéduit. *Zeokinizul* fut enflammé de ce récit, en lui faiſant entendre malicieuſement, que ſon pinceau lui paroiſſoit ſuſpect, puiſqu'il étoit celui d'un amant. L'imprudent Baſſa ne ſongea plus dès-lors à qui il avoit affaire, & combien il devoit craindre d'un Prince naturellement enclin à l'amour. Il offrit de juſtifier ce qu'il avoit dit de ſa maîtreſſe, c'étoit-là où l'attendoit *Zeokinizul*. L'offre fut accepté, & cet objet ſi charmant parut à ſes yeux. Le voir & l'aimer ne fut que la même choſe pour le Monarque. L'idée d'un rival chéri ne fut point capable de lui ôter l'eſpérance d'être heureux ; & comme un Roi fait l'amour bien différemment d'un ſujet, loin de faire oublier à ſa maîtreſſe le jeune Baſſa par ſes ſoins & ſes tendres empreſſements, il voulut ſe ſervir de ſon autorité pour l'éloigner d'elle ſur un prétexte honorable. Il prit en outre des meſures aſſurées pour le priver de la douce conſolation de lui faire ſes adieux, & rompre entre ces deux amants tout commerce de lettres, qui fomentant leur conſtance mutuelle, ren-

droit *Nasica* plus rebelle à son amour. C'étoit le nom de cette belle. Elle apprit avec douleur le départ du Bassa; des mouvements de dépit & de jalousie s'emparerent de son cœur; & attribuant sa conduite à son indifférence, elle résolut de l'ôter de son souvenir, ou du moins, si elle ne le pouvoit, de paroître l'avoir fait. *Zeokinizul* fut bientôt instruit de ses sentiments. Il se trouve rarement des confidentes à l'épreuve, lorsqu'un Roi les sollicite à l'indiscrétion. Celle que *Nasica* s'étoit choisie, étoit des moins propres à résister au tentateur. Elle lui découvrit la naissance & les progrès de l'amour de sa maîtresse pour le jeune Bassa; & elle ne lui cacha rien des déplaisirs qu'avoit occasionné son départ imprévu.

Zeokinizul, pour donner le temps à ces dépits de s'accroître, & de l'emporter sur l'amour, évita avec soin de parler à *Nasica* de ce qu'il sentoit pour elle. Toutes les fois qu'il la vit, il ne manqua pas cependant de la louer sur sa beauté; mais ce fut avec tant de modération, que loin de l'en croire épris, on ne s'imagina voir dans lui qu'un Prince qui rendoit justice à des char-

mes dignes d'être admirés. Le jeune *Baſſa*, néanmoins ignorant que ſes lettres fuſſent interceptées, en avoit écrit pluſieurs, dont le ſtyle parut ſi ſéduiſant à *Zeokinizul*, qu'il redoubla de précaution pour empêcher qu'aucune parvînt à ſon adreſſe. Mais cet amant qui, dans les termes où il en étoit avec ſa maîtreſſe, ne pouvoit concevoir que *Naſica* lui fût devenue infidelle, ſe douta que quelque troiſieme s'oppoſoit à leur correſpondance. Après avoir long-temps cherché quel pouvoit être le jaloux qui traverſoit ſon bonheur, ſes ſoupçons ſe réunirent ſur ſon maître. La promptitude avec laquelle il l'avoit fait partir pour une affaire qui n'en demandoit pas tant, fixa ſes doutes, & les tourna en certitude; il comprit auſſi-tôt toute l'étendue de ſon malheur. Quand même il n'eût pas été aimé, c'étoit toujours un crime irrémiſſible de ſe trouver en concurrence avec ſon Souverain; que devoit-ce donc être de fournir dans ſon bonheur un obſtacle à ſon amour? Cependant, comptant ſa diſgrace pour peu de choſe, ſi ſa maîtreſſe lui demeuroit fidelle, il lui écrivit une lettre, dans laquelle tout ce qu'il y a de plus touchant fut employé à lui

montrer, qu'en amour une couronne devoit être comptée pour rien; que c'étoit le cœur auquel une véritable amante devoit s'attacher, que ſur ce principe, il conſentoit que *Zeokinizul* lui fût préféré, s'il aimoit plus parfaitement, & ſi ſa flamme étoit plus pure & plus reſpectueuſe que la ſienne. Un vieux domeſtique ſur lequel il comptoit, fut chargé de cette lettre; mais le malheur vouloit que parmi ſes bonnes qualités, cet eſclave eût pluſieurs vices, dont le principal étoit l'ivrognerie. Etant arrivé dans un endroit où il changeoit de cheval, l'envie de ſe repoſer & de boire quelques bouteilles le détermina de s'y arrêter. Ce lieu étoit juſtement celui où les eſpions du rival de ſon maître interceptoient ſes lettres. Ils connurent à ſon habit qu'il appartenoit au jeune Baſſa; c'en fut aſſez pour exciter leur défiance; ils s'approchent de lui, lui font quelques excuſes de l'aborder ſi librement, & l'invitent à boire avec eux. Un d'eux lui propoſe de l'accompagner enſuite juſqu'à *Kofir*, puiſque c'étoit vers cette ville qu'il dirigeoit ſes pas. L'eſclave, charmé de trouver un compagnon de voyage, & ſe repoſant ſur la vîteſſe de

ſes chevaux, s'arrêta plus long-temps qu'il ne devoit. Le vin lui monte à la tête, & ſon futur compagnon lui redoublant les brindes, le mit bientôt hors d'état d'avancer davantage. Ce malheureux s'endormit, ſes poches furent viſitées, & la lettre reconnue à l'adreſſe pour une de celles qu'il leur étoit enjoint de ſurprendre. Un d'eux partit en diligence pour la porter à celui qui l'avoit mis en embuſcade, lequel la dépoſa ſur le champ entre les mains de *Zeokinizul*. Il n'y avoit plus à ménager le jeune Baſſa; inſtruit quel étoit ſon rival, on crut devoir lui renvoyer une réponſe capable de le déſeſpérer, & de le faire renoncer à ſon amour. L'écriture de *Naſica* fut imitée pour y réuſſir mieux. Rien de ce qui étoit propre à le décourager ne fut oublié. On lui inſinuoit au nom de ſa maîtreſſe dont on avoit contrefait le ſeing, qu'un amant couronné étant plus de ſon goût qu'un ſimple ſujet, elle lui ordonnoit un ſilence éternel ſur ſa paſſion.

Zeokinizul eut lieu de s'applaudir de cette petite fourberie. Le jeune Baſſa, prévenu en ſa faveur, crut devoir rendre mépris pour mépris; ſa réponſe fut rendue au Prince avec exactitude,

& ce ne fut pas ſans plaiſir qu'il vit que la crédulité d'un rival ſervoit à ſon amour. Pour rendre ſa ſatisfaction complete, il en fit écrire une à *Naſica* dans laquelle ſon amant l'exhortoit à ſe modeler ſur lui, & l'invitoit à faire un autre choix. Toutes ces batteries ſi bien diſpoſées, *Zeokinizul* ſe diſpoſa enfin à ſe découvrir. Une fête qu'il donna à toute ſa Cour le favoriſa dans ce deſſein. Toutes les Dames profitant de l'occaſion de s'entretenir avec ce qu'elles aimoient, étoient de la meilleure humeur du monde. *Naſica* ſeule paroiſſoit inſenſible à la joie publique. Retirée à l'écart, elle avoit eſquivé la converſation des Seigneurs les plus galants. Une tendre langueur répandue dans ſes yeux, témoignoit qu'il lui manquoit quelqu'un auquel il appartînt de la diſſiper. *Zeokinizul* choiſit ce temps pour l'aborder. Belle *Naſica*, lui dit-il les yeux enflammés d'amour, à quelles inquiétudes ſemblez-vous vous abandonner? quel mortel aſſez heureux pourroit vous les cauſer? Je ne penſe pas, Seigneur, lui répondit-elle, que ce que Ta Hauteſſe appelle inquiétude dans moi puiſſe l'intéreſſer au point de m'en demander le ſujet. — Ah, Dieu! ſi je

m'y intéreſſe, repartit le Monarque hors de lui-même, pouvez-vous en douter ? Mon viſage, mes yeux, mon ſilence même que mon reſpect ne m'a point permis de violer depuis que je vous ai vue, ne vous a-t-il pas appris que votre contentement ſeul peut faire mon bonheur ? Ne vous fâchez point, charmante *Naſica*, pourſuivit-il, en voyant qu'elle l'écoutoit avec dépit; je vous aime, mais d'un amour ſi pur, que votre auſtere vertu ne doit point s'en irriter. Je ne croyois pas, interrompit-elle, que mon Souverain me préparât un ſujet d'allarme au milieu des réjouiſſances de ſa Cour. Un ſujet d'allarme ! reprit le Roi. Quoi donc, ſeroit-ce un motif de douleur pour la plus belle perſonne qui s'y trouve, que d'avoir ſoumis ſon Prince à ſes charmes ? Oui, Seigneur, répondit *Naſica* d'un ton ferme; Ta Hauteſſe ne peut que m'offrir des vœux coupables, & je périrois plutôt que de les ſatisfaire : juge toi-même, Seigneur, ſi j'ai lieu de m'affliger. Mais non, le grand *Zeokinizul* eſt trop équitable & trop généreux pour vouloir déshonorer une maiſon qui l'a toujours ſervi avec zele, & ce n'a été que pour éprouver ſa ſujette, qu'il a

daigné s'abaiſſer à lui parler de la ſorte. Auſſi-tôt elle s'inclina profondément, & ſut rejoindre le cercle des Dames.

Zeokinizul fut piqué de la maniere dont *Naſica* avoit reçu la déclaration de ſon amour. Il s'attendoit du moins qu'elle lui auroit épargné des vérités auſſi déſagréables, & ſe ſeroit uniquement retranchée ſur la modeſtie & le ſérieux. Il chercha pendant long-temps les moyens de la revoir, & de lui parler; mais voyant l'inutilité de ſes pourſuites, il s'emporta au point de s'embarraſſer peu ſi ce qu'il lui diroit ſeroit entendu ou non de ſa Cour. Un jour que dans l'anti-chambre de la Reine elle s'entretenoit avec ſes Dames d'honneur, il s'approcha d'elle. Le reſpect les fit écarter toutes, & le Monarque ſaiſit cette occaſion; mais toutes ſes proteſtations & tous ſes vœux n'eurent pas plus de ſuccès qu'auparavant. La modeſtie de *Naſica* ſut la tirer d'un pas auſſi délicat. *Zeokinizul* admira ſa fermeté; & quoiqu'il déſeſpérât de la toucher, cependant il ne put conſentir à ceſſer de la voir.

Pendant ce temps, le jeune Baſſa revenu de ſa vivacité & de ſon emportement, avoit reconnu que ce qu'il avoit

pris pour de l'indifférence, n'étoit que l'amour déguisé dans son cœur; & tourmenté de la plus cruelle inquiétude sur le sort de sa chere *Nasica*, il ne put tenir contre l'envie d'en savoir des nouvelles. Ne sachant plus à qui se fier, puisque le plus fidele de ses esclaves n'avoit pu pénétrer jusqu'au palais de *Nasica*, il résolut de s'y transporter lui-même. Sa passion lui ferma les yeux sur les dangers qu'il courroit à désobéir à son Souverain; & content de périr pourvu qu'il trouvât encore fidele l'objet de son amour, il se mit en chemin, après avoir risqué mille fois d'être reconnu & arrêté; sous le déguisement où il s'étoit mis, il parvint heureusement à *Kofir*. Mais à peine quelques jours s'étoient-ils écoulés à faire réussir les moyens d'une entrevue avec son amante, qu'il avoit avertie de son arrivée par le moyen d'une vieille gouvernante à laquelle il avoit remis une lettre qui commençoit sa justification, que reconnu par les espions que le Prince animoit par l'espoir des récompenses à l'observer, il s'en trouva environné, & malgré toute sa résistance, conduit dans une des prisons du Palais. *Zeokinizul*, à qui sa

paſſion avoit ôté ces ſentiments de bonté qui lui étoient naturels, apprit avec plaiſir que ſon rival étoit dans les fers. Sa déſobéiſſance à ſes ordres lui fourniſſoit un prétexte plauſible de le faire périr, & déja cette cruelle réſolution s'emparoit de ſon cœur. Mais que devint-il quand *Naſica*, inſtruite du triſte ſort de ſon amant, vint à ſes pieds toute en pleurs le conjurer de la percer du même coup qui alloit trancher ſes jours? Qu'il vive, Seigneur, s'écria-t-elle douloureuſement, ou permets que la mort nous réuniſſe dans le tombeau. Si le refus de mon cœur a pu choquer Ta Hauteſſe, il n'étoit plus à moi, l'amour en avoit diſpoſé en faveur de l'infortuné Baſſa qui s'en rend la victime; mais ſes vues étoient légitimes, & les miennes n'étoient pas moins pures. Que Ta Hauteſſe prononce, j'attends l'arrêt de ſon ſort, & le mien y eſt attaché.

Tant de vertu toucha *Zeokinizul*. Né tendre & compatiſſant, il ne put voir ſans douleur les maux qu'il cauſoit à deux amants que lui-même avoit traverſés; un rayon de ſageſſe vint deſſiller ſes yeux, & le rendre à lui-même. Il fit relever *Naſica*, & ordonna les prépara-

tifs de ſon mariage avec le jeune Baſſa, qu'il admit dans la ſuite au rang de ſes Favoris.

Ce trait de juſtice contre ſoi-même eſt une des époques les plus glorieuſes de ce Monarque. Son amour pour *Naſica* ſe réduiſit à une tendre amitié pour cette aimable fille ; & bientôt dégoûté du commerce des femmes, il ne ſongea plus qu'à s'en détacher entiérement. Il revint à ſon peuple plus que jamais ; ſa ſageſſe & ſa bonté l'en firent adorer pendant le reſte de ſon regne qui fut trop court au gré de leurs vœux. Il tâcha par ſes leçons & par ſes exemples, de leur donner dans ſon fils un digne ſucceſſeur, qui, par ſes vertus, le fit revivre long-temps à leurs yeux. Ses ſoins ne furent point trompés, & les noms du grand *Zeokinizul* & de l'illuſtre héritier de ſa Couronne ſont devenus à jamais précieux au peuple des *Koſirans*.

FIN.

CLEF DES NOMS.

Kofirans,	Les François.
Kofir,	La Ville de Paris.
Zeokinizul,	Louis Quinze.
Zokitarezoul,	Louis XIV.
Zeoteirizul,	Louis XIII.
Un Mollak,	Un Prélat.
Sueſi,	Jeſus.
Pepa,	Le Pape
Jerebie,	Iberie, l'Eſpagne.
Alniob,	Albion, l'Angleterre.
Maregins,	Les Germains, les Allemands,
Kam d'Anſerol,	Le Duc d'Orléans Régent.
Kam de Meani,	Le Duc du Maine.
Ghinoer,	La Hongrie.
Kam de Voſaie,	Duc de Savoye.
Nhir,	Le Rhin.
Manoris,	Les Romains.
Goilaus,	Les Gaulois.
Guernonies,	Les Norvégiens.
Nodais,	Les Danois.
Dueſois,	Les Suédois.
Sokans,	Les Saxons.
Kranſs,	Les Francs.
Bileb,	La Bible.
Linguelan,	L'Evangile.
Jeſlur,	Fleury. (le Cardinal)

Kelirieu,	Le Duc de Richelieu.
Liamil,	Mailly. (Mad. de)
Leutinemil,	Ventimille. (Mad. de)
Lenertoula,	La Tournelle. (Mad. de)
Selen,	Nesle. (la Famille de)
Vameric,	Maurice (Cte. de Saxe.)
Sesems,	Messes.
Ketras,	Le Duc de Chartres.
Leosanil,	Noailles. (le Duc de)
Kalontil,	Châtillon. (le Duc de)
Omirseroufs,	Sous Fermier.
Vorompdap,	Pompadour. (Mad. de)
Thesoulu,	Thoulouse.
Bapasis,	Pays-Bas.
Kam Lundamberk,	Cumberland. (le Duc)
Nasica,	Sesac. (Mlle. de)
Tuescla,	L'Escaut, riviere.
Junes,	Unies. (les Provinces-)

F I N.

PQ 1989 L3A9
La Beaumelle, Laurent Angliviel de
L'asiatique tolérant

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY